







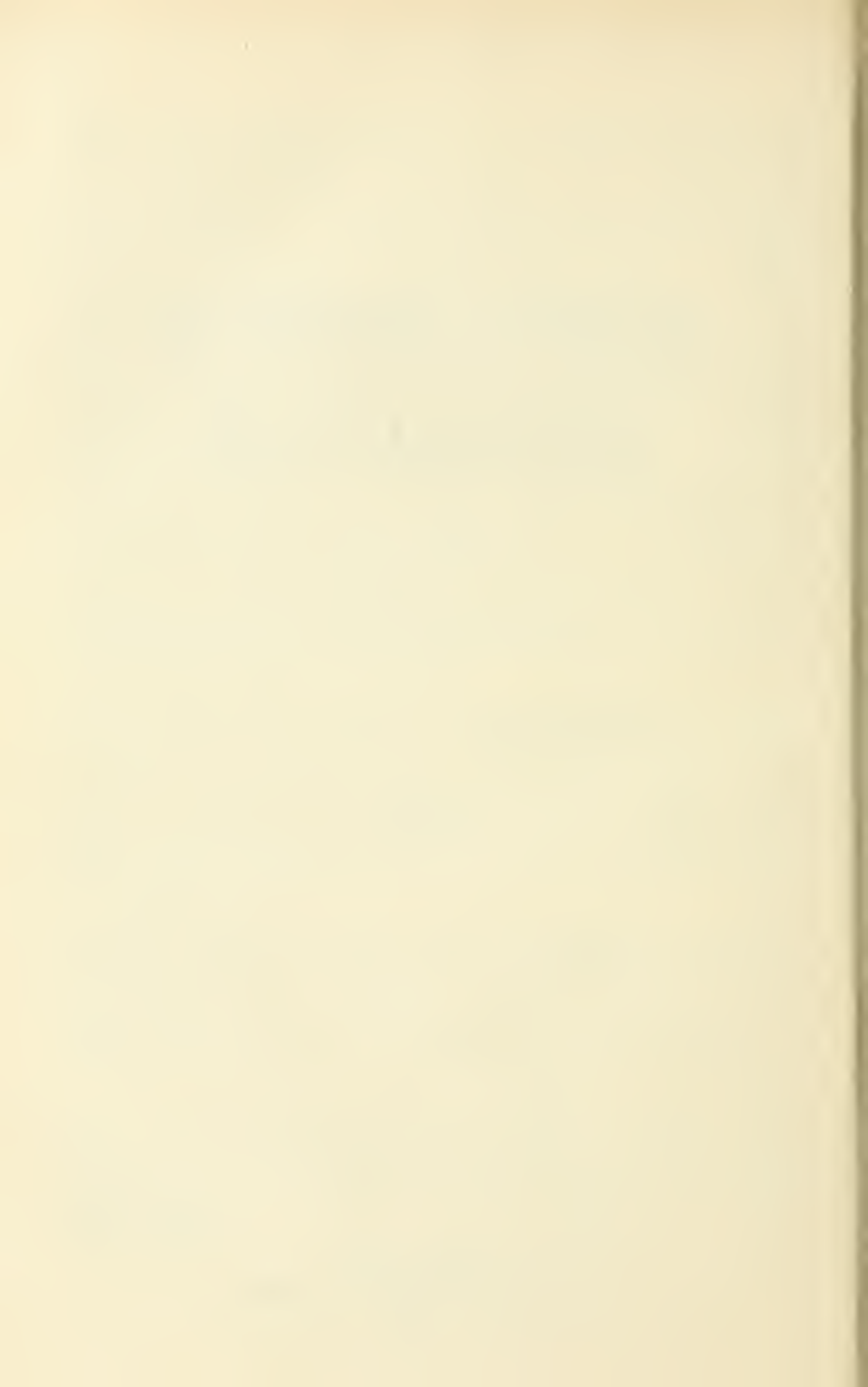
NEUPHILOLOGISCHE MITTEILUNGEN

Vol 17

SIEBZEHNTER JAHRGANG

1915

HELSINGFORS
AKTIEBOLAGET HANDELSTRYCKERIET
1915



Inhaltsverzeichnis.

I. Aufsätze.

Seite

Ojansuu, Heikki, Beiträge zu den finnisch-germanischen Berührungen . 157
Schück, Henrik, La nouvelle théorie des origines des chansons de geste 1
Sorrento, Luigi, Note di sintassi siciliana 101
Suolahti, Hugo, Der Ausdruck barlaufen 117
Tallgren (O. G.), Blafield (Ella), Eskelinen (Väinö), Studî su la lirica siciliana del Duecento. I—II 53
Tallgren (O. J.), Öller (Ragnar), Studî su la lirica siciliana del Duecento. III 164

II. Besprechungen.

Ackermann, K., Das pädagogisch-didaktische Seminar für Neuphilologen *(L. Granit)* 188
Cotter (Arthur) — Bohnhof (Anna), Englantilainen kauppakirjeenvaihto, alkeiskurssi — Engelsk Handelskorrespondens för nybörjare *(H. Gm.)* 42
Griera, Antoni, Lo libre dell nudriment he de la cura dells ocels los quals pertanyen ha cassa *(O. J. Tallgren)* 88
Hagfors, Edwin, Dictionnaire français-finnois. Ranskalais-suomalainen sanakirja *(O. J. Tallgren)* 133
Ilvonen, Eero, Parodies de thèmes pieux dans la poésie française du moyen âge *(W. Söderhjelm)*. 35
Jeanroy, Alfred, Les chansons de Guillaume IX, duc d'Aquitaine *(O. J. Tallgren)* 83
Långfors, Arthur, Le troubadour Guilhem de Cabestanh *(O. J. Tallgren)* 38
Morf, Heinrich, Geschichte der französischen Litteratur im Zeitalter der Renaissance, 2. Aufl. *(W. Söderhjelm)* 33
Naudieth, Fritz, Der Trobador Guillem Magret *(O. J. Tallgren)* . . 40
Niestroy, Erich, Der Trobador Pistoleta *(O. J. Tallgren)* 40
Nyrop, Kr., Philologie française, 2e éd. *(A. Wallensköld)* 124
Schmidt, W. Fritz, Die spanischen Elemente im französischen Wortschatz *(O. J. Tallgren)* 85

Seite.
Sperber, Hans, Über den Affekt als Ursache der Sprachveränderung *(Hugo Suolahti)* 80
—»—, Studien zur Bedeutungsentwicklung der Präposition über *(Hugo Suolahti)* 121
Winkler, Emil, Die Lieder Raouls von Soissons *(A. Wallensköld)* . . 125

III. Nachrichten über die Tätigkeit des Neuphilologischen Vereins.

Protokolle des Neuphilologischen Vereins (28. Nov. 1914—30. Jan. 1915) 43
—»— (27. Febr. — 27. März 1915) 91
—»— (24. April — 2. Okt. 1915) 148
—»— (9. — 23. Okt. 1915) 209
Jahresbericht des Neuphilologischen Vereins über das akademische Jahr 1914—1915 153

IV. Eingesandte Litteratur.

Zur Besprechung eingesandte Arbeiten 49, 97, 154, 210
Schriftenaustausch 50, 97, 155, 211

V. Mitteilungen 52, 99, 156

NEUPHILOLOGISCHE MITTEILUNGEN

Herausgegeben vom Neuphilologischen Verein in Helsingfors.

Redaktion:

A. Wallensköld, Professor der romanischen Philologie — H. Suolahti, Professor der germanischen Philologie

Nr. 1/2

Acht Nummern jährlich. Preis: 4 Fmk (= francs) direkt bei der Redaktion, 4: 30 durch die Post und 5:— durch die Buchhandlungen. Zahlende Mitglieder des Vereins erhalten das Blatt unentgeltlich. — Abonnementsbetrag, Beiträge, sowie Bücher zur Besprechung bittet man an Prof. A. Wallensköld, V. Hamng. 5, zu senden.

XVII. Jahrg. 1915

La nouvelle théorie des origines des chansons de geste[1]

Toutes les anciennes explications de la naissance des épopées du moyen âge ont eu, comme le dit avec raison M. Bédier, le défaut de se fonder moins sur un examen réel de la matière médiévale que sur des conclusions tirées de l'épopée homérique, et les différentes phases des études consacrées à Homère se reflètent ainsi dans les différentes théories qui ont été exposées sur les origines du *Beowulf*, du *Nibelungenlied* et des chansons de geste.

A part les *Prolegomena* de Wolf, c'était, à proprement parler, la fameuse *Liedertheorie* de Karl Lachmann qui donna le ton quand il s'agit de trouver la solution du problème de la naissance des épopées médiévales, et, avant de publier ses recherches sur Homère, Wolf avait lui-même adapté cette théorie au *Nibelungenlied*. On sait que ses recherches tendaient à prouver qu'un poème comme l'*Iliade* n'avait pu être écrit que par un poète qui l'avait composé la plume à la main. Mais comme l'écriture — ainsi que le croyaient les

[1] Cet article a paru en suédois dans *Uppsala Universitets Årsskrift*, 1914 (Program 3) (Annuaire de l'Université d'Upsal).

contemporains de Wolf — était inconnue du temps d'Homère, il en résultait que l'époque homérique n'avait pu produire que de petits poèmes isolés, qui, plus tard, sous Pisistrate, avaient été réunis en un seul. Partant de cette théorie, Karl Lachmann, en 1826, conclut que le *Nibelungenlied* se composait en réalité de vingt poèmes différents, qui avaient été soudés ensemble, après coup, et, se fondant sur les mêmes arguments, il déclara, en 1837, que l'*Iliade* était née par la réunion de dix-huit chants distincts et, selon les successeurs de Lachmann, composés par des poètes différents.

La théorie de Wolf, appliquée aux chansons de geste françaises, est reprise par Fauriel:[1] «Il est impossible de concevoir l'existence de ces romans, si on les suppose brusquement inventés et pour ainsi dire de toutes pièces, trois ou quatre siècles après les événements auxquels ils se rapportent. On ne peut les concevoir que comme l'expression d'une tradition vivante et continue de ces mêmes événements; si au XIIe siècle le fil de ces traditions avait été rompu, il aurait été impossible de le renouer et d'y rattacher la foi et l'intérêt populaires. On a d'ailleurs la preuve positive et directe que ce fil n'avait pas été rompu, et que les romans du XIIe siècle où il s'agit des guerres antérieures des chrétiens avec les Arabes d'Espagne se rattachent à d'autres productions poétiques sur le même sujet, productions dont quelques-unes remontent aux commencements du IXe siècle».

Il s'agit donc également ici d'une suite de petits poèmes ayant existé avant la naissance de la chanson de geste proprement dite. Pour ce qui concerne la *Chanson de Roland* en particulier, Fauriel s'exprime ainsi:[2] «On peut reconnaître qu'il n'y eut d'abord sur ce sujet que de simples chants populaires: on trouve plus tard des légendes dans lesquelles ces chants ont été liés par de nouvelles fictions, et à la fin de vraies épopées où tous ces chants primitifs et ces

---

[1] *Histoire de la poésie provençale*, II, 262.

[2] *Ib.*, II, 257.

dernières fictions sont développés, remaniés, arrondis, avec plus ou moins d'imagination et d'art, parfois altérés et gâtés».

Ces petits poèmes, d'un caractère plutôt populaire, qui auraient précédé les chansons de geste, reçurent bientôt le nom de cantilènes, nom assez mal choisi — ainsi que nous le verrons tout à l'heure —, et Léon Gautier, dans la première édition de son célèbre ouvrage sur les *Épopées françaises* (I, 99), pouvait déclarer, en parfait accord avec Lachmann, que «pour former une chanson de geste, on n'a eu qu'à juxtaposer un certain nombre de cantilènes jadis indépendantes et isolées».

Toutefois, la *Liedertheorie* négligeait complètement l'unité que présentent, en effet, non seulement les poèmes homériques, mais aussi le *Nibelungenlied,* le *Beowulf* et la *Chanson de Roland*, et selon cette théorie, le soi-disant «poète» n'aurait rempli, pour ainsi dire, que la fonction d'un relieur —, il n'aurait fait, somme toute, que relier entre eux une suite de poèmes originairement distincts — ce qui ne laissait pas d'éveiller quelque doute. Enfin, comme la manière peu scientifique dont les critiques modernes distinguaient les différents *Lieder* ou les différentes «cantilènes» entrant dans la composition du grand poème, était loin d'inspirer confiance, on abandonna, comme on sait, la *Liedertheorie* en faveur de la théorie des «noyaux» ou des «couches», qui a été appliquée aux chansons de geste par Gaston Paris. Cette théorie a été formulée de la manière la plus claire et la plus concise par M. Nyrop dans son excellent ouvrage *Den oldfranske Heltedigtning* (p. 33): «Les grands événements politiques et la vie et l'activité de personnages éminents font naître des légendes fantastiques, qui se répandent rapidement dans le peuple, passant de bouche en bouche, et qui sont toujours ornées d'additions et d'exagérations n'ayant rien à faire avec l'histoire; la tradition prend souvent une forme poétique, et ces chants lyrico-épiques populaires qui sont sur les lèvres de tout le monde, racontent en traits brefs et puissants un épisode particulièrement frappant, une attaque, un combat, un meurtre, un

siège, une noce, une ambassade, etc. Ces chants, dont le nombre va croissant en même temps qu'ils gagnent eux-mêmes en étendue, se reproduisent de génération en génération, se transformant constamment, ne sachant jamais faire abstraction de leur propre époque, mais présentant les hommes et les événements du passé dans la lumière du moment et reflétant ainsi les idées et les aspects de la vie des différentes époques; ajoutez-y que le peuple, à mesure que s'éloigne la réalité qui constitue le fond de la légende, attribue à son héros favori tout ce qu'il sait d'autres héros, que ceux-ci soient plus anciens ou plus récents, et ainsi les légendes se renouvellent, en quelque sorte, de siècle en siècle. Les chants populaires constituent, par conséquent, à côté de la tradition en prose, qui a naturellement existé, elle aussi, l'élément principal dont sortiront plus tard les chansons de geste organiques. Peu à peu une grande partie de cette matière légendaire s'est trouvée réunie en un petit nombre de mains — si j'ose m'exprimer ainsi —; il s'est formé une classe à part de poètes populaires, parmi lesquels les traditions sont surtout conservées et continuées, et qui cherchent à les connaître d'une manière aussi complète que possible. Ainsi, dans un moment d'inspiration, un poète particulièrement doué a recueilli quelques légendes et chants ayant rapport par exemple à la mort héroïque de Roland dans les défilés des Pyrénées, et, prenant ces traits épars et légendaires pour fondement et point de départ, il a composé, sans doute en y ajoutant diverses digressions individuelles, un poème ordonné et uni, dont les différentes parties forment un tout et se complètent mutuellement, et dans la composition duquel nous voyons la pensée directrice du poète servant de fil conducteur; autrement dit: de la tradition populaire désordonnée a été créé un ensemble organique, se pliant aux exigences de l'unité du temps et de l'action — *l'épopée est née!*»

Selon M. Nyrop et Gaston Paris, les «cantilènes» qui ont précédé les chansons de geste auraient été des chants populaires lyrico-épiques, nés dans la période de 600 à 900.

Avec ce dernier siècle cette poésie s'épuisa et fut remplacée par des chansons de geste. Toutefois, ce point de la théorie en question fut attaqué par M. Pio Rajna dans ses *Origini dell' Epopea francese* (1884). Il fit observer, avec raison, que *cantilena* ne signifie pas «*poème lyrico-épique*», mais tout simplement un poème en langue vulgaire, et que, par conséquent, les chansons de geste étaient aussi appelées *cantilènes*. L'assertion que les chansons de geste avaient été précédées par des cantilènes était donc dépourvue de sens, car on pourrait aussi bien dire que les chansons de geste avaient été précédées par des chansons de geste.

Mais selon M. Pio Rajna, les chansons de geste que nous possédons actuellement ont été, en réalité, précédées de cantilènes, qui, cependant, n'étaient pas de petits chants lyrico-épiques, mais de *petites* chansons de gestes, c.-à-d. des poèmes purement épiques, analogues à ceux qui ont été conservés, seulement plus courts, plus populaires et moins artistiques quant à la forme. Et M. Pio Rajna consacre une partie considérable de son livre à la démonstration de l'existence de ces anciennes chansons de geste perdues. M. Godefroy Kurth s'efforce également à en fournir des preuves dans son *Histoire poétique des Mérovingiens* (1893).

Pour les époques plus anciennes — c'est-à-dire antérieures d'une centaine d'années ou davantage à l'époque du poète — toutes les vieilles chroniques se fondent sur la tradition, sur des légendes et des poèmes, qu'on retrouve sans difficulté derrière la prose latine de tous les historiens anciens, dans Jordanès, dans Paul Diacre, dans Saxo Grammaticus. Comme on le sait, Charlemagne voulut aussi recueillir «barbara et antiquissima carmina, quibus veterum regum actus et bella canebantur», et la même conception de l'historicité de ces chants se manifeste encore dans Messenius, qui songeait «à rassembler les plus anciens et les plus beaux chants héroïques de Suède, d'où a été tirée la chronique suédoise.[1]

[1] «At sammanhämta the äldste och sköneste Sweriges Rijkes Kämpewijsor, aff hwilke Swenske Crönikan uthdragen är.»

L'idée de retrouver dans les chroniques franques une histoire fabuleuse de ce genre, fondée sur d'anciens chants, pouvait donc s'appuyer sur les analogies qu'offraient les ouvrages traitant de la plus ancienne histoire des Goths, des Longobards et des Danois, et MM. Kurth et Rajna ont relevé une foule de cas où des traditions et des poèmes analogues ont laissé des traces aussi chez Frédégaire et Grégoire de Tours. Dans ces récits nous aurions donc, selon leur opinion, les restes de la poésie qui dans la période de 600 à 900 — et même avant — avait précédé la *Chanson de Roland.* Ces petits chants se seraient développés ensuite par «aggrégation» et «expansion» [1] — pour nous servir des expressions de M. Pio Rajna — et seraient devenus les chansons de geste que nous possédons actuellement. Les plus anciens étaient naturellement en langue franque (c.-à-d. en allemand), mais comme la population de la Gaule était bilingue, ils furent traduits en dialecte roman.

Le livre de M. Pio Rajna suscita de vives discussions, sans amener, cependant, de notables changements dans les opinions, et pendant les premières années après l'apparition de son livre, on s'en tint encore à la théorie des «couches», en lui donnant toutefois trois nuances différentes. Gaston Paris persistait à croire que les chansons de geste avaient été précédées de chants lyrico-épiques, M. Pio Rajna soutenait que ces cantilènes plus anciennes avaient été des poèmes purement épiques, mais de moindre étendue, et, selon M. Paul Meyer, les chansons de geste auraient été précédées d'une tradition orale, existant dès l'époque de Charlemagne et développée ultérieurement. Par contre, une manière entièrement nouvelle d'envisager le problème en question fut exposée par M. Bédier dans son ouvrage *Les Légendes épiques,* dont les deux premiers tomes parurent en 1908. L'opinion qui y était soutenue sembla d'abord, à moi

---

[1] C.-à-d. certains épisodes auraient été développés et amplifiés (expansion), et plusieurs petits poèmes, traitant de divers épisodes de la vie du héros, fondus en un seul (aggrégation).

du moins, peu convaincante. La méthode que l'auteur avait choisie pour son exposé, était la même qui lui avait servi dans ses recherches, ce qui eut pour effet que l'œuvre, dans son ensemble, parut trop décousue, trop riche en détails et pas assez claire. Mais l'impression fut une autre quand M. Bédier, en 1913, eut publié les deux derniers tomes, où il avait pu et s'était cru obligé de donner un exposé général de ses idées et une critique plus approfondie des théories antérieures. Il est, sans doute, impossible de dire si l'explication de M. Bédier restera, mais on ne niera pas que ses recherches n'aient fait faire un progrès énorme à la science, même si l'on peut trouver que tous les points obscurs n'ont pas été éclaircis et que les anciennes théories n'ont pas été entièrement réfutées.

Ce sont les rapports des chansons de geste avec les lieux de pèlerinage qui forment le point de départ des recherches de M. Bédier. Que du moins certaines chansons de geste — comme le *Pèlerinage de Charlemagne* — aient été destinées à être chantées dans de pareils lieux et aient eu pour but surtout de célébrer les reliques et les saints du sanctuaire respectif, c'est ce que l'on savait déjà. Mais que ce lien eût été aussi fort que M. Bédier vient de le démontrer, on était loin de s'en douter. Il constate, en effet, que les lieux principaux mentionnés dans telle chanson de geste, lieux où se déroule l'action, coïncident avec telles routes de pèlerinage, et par un examen des légendes attachées aux lieux en question, il arrive au résultat que ces légendes ont fourni les matières premières aux récits contenus dans les chansons de geste. Pendant les siècles antérieurs à la rédaction des chansons de geste actuellement connues, ces matières ont été élaborées par les religieux et les moines de l'église ou de la chapelle en question, par les pèlerins eux-mêmes, et, enfin, par les croisés et les jongleurs qui visitaient ces lieux saints. Saint-Jacques de Compostelle, ainsi que les lieux situés sur la route de pèlerinage menant à ce célèbre tombeau de saint, avait une importance particulière, car c'est là que s'est développée la légende de Roland.

M. Bédier fait à ce propos une observation qui est sans doute parfaitement juste. En réalité, Charlemagne avait peu de relations avec les Sarrasins d'Espagne. Il entreprit une expédition malheureuse en Espagne, qui ne dura que quelques mois. Il y détruisit une ville chrétienne, Pampelune, et fut lui-même battu par les Basques chrétiens. On ne voit donc pas très bien pourquoi cet épisode insignifiant de la vie du grand empereur ait pu, par la suite, s'amplifier dans la poésie jusqu'à devenir l'événement essentiel et prédominant de son règne, tandis que sa longue guerre contre les Saxons a été presque entièrement oubliée. Mais l'explication que donne M. Bédier de ce phénomène jusqu'ici incompréhensible, paraît d'une justesse frappante.

Après une critique — à laquelle je reviendrai tout à l'heure — des preuves qu'on a cru tenir de l'existence de cantilènes ou de chansons antérieures au milieu du XIe siècle, M. Bédier arrive à la conclusion que ces cantilènes n'ont pas existé; nous ne possédons pas de poème epique, ni même d'allusion à un poème épique sur Charlemagne, Roland, etc., datant d'une époque antérieure au milieu du XIe siècle, et il n'y a donc aucune raison de donner aux chansons de geste une origine plus ancienne. Mais il y a, au contraire, des raisons sérieuses pour placer leur origine précisément à cette date-là, outre la raison bien connue que le milieu du XIe siècle marque le premier épanouissement de la culture médiévale.

Cette poésie, dans laquelle Charlemagne et ses paladins, contrairement à la vérité historique, sont représentés comme des croisés combattant les Musulmans d'Espagne, se rattache intimement aux étapes de la route de pèlerinage de Saint-Jacques de Compostelle. Mais ce tombeau de saint était encore inconnu du temps de Charlemagne. Le témoignage le plus ancien que l'on connaisse du culte de saint Jacques, en Galicie, se trouve dans un martyrologe composé vers 860, et le premier Français qui, autant qu'on sache, ait fait le pèlerinage de Compostelle, est un évêque qui y alla en 951. Avant lui, d'autres avaient probablement déjà fait ce voyage, mais ces

pèlerinages ne furent en vogue qu'au XIe et surtout au XIIe siècle, et c'est alors seulement que nous entendons parler d'églises et de chapelles sur la route de pèlerinage. A Ibañeta, non loin de Roncevaux, se trouvait un sanctuaire du Saint-Sauveur, mentionné pour la première fois en 1071, sans qu'il soit expressément dit que ce sanctuaire fût de construction récente. Mais ce n'est que vers 1127 qu'il est appelé *Capella Caroli*, et seulement depuis 1150 environ, il porte le nom de *Hospitale Rotolandi*. L'abbaye de Roncevaux fut fondée aussi tard qu'en 1130, et une église plus ancienne, Sainte-Foy de Conques, qui y existait, il est vrai, déjà au début du XIe siècle, et qui avait, probablement, été élevée bien avant cette date, n'était pas, dans les notices anciennes, mise en rapport avec le célèbre combat de Roncevaux, qui, du reste, selon toute probabilité, n'eut pas lieu à cet endroit, mais, d'après la seule relation digne de foi, celle d'Einhard, dans un étroit défilé, non loin de là. Il est donc certain que des légendes attachées à ces localités n'avaient pu se former au IXe, probablement pas même au Xe siècle.

De plus, si l'on considère que ces chansons de geste, qui s'occupent uniquement des croisades imaginaires de Charlemagne en Espagne, sont animées d'un esprit guerrier et religieux qui ne peut être issu que de croisades authentiques, il faut donner raison à M. Bédier, qui fait observer qu'une pareille poésie n'a pu se développer avant que les Français eussent commencé leurs croisades en Espagne. Mais la première de ces croisades contre les Maures d'Espagne fut entreprise par un Normand, Roger de Toeny, en 1018; elle fut suivie de plusieurs autres au cours du même siècle.

Que les poèmes chantant la lutte de Charlemagne et de Roland contre les infidèles en Espagne aient pu se développer sous l'impression produite par les pèlerinages de Saint-Jacques de Compostelle et les croisades contre les Maures, on le comprend aisément, tandis que l'on ne peut comprendre qu'une pareille tradition ait pu naître rien qu'à la suite de l'expédi-

tion insignifiante et manquée que fit Charlemagne en Espagne, en 778.

M. Bédier a aussi montré comment cette poésie est née. Les pèlerins s'arrêtaient, naturellement, aux églises et aux chapelles qui se trouvaient sur leur route, et les clercs de ces sanctuaires tenaient, sans doute, à exhiber et à faire l'éloge de leurs reliques. Ce qui eut une grosse importance, c'est que ces lieux de pèlerinage devinrent, à partir du XIe siècle, des stations pour les croisés qui allaient en Espagne pour combattre les infidèles. Car les traditions et les reliques qui avaient quelque rapport avec la lutte contre les infidèles, étaient naturellement ce qui les intéressait surtout. Mais la seule guerre ancienne qui pût être considérée comme une croisade française en Espagne, était l'expédition de Charlemagne, en 778, pendant laquelle, selon Einhard, «Eggihardus, regiæ mensæ præpositus, Anselmus, Comes palatii, et Hruotlandus, britannici limitis præfectus» tombèrent, avec toute l'arrière-garde, dans un défilé basque. Et dans les églises le long de la route on montrait leurs tombes; l'inscription qu'on lisait jadis sur celle d'Eggihard, est conservée dans un manuscrit de la Bibliothèque nationale, et à Blaye, non loin de Bordeaux, les pèlerins pouvaient voir la tombe, réelle ou supposée, de Roland. A la suite des pèlerins venaient des jongleurs, auxquels les clercs transmettaient les traditions rattachées aux lieux où s'arrêtaient les pèlerins. C'est de ces traditions que les jongleurs ont tiré les chansons de geste que nous possédons et que, par conséquent, on ne peut faire remonter au delà du milieu du XIe siècle. L'hypothèse d'une production de chansons dès le règne de Charlemagne doit donc être rejetée comme n'étant ni fondée sur des preuves, ni même vraisemblable, les conditions nécessaires au développement d'une poésie de ce genre n'existant pas avant le XIe siècle.

Quant à la plus importante de ces chansons, la *Chanson de Roland*, rien ne nous autorise à la faire remonter à une époque antérieure au début du XIIe siècle. Le manuscrit qui nous donne le texte le plus ancien (le manuscrit d'Oxford)

date d'environ 1170. Déjà en 1131, un texte à peu près identique fut traduit en allemand, et l'original doit, par conséquent, être plus ancien, mais pas de beaucoup, selon l'avis de M. Bédier, qui est tenté de le dater de 1120 environ.

Voilà ce que contient, dans les grands traits, le remarquable ouvrage de M. Bédier. Quoi qu'on pense du résultat, on ne saurait nier que son enquête, empreinte d'un âpre réalisme, n'ait fait faire un progrès énorme à la science, et, dans tous les points essentiels, ce résultat demeurera. Mais le but que s'est proposé M. Bédier, à savoir, de faire avant tout la critique des théories antérieures, a donné, à mon avis, un caractère quelque peu exclusif à son ouvrage, et l'auteur me semble avoir, sinon négligé, du moins laissé de côté, certaines circonstances importantes, qui pourraient présenter le problème sous un jour un peu différent.

A M. Bédier il importe surtout d'écarter les preuves que Gaston Paris, Pio Rajna et d'autres ont cru posséder de l'existence d'anciennes chansons ou cantilènes, datant de la période 800—1000, et, dans certains cas, il semble avoir réussi; mais dans d'autres, on peut encore se permettre quelques doutes.

Le témoignage le plus important de l'existence de chants lyrico-épiques a été, comme on sait, un passage de la *Vie de saint Faron* par Hildegaire. D'après cette source, Clotaire II aurait fait, vers 620, une guerre aux Saxons, dans laquelle saint Faron aurait joué un rôle important. Après avoir relaté la victoire de Clotaire, l'auteur continue: «Ex qua victoria carmen publicum juxta rusticitatem per omnium pene volitabat ora ita canentium, feminæque choros inde plaudendo componebant:

> De Chlothario est canere rege Francorum,
> Qui ivit pugnare in gentem Saxonum,
> Quam graviter provenisset missis Saxonum,
> Si non fuisset Faro de gente Burgundionum.

Et in fine hujus carminis:

> Quando veniunt missi Saxonum in terram Francorum,
> Faro ubi erat princeps,
> Instinctu Dei transeunt per urbem Meldorum,
> Ne inficiantur a rege Francorum.

Hoc enim rustico carmine placuit ostendere, quantum ab omnibus celeberrimus habebatur.»

Clotaire II est mort en 628, et la guerre contre les Saxons, ainsi que la chanson de danse précitée, doit, par conséquent, être datée d'environ 620. Mais à cette conclusion on peut, sans doute, opposer des objections bien fondées. D'abord, Hildegaire, qui mourut en 875, ne pouvait pas savoir si cette chanson de danse avait été chantée déjà au VIIe siècle — il ne le dit pas non plus —, et puis, même en admettant cette possibilité, la chanson n'a pas été, en tout cas, exactement la même que celle reproduite par Hildegaire, car, bien que nous ne connaissions la langue française qu'à partir du IXe siècle (les *Serments de Strasbourg*), il est évident que le poème, tel que nous le presente Hildegaire, n'est écrit ni dans la langue vulgaire du VIIe, ni dans celle du IXe siècle, mais donne, tout au plus, la traduction latine d'un poème en langue vulgaire.

Mais M. Bédier ne se contente pas de faire ces objections. Il nie même que Clotaire ait jamais combattu les Saxons, et il émet l'avis qu'Hildegaire n'a fait que plagier une chronique plus ancienne, le *Liber Historiæ Francorum*, d'environ 720. Dans cette chronique, la guerre contre les Saxons est narrée d'une manière assez détaillée, mais, selon M. Bédier, la façon même dont les faits y sont présentés, prouve l'invraisemblance de cet événement, et le *Liber Historiæ Francorum* ne peut donc être invoqué à l'appui de l'historicité de cette prétendue guerre. De plus, comme la chronique dite de Frédégaire, de l'an 642, — la seule source contemporaine que nous possédions pour l'époque de Clotaire — nous apprend que les seize dernières années du règne de ce roi furent paisibles, et ne fait même pas mention d'une guerre contre les

Saxons, M. Bédier se croit en droit de présumer que la guerre en question n'a jamais eu lieu.

Quand il s'agit d'une époque pour laquelle les sources sont aussi rares que pour le VIIe siècle, il faut se garder de se fier sans réserve à un argument *ex silentio*, et bien qu'on ne puisse affirmer, sur le témoignage du *Liber Historiæ Francorum*, que Clotaire ait entrepris la susdite guerre, on a encore moins le droit de le contester en s'appuyant sur Frédégaire. Car on peut toujours supposer que cette guerre n'ait été qu'une rencontre insignifiante à laquelle un chroniqueur contemporain n'a pas attaché d'importance, tandis que la tradition postérieure l'a transformée en une véritable guerre. Le combat de Roncevaux, qui, cependant, est un fait authentique, offre un parallèle frappant, et c'est un pur hasard qu'un écrivain, Einhard, l'ait mentionné en passant.

Mais pour la question qui nous occupe en ce moment, l'authenticité de la guerre contre les Saxons n'est d'aucune importance. Que cette guerre soit historique ou non, nous constatons ce fait que, cent ans après, il existait une tradition relative à cette guerre, qui nous est conservée dans le *Liber Historiæ Francorum*. M. Bédier reconnaît lui-même que ce récit a un caractère poétique plutôt qu'historique, et ceci est d'une grosse importance, car ce que nous cherchons, dans le cas présent, ce ne sont pas des faits historiques, mais des *poèmes* historiques. Et c'est, sans contredit, un poème de ce genre qui se trouve à la base du *Liber Historiæ Francorum* — même selon l'avis de M. Bédier. Qu'Hildegaire n'ait fait que plagier ce récit, M. Bédier ne l'a guère démontré. S'il en était ainsi, on trouverait sûrement, comme chez d'autres compilateurs de l'époque, une quantité de concordances verbales, mais celles que M. Bédier a relevées sont si peu nombreuses, si insignifiantes et si vagues qu'elles ne prouvent rien.

Mais à ce point en litige il n'est pas nécessaire non plus d'attacher de l'importance. On peut très bien admettre qu'il n'y ait jamais eu de guerre contre les Saxons, qu'Hildegaire ait plagié le *Liber Historiæ Francorum* et même qu'il n'ait

jamais entendu de poème populaire sur saint Faron, mais qu'il l'ait, tout simplement, fabriqué lui-même. Il reste toujours ce fait indéniable: Hildegaire veut illustrer la popularité de son héros, en disant qu'il était célébré dans des chants populaires accompagnant des rondes de femmes. Il en résulte nécessairement que de pareilles chansons de danse lyrico-épiques, en strophes, étaient fréquentes à cette époque (le IXe siècle), et c'est ce qui importe réellement et non pas la question de savoir s'il y a eu une chanson de danse précisément sur saint Faron. Si, de nos jours, quelqu'un voulait donner des preuves de la célébrité d'un homme, en relevant le fait qu'on chante sa gloire dans les chansons des rues, ceci peut très bien être un mensonge, mais ce ne peut pas être un mensonge que des chansons de ce genre existent réellement.

Il reste donc établi qu'Hildegaire pouvait considérer comme une preuve de la popularité d'une personne le fait qu'elle était chantée dans des chansons de danse lyrico-épiques; et par conséquent, ces chansons existaient vers 870. M. Bédier sent très bien que c'est précisément cet argument-là qu'il faudrait écarter, mais à ce point il ne consacre que quelques mots qui, en réalité, ne disent pas grand'chose. Il renvoie aux passages de la Bible où il est question de chœurs de femmes dansantes (la sœur de Moïse, Déborah et Judith), et il donne à entendre qu'Hildegaire aurait pu, pour embellir son récit, se servir de modèles bibliques. Mais il n'ose — et avec raison — soutenir cette opinion, qui est très peu vraisemblable, et en concluant, il s'abstient de prétendre que le témoignage d'Hildegaire soit nul, mais il ajoute qu'il faudrait qu'une théorie de l'origine des chansons de geste fût bien dépourvue de preuves, si elle ne pouvait exister sans l'appui d'un tel document.

Malgré cette formule prudente, il considère, dans les autres parties de son ouvrage, le poème de saint Faron comme étant nul et sans valeur en tant que *témoignage*.[1] Mais d'une

---

[1] P. ex. t. III, 255: «nous tâcherons de montrer en notre tome IV que le texte ainsi dénommé [la cantilène de saint Faron] ne prouve rien.»

part, il est loin de l'avoir prouvé, et, d'autre part, il n'a pas du tout considéré les raisons qui parlent en faveur de l'exactitude de l'allégation d'Hildegaire.

La question se pose ainsi: y a-t-il eu, au IXe siècle, des chants lyrico-épiques accompagnant les rondes de femmes, ou bien devons-nous considérer l'indication d'Hildegaire comme une imitation fantaisiste de la Bible? Je citerai ici quelques faits qui montrent combien de pareilles chansons de danse étaient fréquentes, faits qui excluent toute idée d'imitation biblique. Il est singulier qu'ils n'aient pas été relevés par M. Bédier; en tout cas il n'a pas touché à cette partie de la question.

Au concile d'Autun (573—603) fut prononcée, entre autres, cette décision:

«Non licet in ecclesia *chorus* sæcularium vel *puellarum cantica* exercere nec convivia in ecclesia præparare, quia scriptum est: domus mea domus orationis vocabitur.» Ici sont donc mentionnés comme fréquents des chants accompagnant les rondes de jeunes filles. Et la même décision est renouvelée par le concile de Châlons-sur-Marne (639—654): «Valde omnibus nuscetur esse decretum, ne per dedicationes basilicarum aut festivitates martyrum ad ipsa solemnia confluentes obscina et turpea *cantica*, dum orare debent aut clericos psallentes audire, cum *choris foemineis*, turpia quidem, decantare videantur.» Et en 826 est promulgué ce capitulaire: «Sunt quidam, et maxime *mulieres*, qui festis ac sacris diebus atque sanctorum nataliciis non pro eorum quibus debent delectantur desideriis advenire, sed balando et verba turpia decantando, *choros tenendo ac ducendo*, similitudinem paganorum peragendo, advenire procurant.»

On peut donc suivre cette coutume depuis le VIe siècle jusqu'au temps d'Hildegaire, et on peut prouver par d'autres citations que les chansons de danse en question survécurent à son époque. Ainsi on lit dans la *Vita sancti Wilhelmi* (d'environ 1122) le passage suivant:

«Quæ enim regna et quæ provinciæ, quæ gentes, quæ

urbes Wilhelmi ducis potentiam non loquuntur, virtutem animi, corporis vires, gloriosos belli studio et frequentia triumphos? Qui *chori juvenum*, qui conventus populorum, præcipue militum ac nobilium virorum, quæ vigilia sanctorum dulce non resonant et modulatis vocibus decantant, qualis et quantus fuerit, quam gloriose sub Carolo glorioso militavit, quam fortiter quamque victoriose barbaros domuit et expugnavit.» Ici sont donc mentionnés des *chori juvenum* qui célébraient Guillaume d'Orange, le fameux héros de tant de chansons de geste, et il est difficile d'y voir une allusion à la *Chanson de Guillaume* (d'environ 1080—1100), car celle-ci était chantée par un seul jongleur et non pas par un *chorus juvenum.*

Mais dans un compte rendu, *Les Origines de la poésie lyrique en France*, publié dans le *Journal des Savants* (1891—92), Gaston Paris a relevé d'autres passages, tirés de la littérature française du XIIe siècle, où les chansons de danse se trouvent mentionnées, et je me permets de le citer:

«Un fragment de chanson lyrico-épique nous met exactement sous les yeux la répartition des plaisirs que prenait un jour de fête la haute société du XIIe siècle:

> Souz un chastel q'en apele Biaucler
> En moat poi d'ore i ot granz baus levez.
> Ces damoiseles i vont por caroler,
> Cil escuier i vont por bohorder,
> Cil chevalier i vont por esgarder.
> (*Guillaume de Dole*, v. 5184).

Ces rondes de femmes, nous les retrouvons dans Chrétien de Troies (*Erec*, v. 2047), dans *Gui de Nanteuil* (v. 2511), dans *l'Art d'amours* de maître Elie (v. 133, 137), dans *Durmart le Galois* (v. 2333), dans plusieurs de ces «chansons de caroles» dont nous allons parler, dans les sermonnaires, [1] dans la *Clef d'amours* (v. 437, 1569, 1575, 2614, 2670), dans les *Tournois de Chauvenci* (v. 3093), dans la *Berte* d'Adenet (265,

[1] Voir entre autres Ét. de Bourbon, p. 161: une jeune fille, à Angers, *cum alii irent ad sermonem, alias socias convocabat ad choreas.*

302), dans l'étrange commentaire fait au XIVe siècle de l'*Art d'aimer* d'Ovide,[1] et encore, à la fin du XIVe siècle, dans les descriptions de Froissart. — — — Ce qui caractérisait surtout les caroles, c'était le chant qui les accompagnait. Il y avait un des danseurs, le plus souvent, même dans les caroles mixtes, une des danseuses, qui «chantait avant», et les autres «répondaient», c'est-à-dire reprenaient le refrain.»

L'existence de chansons de danse exécutées par des femmes peut donc être constatée depuis le commencement du VIIe siècle jusqu'à la fin du moyen âge, et ainsi il est évident que la coutume dont parle Hildegaire, n'est pas une pure invention qui lui a été inspirée par un modèle biblique, mais un fait réel par lequel il veut mettre en relief la popularité de son héros, en rappelant que celui-ci était un des personnages principaux des chansons de danse épiques, bien connues du public lettré du IXe siècle.

Par contre, il me semble que M. Bédier a eu raison de rejeter quelques autres témoignages sur lesquels les recherches antérieures s'étaient appuyées. Un *poeta Saxo* du IXe siècle, parfaitement inconnu, d'ailleurs, mentionne dans un poème les *vulgaria carmina* dans lesquels les ancêtres de Louis le Pieux étaient célébrés, mais ces chants — de même que les *barbara et antiquissima carmina* que Charlemagne voulut recueillir — étaient, sans doute, composés en langue franque, c.-à-d. germanique, et non romane. Et le passage de l'Astronome limousin qu'on a souvent cité, ne se rapporte nullement à des chansons; ce n'est en réalité qu'un renvoi à la *Vita Caroli* d'Einhard.

Mais l'intervalle entre la *Vie de saint Faron* d'Hildegaire (environ 870) et la *Chanson de Roland* (environ 1120) peut, au point de vue littéraire, être comblé autrement. La langue de la *Chanson de Roland* est, comme le dit M. Bédier (III, 190), «une langue littéraire, on ne sait si le poète écrivait plutôt dans

---

[1] Ce commentaire nous présente toujours les chansons de caroles comme chantées par les femmes. Voir notamment *Hist. litt. de la France*, XXIX, 479.

l'Ile de France ou dans la Normandie, par exemple, ou ailleurs». Mais une pareille langue demande, tout de même, pour se produire, une assez longue période de préparation remplie d'activité poétique. De même qu'Homère ne fut pas le premier poète grec, l'auteur de la *Chanson de Roland* ne fut pas le premier poète français. Et il n'est guère probable qu'il ait tiré ses héros du néant. Les personnages du poème — Roland, Olivier, Naymes, Ganelon, Turpin, Charlemagne — ont, évidemment, eu chacun leur caractère bien défini avant de devenir les héros de la *Chanson de Roland,* car ils y apparaissent comme des figures déjà connues du public et n'ayant pas besoin de lui être présentées. Et à aucun poète isolé ne serait venue l'idée de donner à Charlemagne deux cents ans alors qu'il n'en avait en réalité que trente-sept; cet âge fabuleux est évidemment le fruit d'une poésie antérieure, qui s'est développée successivement pendant un nombre d'années considérable. Si l'on n'admet pas l'existence d'une tradition poétique antérieure, une foule de problèmes restent, en effet, inexplicables, et il est impossible que la notice succincte d'Einhard sur l'attaque basque ait pu donner à l'auteur de la *Chanson de Roland* le sujet de son poème, car alors il serait difficile de comprendre pourquoi seuls les exploits de Roland aient été célébrés, tandis que ceux de ses frères d'armes, Eggihard et Anselme, ne sont chantés ni dans cette chanson, ni dans aucune autre. Ces deux derniers ne sont pas même nommés, bien que le tombeau d'Eggihard, tout comme celui de Roland, se trouvât sur la route de pèlerinage.

M. Bédier ne croit pas devoir nier non plus que le système de versification que nous trouvons appliqué dans la *Chanson de Roland*, n'ait demandé une longue période de préparation préalable. Mais il s'agit de savoir, dit-il, s'il a fallu pour cela trois, quatre ou cinq siècles, ou si un seul n'a pas suffi. Et c'est, en effet, une question qu'on peut discuter. Mais en se plaçant au point de départ de M. Bédier, il semble que cette période ne puisse guère embrasser plus d'un demi-siècle, et cela me paraît bien insuffisant. Il fait observer que cette poésie d'ins-

piration guerrière et religieuse ne peut être antérieure au XI[e] siècle, que l'idée d'une croisade de Charlemagne en Espagne n'a pu naître qu'à l'époque de la croisade française du XI[e] siècle contre les Maures, et que les chroniques et les diplômes antérieurs à ce siècle n'offrent aucune allusion à des chansons de ce genre. Cette poésie n'a donc dû se développer qu'au XI[e] siècle, pour se présenter au début du siècle suivant — dans la *Chanson de Roland* — sous une forme déjà parfaite, au point de vue technique.

A cela on peut objecter, d'abord, qu'il est vrai que la première croisade en Espagne eut lieu en 1018, mais que, comme le croit M. Bédier, ce n'est que dans la seconde moitié du même siècle que ces croisades prirent un essor plus considérable. Et avant qu'elles fussent devenues fréquentes, c'est-à-dire, avant que les routes de Saint-Jacques de Compostelle se fussent remplies de pèlerins et de chevaliers, la tradition ne pouvait, selon la théorie de M. Bédier, guère naître. Mais alors cette période de tradition devient singulièrement brève.

Il est vrai que le poème exprime l'idéal de l'époque des croisades de l'an 1100 environ, mais ici une parallèle s'offre tout naturellement à la pensée: le *Nibelungenlied*, qui date des dernières années du XII[e] siècle. Ce poème est, lui aussi, une expression de l'esprit chevaleresque du XII[e] siècle, et l'on ne saurait imaginer cette épopée sans le milieu social de l'époque. Mais, pour ce qui est du *Nibelungenlied*, nous *savons* que ce poème, quant aux motifs, aux caractères, etc., a été préparé depuis le V[e] siècle et que c'est le fruit mûr d'un travail poétique continué pendant des siècles. La différence, sous ce rapport, entre le *Nibelungenlied* et les chansons de geste, est donc que, dans le premier cas, la littérature nous a conservé, au moins en partie, des traces des diverses étapes de préparation ou bien des notices sur cette préparation, tandis que, dans le second cas, elles font défaut. Mais on n'est pas autorisé à en tirer la conclusion que de pareilles préparations n'aient pas existé, car le fait qu'un poème du XII[e] siècle reflète naturellement la culture et la vie politique contemporaines, ne prouve pas

que cette poésie n'ait pu être précédée d'une autre, plus ancienne, qui, à son tour, a reflété, non pas la culture du XIIe siècle, bien entendu, mais celle du siècle où ce poème plus ancien a été composé. Ces poèmes perdus ont pu différer, quant au choix des sujets et à la manière de les traiter, des poèmes plus récents. Mais c'est grâce à eux que s'est développée la technique poétique telle qu'elle se présente dans le plus ancien poème conservé.

On peut, sans doute, objecter que, dans le *Nibelungenlied*, la chevalerie se trouve aux prises avec une civilisation plus ancienne qui n'a pu être entièrement effacée, et cette lutte témoigne pourtant de l'ancienneté du poème. Mais n'est-ce pas aussi le cas de la *Chanson de Roland*? On n'a qu'à rapprocher l'un de l'autre deux poèmes comme l'*Ivain* et le *Roland* pour voir l'énorme différence qu'il y a dans leur manière de comprendre la vie; on dirait que des siècles les séparent. M. Bédier a, naturellement, senti cette différence frappante, mais il passe rapidement dessus et ne semble y voir qu'une différence de style, nécessitée par le choix des sujets, qui peut exister entre les divers genres poétiques de la même époque. Il dit:

«Les auteurs des chansons de geste ont donc simplement projeté dans le passé carolingien les idées et les sentiments de leur temps. Le camp de Charlemagne fut pour eux le lieu de tout héroïsme, comme la cour d'Artur était le lieu de toute courtoisie. Comme Perceval et Lancelot, sous leur costume breton, sont de courtois chevaliers de France, ainsi un Olivier ou un Vivien, sous leur costume carolingien, sont de preux croisés du XIIe siècle» (IV, 402). Mais il ne semble pas être bien sûr de son fait, car en terminant son livre il revient au même problème, qu'il avoue, cette fois, ne pas avoir résolu: «Je n'y ai que très imparfaitement réussi, je le sais. Que de questions j'ai posées sans les résoudre, que de questions j'ai entrevues peut-être sans oser même les poser! Quel est le rapport des chansons de geste aux romans presque contemporains du cycle de l'Antiquité et du cycle de

Bretagne? Pourquoi, dans les chansons de geste, tel type de héros plutôt que tel autre, tel type d'aventures plutôt que tel autre?» (IV, 476). Et à cette question il ne donne pas de réponse et n'en peut guère donner, vu le point de départ qu'il a choisi.

Quant à moi, je ne puis m'empêcher de voir dans cette différence de style un argument *contre* M. Bédier. L'*Ivain* a sûrement été écrit au XIIe siècle, et tout le genre qu'il représente, le «roman», n'a été créé qu'à cette époque. Ici nous avons donc une expression véridique précisément du XIIe siècle. Comme la *Chanson de Roland* offre, d'une part, des traits provenant du XIIe siècle, et que, d'autre part, elle décèle une conception de la vie qui paraît beaucoup plus archaïque, je dois, pour mon compte, en conclure que la *Chanson de Roland*, de même que le *Nibelungenlied*, dans son style, dans sa technique et dans ses motifs, suppose l'existence d'une poésie plus ancienne qui y a laissé des traces.

De cette poésie présumée on trouve un indice au moins un siècle avant le *Roland*. Du commencement du XIe siècle nous possédons le *Fragment de la Haye*, qui raconte en prose latine comment Charlemagne assiège une ville — d'après Suchier il ne peut être question ici que de Narbonne —, ainsi le même sujet et la même tradition que nous rencontrons dans les chansons de geste. Le fragment est, comme l'a montré Suchier, un exercice d'écolier, présentant trois écritures différentes, provenant de trois élèves différents. Quant à la date du manuscrit, Pertz l'avait attribué au Xe siècle, Campbell et Gautier de même, mais le paléographe Demaison le place dans la première moitié du XIe siècle, et c'est ce que fait aussi M. Kruch.

Mais déjà Gaston Paris avait, longtemps avant, découvert que derrière le texte en prose se cachait un original latin versifié que l'on peut, pour la plus grande partie, reconstituer rien qu'en changeant l'ordre des mots, et Suchier a fait observer que la tâche imposée aux trois écoliers avait sans doute consisté à transformer le poème latin en prose latine.

Mais il en ressort un fait assez important, que M. Bédier n'a pas pris en considération: le poème doit être plus ancien que le thème d'écolier du début du XI[e] siècle, de combien nous ne saurions le dire, il est vrai, mais ce doit être d'un nombre d'années assez considérable, et nous pouvons donc constater qu'un sujet de chanson de geste a été traité dans un poème latin, qui date peut-être de l'an mil environ. Le fragment de La Haye montre donc que la tradition concernant ces héros carolingiens était en plein développement déjà à la fin du X[e] siècle.

Le saut de la chronique d'Hildegaire aux chansons de geste carolingiennes ne serait donc pas aussi grand que le suppose M. Bédier.

Mais on peut aussi envisager la question d'un autre point de vue, que M. Bédier, autant que j'ai pu le constater, n'a pas pris en considération. Le premier germe de la tradition se rattachant à la croisade de Charlemagne en Espagne se trouvait, selon son opinion, qui est probablement la juste, dans les contes et légendes qui s'étaient développés dans les lieux de pèlerinage sur la frontière espagnole et dans le Midi de la France. Mais cette tradition se transmettait sans doute dans la langue même du pays, c'est-à-dire en provençal, et non en français. Les héros des plus anciennes chansons (le fragment de La Haye et la *Chanson de Guillaume*) étaient des Provençaux. Parmi les pèlerins qui passaient par ces routes, de même que parmi les croisés, les Provençaux se trouvaient au moins en aussi grand nombre que les Français du Nord. Et cependant les chansons de gestes sont des œuvres françaises et non pas provençales. Il est vrai qu'il existe quelques épopées méridionales, mais, d'une part, elles sont évidemment composées sur le modèle des chansons françaises, d'autre part, elles proviennent toutes d'une province qui était particulièrement exposée à l'influence française.

M. Bédier n'essaie pas d'expliquer ce phénomène. Mais d'après sa propre théorie, le problème ne peut guère être résolu que d'une seule manière. Les matières brutes proviennent, selon son opinion, des clercs attachés aux églises des lieux

de pèlerinage et ont été, par la suite, élaborées par les pèlerins et les croisés. Mais une pareille tradition, ce n'est pas encore de la poésie. La «légende» de la *Chanson de Roland* est, comme dit M. Bédier, des plus simples. L'arrière-garde de Charlemagne est attaquée dans les Pyrénées par les Sarrasins, et Roland, le chef de cette arrière-garde, est tué, après de merveilleux exploits de bravoure. Les clercs montrent le tombeau du héros; peut-être ajoutent-ils ce trait, qui se retrouve dans presque toutes les traditions du même genre, que la défaite a été causée par un traître; peut-être transportent-ils le combat de l'étroit défilé où il avait eu lieu en réalité, à la large vallée de Roncevaux, mieux en accord avec l'idée d'une grande bataille; enfin, ils montrent la pierre que Roland a frappée de son Durendal, et racontent le miracle du gant du martyr, — mais tout cela est fort peu de chose et ne constitue pas encore un poème. Il en est de même, à peu près, des autres légendes de pèlerins qui formeront, plus tard, les chansons de geste. Pour que ces maigres légendes locales fussent transformées en poésie, il fallait qu'elles fussent recueillies et remaniées par des poètes — d'abord, peut-être, par des poètes populaires locaux, ensuite par des professionnels, c.-à-d. par des trouvères ou des jongleurs. Mais ces derniers ont dû être des Français du Nord, car, bien que rattachée à des sujets provençaux et à des lieux de pèlerinage en Provence, cette poésie est française. Et il n'est guère vraisemblable qu'une épopée composée dans l'idiome parlé dans le nord de la France ait vu le jour — en Provence, sans aucune sorte de préparation dans le Nord. Si l'on admet cette hypothèse, on arrive nécessairement à la conclusion suivante: déjà avant ce poème sur les exploits des Français faisant la croisade en Espagne, il y a eu, dans le nord de la France, une poésie analogue qui, certes, ne célébrait pas les croisades en Espagne, mais dont la technique a dû être développée jusqu'à un certain degré, et c'est cette technique qui apparaît dans les chansons de geste que les jongleurs du Nord composaient plus tard sur

les sujets tirés des croisades, jouissant d'une si grande popularité au XIe siècle.

La théorie de Gaston Paris, bien que victorieusement combattue sur plusieurs points essentiels par M. Bédier, n'est cependant pas aussi complètement réfutée qu'on serait tenté de le croire à la première lecture de l'important ouvrage de M. Bédier.

Car il y a deux faits qui s'imposent comme points de départ à la discussion de ce problème: depuis le VIIe siècle, il était d'usage de traiter des motifs épiques dans des chansons de danse strophiques, usage qui a survécu pendant une grande partie du moyen âge; et de l'an mil environ, nous possédons un poème latin qui a chanté le siège de Narbonne, et qui appartient au cycle de Guillaume d'Orange.

Pour Gaston Paris il était évident que le poème latin était la traduction d'une chanson de geste provençale, et M. Bédier, dont l'esprit critique se manifeste d'ordinaire d'une manière si remarquable, n'a rien à objecter à cette assertion, à laquelle il ne s'arrête pas du reste. Voici ce qu'écrit Gaston Paris:

«On peut en effet affirmer, sans hésitation, que le poëme dont il faisait partie a été traduit d'une langue vulgaire; le moine quelconque qui l'a composé ne pouvait avoir les qualités d'invention nécessaires à un poëte original; on ne saurait même prêter à la versification latine de ce temps la faculte de faire un poëme d'après les récits populaires. Le sujet est d'ailleurs trop d'accord avec les poëmes en langue vulgaire, pour qu'on puisse se refuser à admettre que le versificateur a travaillé sur l'un d'eux. Ce fait n'a rien qui doive surprendre; on pourrait en produire de nombreux exemples. Nous nous bornerons à quelques-uns: le *Waltharius,* poëme latin composé dans la première moitié du dixième siècle par Gerald ou Eckehard dans le couvent de Saint-Gall, est certainement traduit de l'allemand, et sans doute d'un de ces chants même, appartenant au cycle des Nibelungen, qu'avait fait rassembler Charlemagne; on peut attribuer la même origine au *Ruodlieb,*

écrit dans les premières années du onzième siècle par le moine de Tegernsee Fromond; dans la même abbaye, vers 1160, Metellus donne le résumé d'un des poëmes qui ont concouru à former la chanson d'*Ogier le Danois*. Plus tard, cet usage ne disparut pas: au douzième siècle on peut citer le poëme *De Traditione Guenonis*, imité de notre *Chanson de Roland*, et au treizième un fragment de traduction du *Willehalm* de Wolfram d'Eschenbach. On est donc parfaitement autorisé à regarder le fragment de la Haye comme traduit d'un poëme en langue vulgaire; c'est le plus ancien document que nous possédions en ce genre.» [1]

Comme on le voit, les preuves se montent à deux: le poème traite le même sujet que les chansons de geste, et il y a des analogies qui montrent que les traductions d'une langue vulgaire en latin étaient fréquentes.

Pour commencer par les analogies, la théorie de Gaston Paris, quant à celles-ci, est actuellement abandonnée. Le *Ruodlieb* n'est certainement pas la traduction d'un seul long poème allemand; l'auteur a, sans doute, utilisé plusieurs contes allemands, mais on ne peut pas dire non plus qu'il ait directement traduit ces derniers, même s'il s'en est servi comme base à son roman. Et on ne considère plus le *Waltharius* comme la traduction d'un poème allemand. L'auteur aura, peut-être, versifié un conte en prose latine, mais il est encore plus probable qu'il a connu la légende de Walter par une série de petits poèmes; en tout cas il a fait, non pas la traduction d'un certain poème, mais une adaptation de la légende de Walter, qu'il a connue par des récits oraux ou par une série de poèmes allemands, peut-être aussi, mais ceci est moins probable, par un récit en prose latine. Enfin, quant au *Carmen de Proditione Guenonis*, on est aujourd'hui moins que jamais fixé sur l'âge de ce poème latin, et on ne peut, par suite, l'invoquer à l'appui d'un usage du XIe ou du XIIe siècle.

[1] *Histoire Poétique de Charlemagne*, p. 51.

Il est vrai que le fragment de La Haye traite du même sujet que les chansons de geste, mais il n'en résulte pas que le poème soit la traduction d'une de ces chansons, car il peut aussi bien avoir été écrit — comme le *Waltharius* — sur un fond de légendes, de traditions et de petits poèmes se rapportant au siège de Narbonne, et ce qui était évident pour Gaston Paris, à savoir qu'il y a eu des chansons de geste vers l'an mil, doit aujourd'hui être considéré comme non prouvé et même comme invraisemblable.

Si nous passons maintenant au poème lui-même, nous trouvons, en effet, qu'il traite le même groupe de sujets qui sera plus tard repris dans les poèmes sur Guillaume d'Orange. Mais — ce qui a plus d'importance — la manière dont le sujet est traité ici, diffère entièrement. Cela forme un ensemble embrouillé et diffus, où ne se fait sentir aucun intérêt pour l'action, mais qui est plein de raisonnements et de périphrases, bourré, en surplus, de plagiats de Virgile et d'Ovide, en cela semblable aux poèmes latins originaux du Xe siècle, mais entièrement différent des chansons de geste. On n'a qu'à lire p. ex. ce passage:

> Declarat insatiabilis cupido humane laudis quanti pretii sit quantoque refulgeat actu animositas Ernaldi. Quicquid enim bellice virtutis offitio datur opus, id ab eo haud segniter conpletur. Haud secus famelica rabies leonis grassatur occurrente sibi preda, quam virtus Ernaldi per prelia. Post multa vero feliciter acta aspicit quendam fraterne stirpis cedis reum. Qui nil moratus, validam in hunc contorserat hastam, cui volanti torax fit pervius hostis. Quo ictu inpellitur corpus militis longius x cubites; sicque excussus equo vitam demiserat orco.

Je crois donc qu'on ne risque pas de se tromper en affirmant que ce n'est pas sur un original provençal ou français déterminé que se base ce poème.

Mais voici une autre question à laquelle nous devons nous arrêter un instant. Le poème ne traite pas d'une croisade en Espagne, mais d'un combat en Provence entre Sarrasins et Provençaux.

Et ici nous touchons à un point de la démonstration de M. Bédier qui, jusqu'à présent, n'a pas été pris en considération.

Il est parfaitement exact que la tradition des croisades en Espagne n'a pas pu se développer avant la seconde moitié du XIe siècle. Mais il ne s'ensuit pas qu'on n'ait point eu de traditions antérieures relatives à la lutte entre les Sarrasins et les Provençaux pour la possession de la Provence, lutte si importante et de laquelle dépendait le sort du pays. Il serait même singulier qu'une pareille tradition n'eût pas existé, et M. Bédier a probablement raison de dire que ces traditions ont été attachées aux monastéres d'Aniane et de Gellone, en ce sens que toute la base historique que l'on trouve dans les chansons plus récentes sur Guillaume, a été empruntée à la tradition monacale de ces couvents. Mais du fait que ces monastères étaient devenus plus tard des étapes sur la route de Saint-Jacques de Compostelle, il ne suit pas que ce fut alors seulement qu'ils devinrent de célèbres lieux de pèlerinage dont les traditions ne se seraient développées qu'à l'époque où les pèlerinages d'Espagne avaient commencé. Il faut plutôt croire qu'ils sont devenus des étapes sur la route parce qu'ils étaient déjà, en ce temps-là, des lieux de pèlerinage connus que l'on visitait souvent.

Je me permettrai maintenant de tirer la conclusion de mes prémisses. Au moins dès le début du VIIe siècle, il était d'usage en France, et sans doute aussi en Provence, de célébrer des événements historiques dans de courts chants de danse. A Aniane et à Gellone il y a eu sur Guillaume d'Orange des traditions monacales que l'on peut faire remonter jusqu'au commencement du IXe siècle, époque où vivait Guillaume, et dans d'autres couvents s'étaient formées des traditions relatives à d'autres héros. A la fin du Xe siècle, ces traditions ont dû se revêtir d'une forme poétique, car, peu après, elles se révèlent sous cette forme dans le fragment de la Haye. Ce développement *poétique* de la tradition monacale n'a pas pu se produire par l'intermédiaire des moines mêmes et encore moins peut-il être attribué, en premier lieu, à l'auteur latin du fragment de la Haye, mais il a dû se faire au moyen de poèmes composés soit par des poètes populaires, soit pas des jongleurs profes-

sionnels qui fréquentaient les lieux de pèlerinage et y recueillaient de la bouche des moines les traditions des couvents. Or, on ne connaît pas d'autre forme poétique existant à cette époque que celle de la chanson de danse, et il n'est guère probable non plus, après la démonstration de M. Bédier, que déjà au Xe siècle la Provence ait été envahie par des jongleurs français; selon toute vraisemblance, ces poèmes étaient donc — comme Gaston Paris l'a supposé — de courts chants lyrico-épiques, composés par des hommes du peuple, dans le voisinage des lieux de pèlerinage en question.

Mais Gaston Paris n'explique pas comment ces courts chants lyrico-épiques, en strophes, aient pu devenir d'amples épopées rhapsodiques, c.-à-d. des chansons de geste, car ni la *Liedertheorie*, ni la théorie des «noyaux» ne sauraient être appliquées ici. Ce n'est pas par la simple juxtaposition de courtes chansons en strophes que l'on obtient une épopée rhapsodique sans strophes, et il n'est guère possible non plus que de courtes chansons strophiques se soient développées, sans autre forme de procédure, en une ample épopée sans division en strophes. Ce fait ne saurait s'expliquer sans l'intervention d'un troisième élément.

Le chaînon intermédiaire entre les chants lyrico-épiques relevés par Gaston Paris et les chansons de geste a été, à mon avis, la poésie en langue latine. Dans la poésie latine classique on trouva le modèle du long poème rhapsodique, non seulement chez Virgile, mais aussi chez des poètes bas-latins comme p. ex. Prudence, auteurs de *Vies de saints* versifiées. De même qu'on avait déjà antérieurement imité celles-ci en langue vulgaire, on commença, au XIe siècle, à remanier, en des poèmes latins, les motifs poétiques qui avaient été répandus grâce aux chansons de danse chantées par le peuple dans certains lieux de pèlerinage. De ces poèmes au moins un nous est parvenu, savoir le fragment de la Haye. L'étape suivante fut de composer en langue vulgaire, sur la base de la tradition épique dont il a été question, des poèmes rhapsodiques semblables, — ce qui ne veut pas dire que

les jongleurs aient incorporé directement dans leurs chansons de geste les chansons de danse qu'ils avaient entendues, mais qu'ils profitaient de la tradition légendaire qui s'était développée dans ces chansons de danse et de la technique poétique qu'on y avait perfectionnée. Il n'y a que cette hypothèse qui explique le fait que les héros, même ceux des chansons les plus anciennes, sont présentés comme des personnages connus de l'auditoire et ayant chacun leur caractère déjà fixé.

On ne peut probablement pas faire remonter ces chansons de geste françaises au delà de la date indiquée par M. Bédier, savoir le milieu du XI[e] siècle.

Mais c'est précisément à cette époque qu'eut lieu le changement dans l'état des choses que M. Bédier a constaté d'une manière si convaincante. Les Français du Nord commençaient à affluer vers Saint-Jacques de Compostelle, les croisades en Espagne devenaient fréquentes, des jongleurs du Nord accompagnaient les pèlerins et les chevaliers français dans leurs voyages aux sanctuaires provençaux et espagnols, où ces jongleurs apprenaient à connaître les légendes monacales et les poèmes populaires qui avaient pris naissance dans les lieux saints. C'est de ces légendes et poèmes qu'ils s'inspiraient pour leurs nouvelles chansons. Mais à la base de cette poésie qui, vers 1100, avec la *Chanson de Guillaume* et la *Chanson de Roland*, devint une véritable poésie d'art, suscitant une foule d'œuvres du même genre et se trouvant mentionnée aussi dans la littérature savante, qui, comme cela arrive toujours, n'avait pas prêté attention aux poèmes purement populaires, les chansons de danse, — à la base de cette nouvelle poésie de chansons de geste se trouvaient non seulement les chansons de danse et les traditions monacales du midi de la France qui ont fourni la matière, non seulement la poésie latine rhapsodique qui a fait naître la forme et qui, surtout vers le milieu du XI[e] siècle, époque de la renaissance des études classiques, était redevenue populaire, mais il s'y trouvait aussi une poésie septentrionale plus ancienne, dont la forme et la popularité nous sont attestées par la *Vie* de saint Hildegaire. Et cette nou-

velle poésie, bien que le produit de l'activité poétique de plusieurs siècles, était cependant et avant tout l'expression de la culture du XII[e] siècle, en ce sens qu'elle porte l'empreinte de l'enthousiasme guerrier et religieux de cette époque.

Il faut donc, dans toutes les parties essentielles de son ouvrage, donner raison à M. Bédier. Mais je crois que dans son ardeur de critique M. Bédier n'a pas tenu suffisamment compte de certains détails qui ne méritaient pas d'être rejetés avec le reste des théories antérieures, et il me semble que ni lui, ni d'autres n'ont senti l'importance que la poésie épique latine a eue pour le développement de la poésie médiévale, ou plutôt l'importance que la composition artistique des épopées de l'antiquité latine a eue pour la naissance de l'épopée médiévale.

Je crois pourtant que cette influence, ici comme ailleurs, a été considérable. Il suffira de relever un seul fait pour éclairer cette question.

A en juger d'après la littérature islandaise-noroise, les peuples du Nord étaient, au moyen âge, parmi les mieux doués au point de vue poétique. Et cependant ils n'ont pas produit de longues épopées, mais seulement de courts poèmes épisodiques, semblables à ceux qu'il faut supposer comme connus des lecteurs d'Hildegaire. Mais les peuples du Nord ne connaissaient pas la littérature latine, qui, par conséquent, n'a pu exercer aucune influence sur la forme de l'ancienne poésie scandinave. Mais si nous tournons nos regards vers les peuples qui connaissaient cette littérature latine, les Anglais, les Français, les Espagnols et les Allemands, nous constatons qu'ils possèdent tous de grandes épopées, quoique celles-ci, selon toute vraisemblance, aient été précédées — avant le XII[e] siècle — de courts poèmes épiques, semblables à ceux des peuples du Nord. Et l'apparition de ces grandes épopées coïncide partout avec la connaissance de l'épopée latine.

C'est en Angleterre que la littérature latine pénétra d'abord. C'est là que furent écrits les plus anciens poèmes d'écolier — les *Énigmes* d'Aldhelm — et c'est là aussi que

nous rencontrons la plus ancienne des véritables épopées médiévales, le *Beowulf*, qui, sur la base de petits poèmes et de légendes, fut composé par un clerc qui, comme M. Brandl l'a montré, non seulement connaissait Virgile, mais s'est aussi laissé influencer par son style. De l'Angleterre la connaissance de la littérature latine se répandit en France à l'époque de Charlemagne, et plusieurs poèmes latins, provenant de l'entourage de l'empereur, nous ont été conservés qui, à n'en pas douter, ont subi l'influence de l'épopée classique. Mais, en France, l'invasion des Vikings et les luttes intestines arrêtèrent de bonne heure cette évolution. Il n'en fut pas de même en Allemagne, où nous ont été conservés les drames latins de Hroswitha, le *Ruodlieb* et le *Waltharius*, datant du Xe siècle, pour ne mentionner que les productions les plus connues de cette poésie néo-latine. Le *Waltharius* est le premier poème allemand que nous possédions sur une légende germanique. Mais nous savons que les mêmes motifs ont été traités avant et après cette époque dans de courts poèmes épisodiques. Le *Hildebrandslied*, de l'an 800 environ, en est un exemple, comme aussi le chant sur la trahison de Grimhild, qu'un jongleur saxon chanta devant Canut Lavard en 1131:

«Tunc cantor quod Kanutum Saxonici et ritus et nominis amantissimun scisset . . . speciosissimi carminis contextu notissimam Grimildæ erga fratres perfidiam de industria memorare adorsus, famosæ fraudis exemplo similium ei metum ingenerare tentabat».[1] Selon la *Vita Kanuti* le poème fut chanté trois fois devant le duc. Il était par conséquent tout court, sans doute de la même longueur, à peu près, que les chants nordiques de Sigurd.

Il se peut, d'ailleurs, que la légende des Nibelungen, elle aussi, ait été traitée, au Xe siècle, dans un poème latin que composa, sur la commande de Pilgrim, évêque de Passau, le clerc de celui-ci, Konrad. M. Roethe a récemment allégué

---

[1] Saxo, éd. Holder, p. 427.

des raisons très plausibles en faveur de cette opinion généralement contestée. [1]

Mais ce n'est que vers la fin du XIIe siècle qu'apparaît pour la première fois une épopée germanique, écrite en allemand, qui a été, en tout cas, précédée par les épopées latines, mentionnées ci-dessus, et par les harmonies des Évangiles, composées par des clercs sachant le latin.

Il en a été de même en France. L'épopée la plus ancienne basée sur un thème de chanson de geste, est un poème latin, le fragment de la Haye, et il faut voir dans ce fait, étant données les analogies, quelque chose de plus qu'un hasard. Nous savons qu'en France aussi, des sujets épiques ont été traités antérieurement dans de courts poèmes strophiques, et il serait fort étonnant que la littérature latine n'eût été pour rien dans le changement que subissait le goût, alors que ces sujets — à l'époque même où la connaissance de la littérature latine se répandit en France, savoir au XIe siècle — commençaient à être traités dans de longues épopées rhapsodiques.

Les peuples barbares ne pouvaient de leurs propres forces s'élever à la conception d'une œuvre de grande envergure, parfaitement charpentée et organisée, et ce sont les Romains qui leur ont servi de maîtres. Non que l'influence se fasse sentir dans les détails; mais l'art de maîtriser la matière, riche en épisodes, et de la soumettre à l'unité de l'action, on l'apprit par le contact avec la poésie latine, tandis que les peuples du Nord, à qui cet enseignement faisait défaut, ne sortirent pas du stage primitif caractérisé par les chansons de l'Edda et par les ballades, autrement dit, de la phase littéraire qui a précédé les chansons de geste.

Henrik Schück.

---

[1] *Sitzungsberichte der Kön. Preuss. Akad. der Wissenschaften*, 1909, p. 649.

Besprechungen.

Heinrich Morf, Geschichte der französischen Litteratur im Zeitalter der Renaissance. Zweite verbesserte und vermehrte Auflage. (Grundriss der romanischen Philologie begründet von Gustav Gröber. Neue Folge. I. Französische Litteratur). Strassburg, Trübner, 1914. 268 S. 8:o.

Die im J. 1898 erschienene erste Auflage dieses wohlbekannten Buches stellte sich dar als der erste Teil einer weitläufigen Geschichte der gesammten neueren französischen Litteratur. Aus der Fortsetzung ist jedoch nichts geworden, statt dessen tritt der Anfangsband in einer zweiten Auflage auf, diesmal der neuen Folge des Gröberschen Grundrisses einverleibt (diese erscheint bekanntlich in zwangfreien Bänden). Man darf wohl hoffen, dass die neue Auflage auch der verspäteten Fortsetzung einen neuen Anstoss geben wird.

Wenige Epochen der Litteraturgeschichte sind Gegenstand so zahlreicher zusammenhängender Gesammtdarstellungen gewesen wie das Zeitalter der Renaissance in der französischen Litteratur. Es zieht ja nicht so viel durch den litterarischen Wert seiner Erzeugnisse an — einige grosse Namen ausgenommen — als vielmehr dadurch, dass während dieser Zeit sich der gewaltige Bruch zwischen Mittelalter und Neuzeit vollzog und der moderne französische Geist sich bildete. Der Entstehungsgeschichte dieses modernen Geistes ist man vor allem nachgegangen — so wie er sich bei Montaigne, in den Bestrebungen der Pleiade, in den Geschichtswerken, in den religiös-polemischen Schriften u. s. w. bekundet — und als Sainte-Beuve 1842 die neue Auflage seines 1828 zuerst erschienenen berühmten *Tableau* herausgab, gestand er zu, dass er »constate ce qui finit; j'épie et dénote avec intérêt et curiosité ce qui commence», und rühmt sich, dass er vor allem die Versuche der Pleiade, »notre première poésie classique avortée», in Bezug auf ihren Charakter festgestellt habe. Auch Faguet in seinen Studien über das XVI. Jhdt (1894) ist nicht vollständig, sondern giebt nur Charakterzeichnungen derjenigen Schriftsteller, die ihm am besten die drei Hauptströmungen der Zeit, Reformation, Renaissance und Humanismus, zu vertreten scheinen — freilich ganz vorzügliche Bilder, welche uns das Verständnis für das Ganze besser eröffnen als irgend ein vollständiges Handbuch. Zehn Jahre früher war schon Darmesteters höchst brauchbares und nützliches Werk erschienen, 1889 hatte Birch-Hirsch-

feld den ersten Teil seiner Litteraturgeschichte veröffentlicht, der die Regierungen Ludwigs XII und Franz I umfasste, 1897 kam der grosse dritte Band des Petit de Julleville'schen Werkes, sehr uneben, an der Seite von vortrefflichen Monographien, wie die über Montaigne, äusserst schwache allgemeinere Darstellungen, wie die der Novelle, enthaltend. Nach Morfs erster Auflage erschien noch, abgesehen von der Lanson'schen Bibliographie (erster Teil, XVI. Jhdt, 1909), und von anderen Werken, die Teile eines Ganzen bilden, wie das von Brunetière, das zweibändige Werk von A. Tilley in Cambridge, *The Literature of the French Renaissance*, ein angenehm geschriebenes, auf selbständigen Studien bauendes Buch, das mit grossem Nutzen gelesen werden kann, nicht am wenigsten wegen der bibliographischen Angaben, aber gewiss auch sonst.

Morfs Buch, das in der zweiten Auflage bedeutend erweitert ist, hat neben allen den genannten Werken seine volle Existenzberechtigung. Es ist äusserst vollständig und enthält die reichsten bibliographischen Angaben, die so zu sagen bis auf den allerletzten Tag geführt sind. Dabei ist es jedoch keineswegs ein blosses Kompendium. Überall giebt der Verf. sein eigenes Urteil und analysiert so weit als möglich die Werke, besonders der grossen Schiftsteller, wie Rabelais, Montaigne, Ronsard. Sein klarer, knapper, ausdrucksvoller Stil kommt ihm dabei sehr wirkungsvoll zur Hilfe. Er teilt seinen Stoff nach Gattungen ein, was den Nachteil hat, dass man zuweilen von einer interessanten Persönlichkeit, die es verdienen würde, in dem ganzen Umfange seines Lebens und Wirkens uns vorgeführt zu werden, kein einheitliches Bild bekommt — ich denke z. B. an Agrippa d'Aubigné, diese äusserst repräsentative, wuchtige Renaissance-Gestalt, auch an Margaretha von Navarra, deren Bedeutung für das kulturelle Leben wohl nicht ganz an den Tag tritt. Doch, ich denke an die Menschen und hier handelt es sich ja um die Litteratur. . . .

Natürlich kann man bei einem so persönlichen Beurteiler vie Morf zuweilen von verschiedener Ansicht sein. Nur ein kleines Beispiel, um bei Margaretha zu bleiben: »an Anstössigkeit bleibt das *Heptameron* nicht hinter dem Dekameron zurück». Das möchte ich doch bestreiten: es giebt bei Boccaccio Sachen, die Margaretha gewiss nicht hätte niederschreiben können, wenigstens nicht so. Und die moralisierende Tendenz kommt doch gar oft bei ihr zum Vorschein, zumal wenn es erotische Dinge gilt.

Auch denen, für die das XVI. Jhdt in Frankreichs Litteratur kein unbekanntes Feld ist, wird Morfs Buch in seiner

neuen Gestalt vorzügliche Dienste leisten. Nur darf man von ihm keine Ideengeschichte im tieferen Sinne des Wortes und auch, wie gesagt, keine weitergehende psychologische Charakteristik verlangen. Das lag nicht in dem Plan, und deswegen konnte auch das Buch dem »Grundriss», dessen erste Teile aus Gröbers altfranzösischer Litteraturgeschichte — diesem überreichen Repetitorium — bestehen, zugesellt werden.

W. Söderhjelm.

Eero Ilvonen, Parodies de thèmes pieux dans la poésie française du moyen âge. Pater—Credo—Ave Maria—Laetabundus. Textes critiques précédés d'une introduction. Paris, Champion, 1914. 180 pages in-8:o. (Thèse de doctorat de Helsingfors).

Le but que s'est proposé M. Ilvonen est de rassembler et de traiter méthodiquement les textes français du moyen âge contenant des parodies ou des paraphrases des prières ou hymnes latines mentionnées dans la rubrique de son livre. Il en a trouvé une dizaine. Trois d'entre eux ont été publiés déjà auparavant d'une manière satisfaisante, de sorte que le nouvel éditeur n'a presque pas eu besoin d'y toucher. Un seul était resté inédit ou à peu près; d'un autre l'éditeur donne une nouvelle variante; deux textes sont reconstitués à l'aide de plusieurs manuscrits et se présentent par conséquent sous une forme définitive; les autres ont été corrigés en plusieurs endroits après une nouvelle consultation du manuscrit.

Dans une longue introduction M. Ilvonen a jeté un coup d'œil historique sur le développement, dans la littérature latine et française, du genre auquel appartiennent les pièces qu'il va publier. Il a pu se servir ici d'un article de M. F. Novati; mais M. I. est allé plus loin que le savant italien; il a essayé d'analyser les différentes espèces de ces productions et leurs rapports avec la culture générale du temps. Il a étudié très soigneusement la littérature en question, et les résultats auxquels l'ont conduit ses recherches me semblent en général bien fondés. J'aurais désiré seulement que son exposé fût plus clair et mieux proportionné: je veux dire qu'il aurait pu laisser de côté certaines choses se rattachant moins directement à la matière, et qu'il aurait dû, d'autre part, aborder quelques questions auxquelles il n'a pas touché. Ces poèmes ne sont pas tous des parodies à proprement dire (les derniers sont des invectives politiques), et il y a beaucoup de nuances qu'il au-

rait fallu étudier de près. Çà et là, en traitant des différents morceaux, M. I. fait sur eux des remarques souvent très justes, mais il manque une analyse suivie et un coup d'œil général. Ainsi, ce n'est qu'à la page 46 qu'il parle de ce qui, selon moi, est le but principal des vraies parodies, c'est-à-dire l'effet provoqué par le contraste entre le texte sacré et le texte profane. Je ne peux pas suivre l'auteur quand il dit que la plupart de ces compositions ont été écrites dans une intention pédagogique: cela peut se dire tout au plus des plus anciennes. Quand M. I. voit un texte où les phrases latines se trouvent dans une connexion syntactique avec le contexte français, il suppose que ce texte provient d'un auteur sachant bien le latin, tandis que quand ces phrases se présentent tout à fait isolées, cela dépendrait, selon lui, de ce que l'auteur aurait été moins habitué à manier le latin. Mais je ne crois pas qu'on puisse mesurer le degré de culture générale des auteurs d'après cette circonstance; il s'agit sans doute seulement de différents procédés techniques. — Du reste, ces parodies ne se trouvent pas uniquement dans la littérature des grandes nations, on en rencontre un peu partout, même chez nos Finnois.

Je ferai suivre quelques remarques de détail. P. 2. La citation de Novati à la fin de la page n'est pas tout à fait exacte. — P. 7. Le rapprochement des parodies et des sculptures grotesques de quelques églises du moyen âge a été fait par Novati, qui aurait dû être cité. — P. 8. Ici l'auteur donne lui-même un exemple d'une parodie destinée à l'amusement, par conséquent pas à l'édification. — P. 32. Je ne vois pas très bien l'utilité de la réimpression entière de la pastourelle anglo-normande publiée jadis par P. Meyer. — P. 43. Dans le groupement que fait ici M. I. de ces pièces, son point de départ est tout à fait formel et fait regretter justement le manque d'une division selon la nuance de la parodie. — P. 47-48. Il y a une inconséquence dans la définition de l'usure («tout prêt pour lequel on demande un intérêt quelconque, si minime qu'il fût» et plus tard «prêts à l'intérêt énorme»). — P. 55. Il est difficile de voir la ressemblance de l'anecdote de l'Ermite et l'âne avec le *Patrenostre à l'usurier*. — P. 62. Ce n'est pas t a l e m qui donne *tieus* (inexactitude). — P. 63. *fourment* est noté comme cas suj. sing , mais c'est naturellement l'adverbe. — P. 89. La rime *recordance*: *creance* ne prouve pas que *an* et *en* soient confondus. — P. 105. Si la forme du régime est employée une fois pour le cas suj., cela ne prouve pas

grand'chose, puisque c'est le seul endroit du texte en question où paraît un subst. masc. au nom. sing. (du reste, l'article qui précède ce mot a la forme régulière *li*). — P. 106. Que l'auteur de ce texte (*Laetabundus*) soit un Anglo-normand, cela ne résulte pas le moins du monde des rimes; l'auteur aurait dû faire remarquer, du reste, que même la copie anglo-normande contient quelque trait continental (comme *soit*); en énumérant p. 109 les preuves d'ordre interne de la provenance anglo-normande, il aurait fallu citer F. Michel et G. Paris; quand M. I. suppose, p. 116, que l'auteur de ce poème est un ancien moine, puisque il «va au moutier», il oublie que 'moutier' signifie ici tout simplement église. — P. 121. Je ne vois pas que la fameuse *Confessio Goliae* ait rien à faire avec le *Patrenostre du vin.* — P. 123. *Voirre* est donné comme cas suj. sing., mais *ou voirre* signifie tout simplement «dans le verre»; *vez* n'est pas = *veez,* mais c'est la forme atone du sing. — P. 151. M. I. parle de la disparition de la déclinaison de ce texte du XIVe siècle, mais il y a cependant deux exemples de la conservation de l'*s* du nom. sing. — P. 160. La rime *regnent*: *prenent* n'est pas étrangère aux dialectes du Nord, et les autres rimes inexactes mentionnées à la même page s'expliquent par l'amuïssement de la consonne finale.

Pour ce qui concerne les textes, il y a peu de corrections à faire, mais plusieurs endroits restent difficiles à expliquer. En renvoyant aux quelques remarques de M. Jeanroy dans la *Revue critique* 1914 n:o 19, j'y joindrai seulement les suivantes. — P. 67, v. 28. J'aurais préféré la leçon du ms. A; même remarque p. 68, v. 50; p. 74, v. 218. — P. 81, v. 107 (cmp. Remarques): il s'agit ici des usuriers en général. — P. 126, v. 13. Virgule après *Paris*; — v. 21. Virgule après *veü.* — P. 132, v. 212. Il faut lire *pri* avec Barbazan-Méon, au lieu de *pris*, cmp. v. 206.

Parmi les remarques aux textes, il y en a qui sont tout à fait superflues, d'autres qui témoignent d'une réflexion mûre et d'autres encore qui contiennent quelques observations heureuses. — Voici quelques corrections au glossaire: *accorder*: pas 'aimer', mais 'se mettre d'accord'; *acoster*: pas 'fréquenter', mais 'aborder'; *amordre à*: pas 'manier', mais 's'attaquer à'; *antandue*: pas 'pensée', 'désir', mais 'intention'; *atorner*: pas 'maltraiter', mais 'régler, disposer, traiter'; *aval*: pas 'à, dans', mais 'vers, du côté de'; *cenele*: 'cenelle', cmp. *Dict-Gén.*; *en requoi*: pas 'dans un endroit retiré', mais 'en paix'; *riveor*: 'rivière'; *vuider*: pas 'couler', mais 'se vider'.

Le sujet de cette thèse n'est pas précisément fait pour mettre à l'épreuve la sagacité et la compétence philologiques d'un débutant. Il n'y avait, somme toute, pas beaucoup à ajouter aux résultats déjà acquis. Mais il était utile néanmoins de rédiger un recueil de ce genre, avec de bons textes et des commentaires: il servira à présenter aux curieux une image nette et claire d'un genre de poésie médiévale qui ne manque pas d'intérêt au point de vue de l'histoire de l'esprit français. Et sans donner lieu à des recherches personnelles, ce sujet a pourtant l'avantage de promener celui qui s'en occupe dans différents domaines de la philologie du moyen âge. M. Ilvonen montre que pendant ces promenades il a appris bien des choses, il fait preuve surtout de jugement et de tact, et la tâche qu'il s'est imposée, il l'accomplit avec beaucoup de conscience et de soin. En somme, son travail de début, tout en portant les traces d'un premier essai, peut être qualifié de fort satisfaisant.

W. Söderhjelm.

Arthur Langfors, Le troubadour Guilhem de Cabestanh. (Extrait des *Annales du Midi*, t. XXVI, 1914.). Toulouse, Edouard Privat, 1914. 96 pp. in 8⁰.

C'est l'édition critique du chansonnier du fameux Guilhem de Cabestanh. Sa poésie la plus célèbre et la plus belle [1]) nous a été conservée dans une vingtaine de manuscrits; le nombre des mss. est également très élevé pour certaines autres des neuf chansons étudiées. Aussi est-ce une somme de travail considérable que représente ce beau petit livre très consciencieux et très bien fait de M. Långfors.

---

[1]) Le mot «belle» n'est pas dénué de sens pour la chans. V dont il est question (Diez, *Leben und Werke der Troubadours*², p. 77). Sans parler de l'inspiration rythmique, dont il paraît possible de saisir encore de nos jours, à la simple lecture, la note infiniment douce et caressante, on est frappé par ce qu'il y a de puissamment poétique dans une métaphore comme celle-ci (v. 61 suiv.), tout entourée qu'elle est de lieux communs:

Ans que s'ensenda
  Sobre'l cor la dolors, . . .
Joys vos mi renda
  E'm luenh sospirs e plors.

Les observations que j'aurai à présenter se réduisent à peu de chose. — Après avoir lu le livre de M. Niestroy (v. le compte-rendu ci-dessous), on regrette un peu que M. Långfors, lui — avec tant d'autres provençalistes —, omette tout ce qui servirait à nous faciliter la confrontation de la phraséologie du troubadour étudié avec celle des autres troubadours. — Chans. I, v. 46: c'est en hésitant que M. Långfors présente la traduction 'Car quelqu'un [Dieu?], avec une volonté courtoise' (fait garder ma dame d'inimitié et de toute mauvaise renommée). Cette traduction me semble fausse; on peut prendre *us*, ici, non pas sous le sens de UNUS, mais sous celui de USUS: 'L'usage qu'elle fait de sa volonté courtoise la fait garder de'. *Ses ginh* 'sans artifice'. Tout le passage devient ainsi parfaitement clair. — II 44: modifiant un peu la conjecture que j'avais présentée, mais en changeant un peu trop le texte, dans *Neuph. Mitteil.* XV (1913) 183, j'ose demander s'il n'est pas probable que l'original ait porté *Sens aco no m'en te Nuilla res*, 'sans cela rien ne m'en retient'; c'est la même traduction, selon moi assurément irréprochable au point de vue du contexte, que celle que je proposais en 1913. Corrompue, la leçon *o que* du ms. unique pourrait être issue de ce *aco* ou *aquo*. — IV 12: *qie'm*, faute d'impression pour *q'ie'm*. — VII 23: les mots *E se mai non*, que M. Långfors traduit par 'et quand même je n'obtiendrais rien autre chose (?)', font moins de difficulté si on les prend d'une autre façon. Voici le contexte:

E'l desirer mi auran tost aucis,
E se mai non, ben ai Amor servida
E servirai tot lo jorn de ma vida

'et le désir m'aura bientôt tué, et quand même . . . *non*, j'aurai bien servi Amour'. Il faut bien suppléer 'et quand même [la mort se ferait attendre], j'aurai bien servi Amour'; la suite, y compris les mots *tot lo jorn de ma vida*, va très bien ainsi. Ici, donc, *mai* ne signifie pas 'plus, «autre chose»'. Qu'on pense à la tournure correspondante it. *e se, caso mai, non [morissi subito]*; *e se mai no*. — V 64: l'imprimeur a fait sauter la virgule après *don'*. — P. 90, note, en bas: à la place de *que posseydo*, qui ne donne pas de sens, Beuther a sans doute *fue posseydo*. — A l'Index des noms propres, j'eusse relevé l'accentuation bien inattendue qu'est celle du nom catalan *Lérida*, *Lleyda*, lat. ILERDA, ville d'un pays connu du troubadour. Guilhem de C. se permet de rimer (I 32) *espandida* avec un «*Lerída*»!

— I 36: on ne voit pas bien le rapport qu'il y a entre le mot *adhonor* et le point correspondant de la traduction. Je dois avouer que je ne comprends pas ce mot *adhonor*, qui ne figure pas au Glossaire. Le verbe *adonorar* de Levy ne fait pas notre affaire ici; c'est à peu près le cas également de l'expression *ad honor*, Raynouard II 2_4.

O. J. Tallgren.

Der Trobador Pistoleta. Herausgegeben von Erich Niestroy. — *Der Trobador Guillem Magret. Herausgegeben von Fritz Naudieth.* [Beihefte zur Zeitschrift f. roman. Philologie. Heft 52]. Halle a. S., Niemeyer, 1914. — XVI, 144 pp. in-8⁰. Prix: RM. 5—; souscripteurs, RM. 4: 40.

Pistoleta paraît être né vers 1180, Magret a fait des démarches auprès du roi d'Aragon en 1204. Ces deux contemporains d'il y a sept siècles ressuscitent ici dans un livre qui porte leurs noms.

Il est vrai qu'à part le titre, la dédicace et la table des matières, le travail de M. Naudieth n'a aucune partie en commun avec celui de M. Niestroy. N'eût-il pas mieux valu fonder en une seule aussi les deux Bibliographies, qui forcément, ici, devaient se reproduire l'une l'autre pour une grande partie? — Le second des deux travaux est un peu moins étendu que le premier, qui finit à la p. 77.

Un détail concernant la méthode de M. Naudieth. Il ouvre sa dissertation, après le Vorwort et la liste des ouvrages cités, par une rubrique ainsi conçue: «Einleitung: Guillem M:s Leben und Werke». Or, cette rubrique contient un chiasme, car après être entré premièrement en pleine discussion des attributions, l'auteur ne sort de cette matière très détaillée qu'après un grand nombre de pages, pour arriver enfin aux questions de biographie proprement dite. Il est vrai que la biographie précise dont il s'agit ici ne peut guère être reconstruite que sur les poésies mêmes du troubadour; on eût tout de même pu faire précéder les pages 89 suivv. de l'Introduction par les pp. 99 suiv. On aime mieux la façon de faire de M. Niestroy, qui a le sens de l'ordre.

M. Niestroy, qui est celui des deux éditeurs dont j'ai un peu plus approfondi la connaissance, fait l'effet de travailler avec beaucoup de soin et de critique. Nombreux et bien présentés notamment les parallèles établis, le cas échéant, entre

les vers de Pistoleta et les passages analogues des autres troubadours.

La moins insignifiante des observations de détail que j'ai à présenter concerne le mot prov. *dese.* Dans II 36, l'auteur imprime *de se* et traduit 'von hier', ce qui est certainement faux. *Dese* signifie ici, comme ailleurs, 'tout de suite' (v. p. ex., Guilhem de Cabestanh, éd. Långfors, dans les Annales du Midi XXVI-1914, chans. II, 25); cf. le *iase* de V 12. — Dans I 19, écrire *qual qe* en deux mots. La traduction est bonne; voir, à ce sujet, Guillaume IX, éd. Jeanroy, VI 28, cf. le compte-rendu ci-dessus. — I 24: le mot *laus* peut-il bien représenter ici un LAUDO, comme l'admet l'éditeur? remarquez que le ms. *I* n'offre jamais, du moins dans la chanson en question, l'*s* répondant au *z* ⟨ D latin. Il serait peut-être moins risqué de s'en tenir, soit à ce *l'aus* auquel M. Niestroy déclare avoir pensé à l'origine (cf. sa note), soit au substantif *laus*, qui remonte au nom. lat. LAUS (cf. afr. *lòs*). Peut-on proposer de lire notre vers

car [dir no] l'aus n'i ai tan ric desire

et de traduire: '(je dois faire des chansons en son honneur) car je n'ose pas le [lui] dire et [, d'autre part,] je la (*i*) désire tant'? L'idée 'je n'ose déclarer mon amour qu'en chantant' irait très bien, comme on le voit par la note de M. Niestroy, p. 26, v. 24; pour ce *i*, également, on pourrait toujours s'en rapporter à M. Niestroy lui-même, p. 33, note au v. 10. — Dans III 28, on aimerait à voir rendre *dolzamen* par autre chose que par 'leise', mot qui semble bien mal caractériser la sérénité de cette héroïne riante. — V 44: la traduction gagnerait à rendre exactement le mot *regn'*. — VIII, p. 55, l. 20: la graphie *malade* ne peut être imputée à l'italianisation de *D*, l'italien n'ayant jamais dit que *malatto*, *malato*, que je sache. Il est peut-être plus exact de dire (p. 74) «*creansa* ist ital. Form und begegnet im Prov. sonst nie». En effet, dans l'italien des Canzonieri, *credanza* se rencontre souvent, même à la rime (et cela dès l'époque des Siciliens primitifs; v. p. ex. la chans. *La namoranza disiosa* de Giacomo da Lentino, v. 13, rime *-anza*, où les deux Canzonieri, le *Laur.-Rediano* [oublié par Monaci, *Crestom.* 50] et le *Vat.*, donnent toutefois la graphie *credenza*). Ce *-anza* ital. à la place de *-enza* vient, bien entendu, de la Gaule du Nord et peut être un souvenir des Normands de Sicile (cf. Mätzner, Monaci, Bertoni, chez M. Pelaez, *Krit. Jahresbericht* XI II 362 suiv.); ce qui n'implique pas, il est vrai, qu'il

faille nécessairement reconnaître l'influence française pour notre cas provençal. — Magret II 24: j'eus rendu *per que*, non pas par 'weil', mais par 'à cause de quoi'.

O. J. Tallgren.

Arthur Cotter ja *Anna Bohnhof, Englantilainen kauppakirjeenvaihto, alkeiskurssi.* English Commercial Correspondence, Elementary course. The Otava Company Ltd. 92 pp. XI. Price: Marks 3: 50.

Arthur Cotter och *Anna Bohnhof, Engelsk Handelskorrespondens för nybörjare.* — — —

Every teacher of English should be pleased with this nice little volume of English Commercial Correspondence for Elementary Instruction. Compared with the books that have been in use hitherto in Finnish Commercial Schools at least, this one is modern and practical, pleasant to handle as well as to look at. Linen covers, type clear and quite English looking. At the commencement we find general hints about Form and Display with various examples of opening & closing phrases of letters. The Introductory Remarks are invaluable to the beginner in Business-Correspondence, and at the same time act as an Index to the series of letters, 65 in all. Some of the letters are addressed to places in Finland, but this idea is not carried out throughout the book, which is an advantage, as in that case the choice of subjects would necessarily have been a very limited one, or else the letters merely dissembled, and thus unnatural. As it is, we have a nice collection of original business letters well ordered and numbered, so as to render selection easy. — One rather expects some letters from the Hangö-Hull Butter-Exportation, but these latter are conspicuous by their absence.

The Form of the letter (a very important matter to an English man of business) is precise to the quarter of an inch.

A series of exercises, stating various tasks to be performed by the students, follows the collection of letters.

The concise Glossary will be found very useful. (But Claret is not »vaaleanpunainen [pink] Ranskan viini», it is heleänpunainen).

The book is sure to receive a hearty welcome from beginners of Commercial Correspondence.

H. Gm.

Protokolle des Neuphilologischen Vereins.

Protokoll des Neuphilologischen Vereins vom 28. November 1914. In der Sitzung waren anwesend: der Vorstand und 14 Vereinsmitglieder.

§ 1.

Das Protokoll vom 31. Oktober 1914 wurde verlesen und geschlossen.

§ 2.

Dr. *J. V. Lehtonen* hielt in französischer Sprache einen Vortrag über die Entstehung von Théophile Gautiers Roman »Le Capitaine Fracasse».[1]

§ 3.

Der Vorsitzende, Prof. *A. Wallensköld*, besprach in französischer Sprache den fünften Band von »Studier i modern språkvetenskap, utgivna av Nyfilologiska Sällskapet i Stockholm».[2]

In fidem:

Ludvig Granit.

Protokoll des Neuphilologischen Vereins vom 30. Januar 1915. Anwesend: der Vorstand und 25 Vereinsmitglieder.

§ 1.

Der Vorsitzende, Prof. *A. Wallensköld*, verlas folgenden Bericht der Revisoren über die Kassenverwaltung des Neuphilologischen Vereins für die Periode 1. Januar 1914 — 1. Januar 1915:

Bericht der Revisoren

über die Kassenverwaltung des Neuphilologischen Vereins für die Periode 1. Januar 1914—1. Januar 1915.

---

[1] S. *N. M.*, 1914, S. 195—212.
[2] S. ebenda, S. 213—215.

Einnahmen:

Kassenbestand am 1. Januar 1914	F. M.	733: 31
Zinsen für das Jahr 1913	»	46: 34
Jahresabgaben der Mitglieder	»	846: —
Abonnements und verkaufte Exemplare der Neuphilologischen Mitteilungen . . .	»	452: 86
Von der Universität für die Neuphilologischen Mitteilungen angewiesen	»	500: —
Summe	F. M.	2,578: 51

Ausgaben:

Druckkosten der Neuphilologischen Mitteilungen für das Jahr 1914	F. M.	1,607: 75
Sprachliche Revision der Neuphilologischen Mitteilungen 1914	»	86: 50
Briefporti und Expedition der Neuphilologischen Mitteilungen	»	97: 59
Anzeigen	»	42: 96
Jahresfest	»	64: 60
Bedienung und Einkassierung	»	44: 30
Verschiedenes	»	20: 85
Kassenbestand am 31. Dezember 1914 . . .	»	613: 96
Summe	F. M.	2,578: 51

Bei der heute bewerkstelligten Revision der Kassenverwaltung haben wir sämtliche Posten mit den uns vorgelegten Verifikaten übereinstimmend gefunden und schlagen deshalb vor, dem Kassenverwalter Decharge zu erteilen.

Helsingfors, den 24. Januar 1915.

Maisie Stoltzenberg. *Elin Snabb.*

Dem Kassenverwalter wurde Decharge erteilt.

§ 2.

Als neue Mitglieder wurden vorgeschlagen und aufgenommen: Dr. *J. V. Lehtonen* und Fräulein *Svea Silander.*

§ 3.

Prof. *U. Lindelöf* hielt einen Vortrag über neuere Bestrebungen zur Reformierung der englischen Orthographie, wobei

er vor allem der amerikanischen Bewegung für »simplified spelling» Aufmerksamkeit widmete.

§ 4.

Das Protokoll vom 28. November 1914 wurde verlesen und geschlossen.

§ 5.

Dr. *E. Hagfors* referierte in deutscher Sprache die Frage: »die neuen Lehrpläne und der neusprachliche Unterricht».

Seit Beginn dieses Schuljahres wird in unseren Schulen nach neuen Lehrplänen gearbeitet, die durch sukzessive Weiterführung nach drei Jahren vollständig durchgeführt sein sollen. Dadurch werden auch die modernen Sprachen — vom Englischen abgesehen, das nach wie vor in den nicht-klassischen Lyzeen ein freiwilliges Fach mit 4 Wochenstunden in den zwei höchsten Klassen bleibt — in eine veränderte Stellung eintreten. Das Französische wird in allen Lyzeen ein wählbares Fach. In den klassischen Lyzeen bedeutet das eine Verbesserung, da die jetzige Stundenzahl (6) mit 3 Stunden vermehrt wird, die zudem nicht mehr, wie früher, ihren Platz ausserhalb des Stundenplans finden werden. In den Reallyzeen, wo die jetzige Stundenzahl (12) unverändert bleibt, könnte vielleicht der Umstand zu einer Vertiefung des Unterrichts beitragen, dass die Schüler nunmehr Gelegenheit haben, Latein zu lernen.

Das Ziel des französischen Unterrichts wird durch die neuen Lehrpläne nicht verändert; nach wie vor hat er die Aufgabe, den Schülern eine leidliche Aussprache zu geben und sie zum Verständnis leichteren französischen Textes zu bringen.

In eine veränderte Lage wird die deutsche Sprache treten. In den klassischen Lyzeen werden dieser Sprache von der 4. Klasse an 3 Wochenstunden für jede Klasse angewiesen, im ganzen also 15 Wochenstunden gegen frühere 14 Wochenstunden mit Beginn in der 5. Klasse. Hat somit diese Sprache in den klassischen Lyzeen einen Gewinn zu verzeichnen, so erfährt sie dagegen in den Reallyzeen eine beträchtliche Verminderung, indem sie hier nicht weniger als 4 Wochenstunden eingebüsst hat. Dieser Verlust wird um so fühlbarer, weil er auch die drei obersten Klassen trifft, denen nur je 2 Wochenstunden zugeteilt werden (früher je 3 st.). Es ist dies eine Veränderung, die die Veränderung des Lehrziels und des Unterrichts zur Folge haben muss. Das Beibehalten der schriftlichen

Schlussprüfung in ihrer jetzigen Form würde nämlich den Wegfall der Lektüre in den 3 höchsten Klassen und die Alleinherrschaft des Grammatikpaukens bedeuten. Eine Veränderung der die Form des höheren deutschen Unterrichts im Wesentlichen bestimmenden Schlussprüfung erscheint mithin zur Abhilfe eines solchen Übelstandes unvermeidlich, obgleich der Regierungserlass kein Wort darüber enthielt.

Man könnte sich freilich auch einen gänzlichen Wegfall der schriftlichen Reifeprüfung denken. Eine solche Lösung ist aber nicht erwünscht, weil dadurch der Unterricht an Intensität und Interesse von Seiten der Lehrer verlieren könnte. Den Schülern würde er als eine Degradation dieses Lehrfaches erscheinen.

Muss man somit noch immer eine schriftliche Schlussprüfung in den Reallyzeen für notwendig halten, können hinsichtlich ihrer Form die Ansichten verschieden sein. Unter Vertretern der Schulbehörde sowie unter den Fachgenossen dürften sich bezüglich einer Veränderung der jetzigen Schlussprüfung besonders zwei Ansichten geltend machen.

1. Den Schülern werden zwei Aufgaben gegeben: a) eine kurze und leichte Hinübersetzung, mit der sie in zwei Stunden fertig sein sollen; b) eine Herübersetzung, die in 4 Stunden gemacht wird.

Bei der Hinübersetzung, die als Beweis dient, dass der Schüler die Formenlehre beherrscht und mit den Gesetzen der Wortstellung vertraut ist, könnte man die Anwendung von Hilfsmitteln erlauben. Die Herübersetzung, die zur Kontrolle des Wortschatzes und des Textverstehens dient, wäre ohne Hilfsmittel zu machen.

2. Von den Schülern wird nur eine Herübersetzung verlangt, die in 4 Stunden ohne Hilfsmittel fertig zu bringen ist.

Dass das Hinübersetzen, wie das beim Lateinschreiben in unseren klassischen Lyzeen geschieht, in den mittleren Klassen zur Befestigung der Formenlehre ziemlich viel getrieben werden müsste und mit einer schriftlichen Prüfung beim Versetzen in die 6 Klasse schliessen könnte, findet der Ref. prinzipiell ganz richtig. Nur dürfte eine ähnliche schriftliche Arbeit bei der Reifeprüfung nicht verlangt werden. Denn die zwei Wochenstunden in den oberen Klassen reichen nicht aus, um das Hin- sowohl als das Herübersetzen zu üben. Bei der Reifeprüfung sollte nur eine Herübersetzung verlangt werden.

Eine Schlussprüfung dieser Art würde den Unterricht in neue und bessere Bahnen lenken — beklagen muss man nur, dass die dem deutschen Unterricht angewiesene Stundenzahl so gering ist —, vor allem würde dem gedankenlosen Nachschlagen im Wörterbuch ein Ende gemacht werden; auch würde die beträchtliche Einschränkung, die der grammatische Kursus erfahren müsste, dem Unterricht zum Vorteil gereichen. Hinsichtlich der Methode, die beim Unterricht der höheren Klassen in den neuen Verhältnissen zu befolgen wäre, sprach der Ref. nur den allgemeinen Wunsch aus, dass die Lehrer, trotzdem dass die Schlussprüfung die Form einer Herübersetzung erhielte, doch keineswegs in eine veraltete ausschliessliche Übersetzungsmethode verfallen sollten. Vielmehr sollten sie sich angelegen sein lassen, überall wo der Text es erlaubt, den Inhalt der Lektüre gesprächsweise, in Fragen und Antworten u. dgl. m. zu behandeln. In der Frage nach dem Lektürestoff in unseren oberen Klassen ist der Vorzug eher guten, zweckmässig zusammengestellten Chrestomathien zu geben, als grossen litterarischen Werken.

Zuletzt berührte der Redner die Unsicherheit, die jetzt bezüglich der Art der schriftlichen Übungen in der 6. Klasse unserer Reallyzeen herrscht, wo die Verminderung der Stundenzahl bereits eingetreten ist. Welche Art von schriftlichen Übungen — Hin- oder Herübersetzen? — sollen die Lehrer hier treiben, da sie nicht wissen, welche Anforderungen dereinst bei der Schlussprüfung an die Schüler gestellt werden können? Auf sein Anfragen bei verschiedenen Vertretern der Behörde habe Dr. Hagfors nichts Bestimmtes über die zu treffenden Massregeln erfahren, nur soviel, dass die Lehrer dieses Schuljahr beim Alten bleiben sollten.

Der *Vorsitzende* dankte Dr. Hagfors für das Referat und schlug vor, die folgende Diskussion zunächst auf die etwaigen Modifikationen der schriftlichen Prüfung zu beschränken.

Dr. *Laurila* findet, dass die alte Form der Hinübersetzung durch die veränderte Stellung der deutschen Sprache von jetzt an in den Reallyzeen nicht mehr aufrechtzuhalten ist, zumal da der bisherige Ausweg, nötigenfalls mitunter eine französische Stunde für den deutschen Unterricht zu borgen, dem Lehrer nicht mehr offen steht. Bezüglich der Form der Prüfung schliesst er sich dem Ref. an, hält aber auch das Üben der

Hinübersetzung zur Erhaltung der grammatischen Sicherheit für notwendig. Für diese Hinübersetzung könnte aber schon früher gesorgt werden, etwa durch eine Prüfung beim Versetzen in die 6. oder 7. Klasse. Das Hauptgewicht sollte jedenfalls auf dem Herübersetzen liegen. Dadurch würden sich die Schüler auch der freiwilligen Lektüre mehr befleissigen als bisher. Was den Lektürestoff belangt, spricht sich Dr. Laurila für zusammenhängende Lektüre aus, damit die Schüler schon in der Schulzeit die Schwierigkeiten besonders bei der poetischen Lektüre überwinden. In den jetzigen Verhältnissen in der 6. Klasse der Reallyzeen findet er keine unmittelbare Veränderung notwendig.

Prof. *Suolahti* sagt, es sei nach der jetzt vorgenommenen Änderung nicht mehr möglich, die jetzige Prüfung beizubehalten. Von den zwei vorgeschlagenen Formen der Schlussprüfung ziehe er die der Herübersetzung vor, weil sie in höherem Grade als die jetzige eine Prüfung der Reife sei. Auch als Kontrollmittel der sprachlichen Kenntnisse genüge eine Übersetzung aus der fremden in die Muttersprache vollständig und die Vernachlässigung der Formenlehre und der Grammatik sei dabei nicht zu befürchten. Was die Frage nach den zu treffenden Massregeln belange, könnten zur Lösung derselben die Schulbehörde und die Examenskommission in nähere Berührung mit einander treten. Der Verein hätte nur auf die Notwendigkeit einer Änderung der jetzigen Prüfung hinzuweisen.

Dr. *Uschakoff* rät von einem Ausspruch ab, der einen offiziellen Anschein haben könnte. Er selbst stellt sich vorläufig auf einen abwartenden Standpunkt, hebt aber hervor, dass man nicht die Veränderung der deutschen Schlussprüfung bloss vom Standpunkte dieser Sprache allein zu betrachten habe. Auch die anderen Sprachen bleiben nicht von den neuen Lehrplänen unberührt. So hat auch die zweite Landessprache eine Verminderung der Stundenzahl erfahren, und die Prüfung einer neuen Sprache, der russischen, ist in Aussicht gestellt worden. Da man nun auch betr. der letztgenannten Sprache die Herübersetzung für die zweckmässigste Form der Prüfung halten dürfte, könnte leicht der Fall eintreten, dass in allen Sprachen eine Übersetzung in die Muttersprache verlangt würde. Eine solche Einseitigkeit erscheint aber nicht wünschenswert. Wenigstens in einer von den Sprachen sollte man der Schlussprüfung eine andere Form, etwa die der Hinübersetzung, geben, um die sprachliche Fähigkeit der Schüler auch in dieser Richtung zu entwickeln. Dr. Uschakoff erinnert noch an die Um-

frage, die vor einigen Jahren der Verein an die Lehrer der modernen Sprachen gerichtet hatte. Aus den Antworten ging hervor, dass die meisten Lehrer eine leichte Hinübersetzung ohne Wörterbuch, aber mit Angabe schwieriger Wörter für zweckmässig hielten. An den Vorschlag, zwei schriftliche Arbeiten bei der Schlussprüfung zu verlangen, sollte man auf alle Fälle in letzter Linie denken.

Der *Vorsitzende* findet, dass der Verein jetzt keinen bestimmten Antrag betreffs Änderungen der jetzigen Prüfung machen sollte. An die Examenskommission könne der Verein sich füglich nicht wenden, und eine Verabredung privater Natur halte er nicht für angemessen; da könnten doch besser die beiden Oberlehrer unserer Normallyzeen über die Veränderungen gemeinsam beraten.

Prof. Wallenskölds Vorschlag, der Verein möge es bei der geführten Diskussion bewenden lassen, wurde gebilligt.

§ 6.

Zu Mitgliedern des Jahresfestkommittées wurden gewählt: Herr und Frau Dr. *A. von Kraemer*, Fräulein *E. Snabb*, Dr. *E. Järnström* und Herr *E. Svibergson.*

In fidem:
Ludvig Granit.

Eingesandte Litteratur.

Carl S. R. Collin, A Bibliographical Guide to Sematology. A list of the most important works and reviews on sematological subjects hitherto published. Lund, A.-B. Ph. Lindstedts Univ.-Bokhandel, 1915. 46 S. 8:o. Preis 1 Kr.

»Since 1850 some 300 articles or dissertations on sematology have appeared, most of them short and unimportant, it is true, but still worth noting, especially from a historical point of view. As there are signs that sematology will sooner or later attract greater notice than has hitherto been bestowed upon it in most countries, it does not seem an altogether unmeritorious task to assemble bibliographically whatever has been written on that subject up to

the present date. Everyone knows how much precious time is expended in looking up articles in periodical publications, time that is sometimes entirely wasted. This little book, humble as it may appear, is intended to save that expenditure and will, I hope, prove useful to future students of that most interesting subject, the development of word-signification.»

E. N. Setälä, Bibliographisches Verzeichnis der in der Literatur behandelten älteren germanischen Bestandteile in den Ostseefinnischen Sprachen. 138 S. 8:o (Sonderabdruck aus den Finnisch-ugrischen Forschungen XIII, Festgabe für Vilh. Thomsen, 2. Teil).

Joh. Storm, Større Fransk Syntax. II: Præpositioner. Kristiania und Kjøbenhavn, Gyldendalske Boghandel — Nordisk Forlag, 1914. XII + 161 S. 8:o.

R. E. Zachrisson, Pronunciation of English Vowels 1400—1700. Göteborg, Wettergren & Kerber, 1913. XIV + 232 S. 8:o. Preis 4 Kr. 50 öre. (aus: Göteborgs Kungl. Vetenskaps- och Vitterhetssamhälles Handlingar. Fjärde följden. XIV: 2).

Derselbe, Two Instances of French Influence on English Place-Names, und: Shakespeares uttal (aus: Studier i modern språkvet. V; vgl. Neuph. Mitt. 1914, S. 213—4).

Schriftenaustausch.

The Journal of English and Germanic Philology, Vol. XIII, No. 3 (July 1914): Günther Jacoby, Einige Missverständnisse über »Herder als Faust;» George B. Dutton, Dramatic Fashions Illustrated in Six Old Plays; Frederick Morgan Padelford, Spenser's Fowre Hymnes; Bernard L. Jefferson, Queen Anne and Queen Alcestis; Reviews and Notes. — No. 4 (Oct. 1914): G. O. Curme, The Development of modern Groupstress in German and English; Francis A. Wood, Germanic Etymologies; H. W. Nordmeyer, Das schallanalytische Verhältnis von Gottfrieds Vierzeilern zu den erzählenden Partien des »Tristan;» Alexander Green, The Analytic Agent in Germanic; Frederick Tupper, The Pardoner's Tavern; Oliver Farrar Emerson, What is the Parlement of Foules?; H. S. V. Jones, Imaginatif in Piers Plowman; Hardin Craig, The Corpus Christi Procession and the Corpus Christi Play; Reviews.

Les Langues Modernes, 12e année, n° 10 (déc. 1914): Henri Goy, Une école normale de langues vivantes; Gaston Sévrette, Hamlet d'après M. Jean Richepin; Livres et Revues; etc. — 13e année, n° 1 (janv.-févr. 1915): Assemblée générale du 17 déc. 1914; Livres et Revues; etc.

Mnemosyne, nova ser., vol. XLIII (1915), pars I.

Modern Language Notes, Vol. XXIX, No. 8 (Dec. 1914): Albert Morey Sturtevant, Aase and Peer Gynt; F. M. Darnall, Two Disciples of Transcendentalism; Milton A. Buchanan, Cervantes and Books of Chivalry; M. B. Ogle, Further Notes on Classic Literary Tradition, II; Elbridge Colby, Questions of Authorship; Maximilian Josef Rudwin, Die Bestattung Siegfrieds in Hebbels »Nibelungen»; Reviews; etc. — Vol. XXX, No. 1 (Jan. 1915): H. Carrington Lancaster, The Dates of Corneille's Early Plays; Fred. Tupper, Chaucer's Bed's Head; M. Blakemore Evans, Schiller's Attitude toward German and Roman Type as indicated in his Letters; J. P. Wickersham Crawford, The Seven Liberal Arts in Lope de Vega's »Arcadia»; Walter Graham, Notes on Sir Walter Scott; Reviews; etc. — Federico Olivero, On R. H. Horne's »Orion»; A. L. McCobb, The Loss of Unaccented *e* in the »Transition Period»; C. H. Conley, An Instance of the Fifteen Signs of Judgment in Shakespeare; William Pierce Shepard, The Imperfect Subjunctive in Provençal; Louise Pound, Intrusive Nasals in English; Reviews; etc.

Moderna Språk, IX. Jahrg., Nr. 2—3 (Febr. 1915): Herman Söderbergh, Fredrik Wulff och den svenska uttalsundervisningen; Hilding Andersson, Goethes Torquato Tasso; Olof Bosson, Några ord om översättning; Carl S. R. Collin, Allmän språkvetenskap vid språkundervisningen å skolstadiet; Gustaf Ernst, En fransk-dansk grammatik och parlör i manuskript från 1652; C. S. Fearenside, Wulff on Dante on Himself; N. Otto Heinertz, Ein Kapitel aus der deutschen Adjektivflexion; E. A. Kock, Litet språkhistoria; H. B. Romberg, Ett par ord om italienska dialekter; Christer Thorn, Några ord om språkgeografien och dess betydelse.

Das stattliche und inhaltreiche Doppelheft (88 Seiten), das mit dem Bildnis Fredrik Wulffs anfängt, ist dem ehemaligen hochgeschätzten Inhaber des Lehrstuhls der romanischen Sprachen an der Universität Lund anlässlich seines 70. Geburtstages am 11. Febr. 1915 gewidmet.

Museum, 22ste Jaarg., N° 3—5 (Dec. 1914 — Febr. 1915.)

Publications of the Modern Language Association of America, Vol. XXIX, N:o 3 (Sept. 1914): Albert H. Tolman, Is Shakespeare aristocratic?; Charles Wharton Stork, The Influence of the Popular Ballad on Wordsworth and Coleridge; John K. Bonnell, The Source in Art of the so-called Prophet's Play in the Hegge Collection; F. M. Warren, The enamoured Moslem Princess in Orderic Vital and the French Epic; John W. Scholl, Kleist at Boulogne sur-Mer; John L. Lowes, Spenser and the Mirour de l'Omme; John S. Kenyon, *Ye* and *You* in the King James Version. — Vol. XXIX, N:o 4 (Dec. 1914): Arthur Beatty, Ballad, Tale and Tradition; John M. Berdan, The Dating of Shelton's Satires; Olin H. Moore, Jaufre Rudel and the Lady of Dreams; Oliver M. Johnston, Repetition of Words and Phrases at the Beginning of Consecutive Tercets; Morris P. Tilley, The Organic Uhity of Twelfth Night; Acts of the Executive Council; Members of the Modern Language Association of America.

Språk och Stil, Jahrg. XIV (1914), Heft 5.

Virittäjä, 1914, Nr. 8; 1915, Nr. 1—2.

Mitteilungen.

Einheimische Beiträge zu ausländischen Publikationen: *A. Långfors*, Bespr. von Archiv f. das Stud. der neu. Spr. u. Lit., Bd. CXXXI (1913), in Rom. XLIII, 605—6, und von G. Huet, La légende de la statue de Vénus (Rev. de l'hist. des religions, 1913), in Rom. XLIII, 628—9; *Arthur Långfors*, Le Troubadour Guilhem de Cabestanh, in Annales du Midi, t. XXVI (96 S.).

Ausländische Besprechungen einheimischer Publikationen: *Neuphilologische Mitteilungen* 1913, bespr. von L. Foulet, Rom. XLIII, 606—7; *O. J. Tallgren*, Glanures catalanes et hispano-romanes (Sonderabdr. aus den Neuph. Mitt.), bespr. von L. Spitzer, Literaturbl. XXXV, 395—9.

NEUPHILOLOGISCHE MITTEILUNGEN

Herausgegeben vom Neuphilologischen Verein in Helsingfors.

Redaktion:

A. Wallensköld — Professor der romanischen Philologie
H. Suolahti — Professor der germanischen Philologie

Nr. 3/4

Acht Nummern jährlich. Preis: 4 Fmk (= francs) direkt bei der Redaktion, 4: 30 durch die Post und 5:— durch die Buchhandlungen. Zahlende Mitglieder des Vereins erhalten das Blatt unentgeltlich. — Abonnementsbetrag, Beiträge, sowie Bücher zur Besprechung bittet man an Prof. A. Wallensköld, V. Hamng. 5, zu senden

XVII. Jahrg. 1915

Studî su la lirica siciliana del Duecento. I, II.

§ 1. Sotto siffatto titolo, verranno pubblicati successivamente alcuni saggi critici, per i quali si sollecita la benevolenza dei lettori. Sono, per la più gran parte, lavori d'esercizio eseguiti sotto la direzione di chi sottoscrive [1], il quale, naturalmente, se ne assume volentieri tutta la responsabilità.[2]

§ 2. Tutti gli studî di critica testuale che si pubblicheranno qui versano intorno a canzoni auliche del Duecento, conservateci in un manoscritto unico (eccezionalmente, in due mss. strettamente imparentati).

§ 3. I meriti e i demeriti della poesia aulica son cosa nota a tutti. La poesia aulica siciliana del periodo di Federico II e di Manfredi riesce anch' essa, per lo più, ingrata assai dal punto di vista meramente letterario; ma può vantarsi di un'attrattiva speciale e notevole: la gloria della lingua. E dico bene: le poesie di questo periodo, le canzoni che

---

[1] L'aver promesso pubblicamente, tempo fa, un altro lavoro urgente (v. questa Rivista, XVI-1914, p. 105) non implica che i doveri dell'insegnamento possano essere trascurati.

[2] Dal sottoscritto furono aggiunti alcuni rinvii ad altre canzoni e tutte le citazioni dei testi siciliani in prosa.

aprono il Canzoniere Vaticano custodiscono il segreto dell'origine della lingua letteraria d'Italia.

§ 4. I nostri ragionamenti linguistici furono diretti dalla convinzione, oramai resa molto cospicua, anzi provata giusta dal Parodi (*Bullettino della Società Dantesca Italiana*, N. S., XX-1913, p. 123 ecc.), che i rimatori meridionali in questione scrissero originariamente in siciliano.

Credo pure che, linguisticamente parlando, gioverà considerare i componimenti meridionali, avanti tutto, come un gruppo a parte, da schiarire per sé stesso piuttosto che per tutt' intero quell' »italiano antico» o »predantesco» o »di stile sicilianeggiante» che si dica, del quale molti, anche il Gaspary, hanno trattato come se formasse un complesso relativamente uniforme. Il vero si è — e questa verità fu messa in rilievo, principalmente, dal Cesareo — che »la lingua della scuola poetica siciliana» forma una entità suddivisibile, poco omogenea. Ci sono poesie di scuola siciliana i cui originali erano scritti in una lingua meridionale, e ce ne sono che furono scritte in una lingua non meridionale, screziata bensì di meridionalismi [1]. Il secondo dei due gruppi si scarta qui. — Fra i numerosi gallicismi onde si fregiava la »lingua siciliana» che c'interessa ce n'erano, non solo di vocabolario o di rima, ma anche forse di metro (i troncamenti!) [2].

§ 5. Per ricostruire (come lo postula il criterio della rima), per tentar di ricostruire, dico, la forma siciliana originaria, ci vorrebbe un previo ragionamento molto particolareggiato, per il quale né sarebbe questo il tempo né il luogo. Secondo l'intendimento di chi sottoscrive, — lasciando stare i dubbî e tutte le verità gravi formolati dal D'Ovidio, in principio della sua recente edizione critica della *Rosa fresca* [3],

[1] In un libro, ancora inedito, del sottoscritto e di L. Sorrento: *La rima inesatta italiana e la rima dei Siciliani del Duecento, con una Introduzione sul dialetto siciliano*, ho tenuto conto di tutto ciò meglio che non lo avevo fatto nel mio libro *Sur la rime italienne* ecc. (1909), p. 341 e segg.

[2] Cf. la pag. 93 del presente fascicolo.

[3] Nel volume *Versificazione ital. e arte poetica medioevale* (Milano, Hoepli, 1910), p. 668.

— una vera e propria ricostruzione idiomatica del siciliano poetico del Duecento non sarebbe permesso di tentarla se non dopo (e non subito dopo) la pubblicazione integrale, col Prospetto grammaticale e col Glossario, del *Dialogu de Sanctu Gregoriu*. il più antico testo siciliano autentico che conosciamo, del principio del Trecento. Questa importante pubblicazione (cf. *Neuphil. Mitteil.* XV-1913, pp. 193—198) ci farà intravvedere, esposti in un luogo, i lineamenti principali del siciliano prosastico del Trecento; di là, però, alla conoscenza sicura del siciliano rimato da ricostruire per il secolo precedente, ci corre. Difficile soprattutto — e anzi, *periculosa plenum opus alea* — il dire quale fosse, in tutte le sue incertezze, nel continuo suo fluttuare fra il latino e il romanzo, l'»orto»-grafia dei primi rimatori, nei manoscritti loro originarî [1]. Perciò, non si è creduto opportuno di presentare qui saggi di ritraduzione in siciliano dei testi studiati. Se ne mantiene dovunque, purché lo permettano i criterî del metro e del senso, la forma quasi toscaneggiata, quale ce la dà il Canzoniere. (Per certi particolari riguardanti la grafia, vedasi § 7).

§ 6. Per i numerosi passi difficoltosi che offrono i nostri testi, come ne offrono per lo più tutti i testi pervenutici in un manoscritto unico dell' alto medioevo, s'è voluto — anzi che formolare uno dei soliti *non liquet* — proporre, con tutta la modestia necessaria, qualche nuova ipotesi personale. Alla competenza critica del nostro futuro recensitore, non agli editori stessi tocca poi dipingerci sopra, con colore oscuro caso mai, la condanna della disperazione. Anche nei passi guasti, ci siam detti, deve esserci in fondo in fondo una realtà di forma integra e di pensiero, dev'esserci stato un contesto

[1] Non tanto difficile forse lo stabilire, magari con un certo grado di verosimiglianza, una pronunzia ipotetica che riempia tutte le condizioni fonetiche distintive di quella lingua, quali le conosciamo attendendo alla rima, alla sillabazione, ai criterî del metodo d'interpolazione. Converrebbe di tentare una siffatta ricostruzione all'ingrosso della forma siciliana originaria mediante una trascrizione fonetica non troppo carica di *modifieurs*, che forse avrebbe un giorno l'ospitalità del *Maître phonétique*.

conseguente secondo l'intendimento degli aristocratici poeti del Duecento, deve intravvedersi ancora qualche traccia della verità smarrita; e chiunque crede di aver trovato qualcuna di tali tracce, ha il dovere di seguirla e forse non deve fuggire dal presentare le sue nuove congetture — meno male se queste non importeranno troppe alterazioni al testo tradizionale. Avremo noi saputo offrire ovunque un testo e una traduzione dei quali si dirà: ci pare che riflettano il pensiero originario? Alla critica il giudicarne. —

§ 7. Per quanto alla grafia, poco si scostano i testi provvisorî presentati qui dai testi corrispondenti del D'Ancona: 1) le vocali in rima, che il D'A. stoscaneggiò qua e là[1], vengono stampate anch'esse, qui, proprio come stanno nel manoscritto toscano. E, dal mio punto di vista, considero come grafiche anche le variazioni come *eo* ∽ *io*, giacché non hanno importanza né per la misura del verso[2] né per il significato; e vanno stampate l'una e l'altra come le dà il canzoniere. Nessuno ne sarà indotto in errore; la trascrizione fonetica, se la si pubblicasse qui, non offrirebbe che la forma con *e* accentato, [*ẹu*], che è la sola forma antica siciliana corrispondente all'*eo* o *io* dei testi tradizionali, come lo dimostra la rima. — Dall'altro lato, 2) s'introduce qua e là, nei testi, ciò che stando all'apparenza si potrebbe dire una forma siciliana nuova. Per esempio, la parola *chi* nel passo (II 12) *chi spero,* che toscanamente darebbe *che spero* o *ch'i' spero*, e così sarà stato inteso dal copista toscano. In realtà, considerando che la lezione del ms. *chiſpero* potrebbe anche risalire a un *chi spero* o *ki speru* dell'originale, col dividerla in *chi spero* siamo sicuri di non esser più francesi dei francesi stessi. — Peraltro, 3) si fa a meno degli accenti, sempre

[1] Es. »*cherire dire*», laddove il ms. dà *cherere dire.* Metodo applicato dal D'A. con poca conseguenza; probabilmente non volle scrivere *merzide* o *mirzidi* (:|*diffidi*) in rima e *merzede* nel corpo del verso, a poca distanza della parola in rima.

[2] Veramente, qualunque ne sia la grafia, il nom. del pronome della prima pers. non si sinalefa mai con la parola susseguente, nelle nostre poesie.

che non siano significativi, ammettendosi cioè l'accento usuale soltanto dove questo serva a distinguere parole o forme che altrimenti sarebbero di aspetto uguale; dunque: *cio* per »ciò», *piu*, e sim.; ma: *à* = ha, HABET; *a* = a, AD; e sim. In conformità con ciò, s'introduce un accento distintivo non usato altrove, ma utile qui, nei casi come quello del *sò* = so, SAPIO, *só* = sono, SUM, SUNT (per l'introduzione di questo *só*, che non costituisce un mero fatto di ordine grafico, vedasi qui sotto, canz. I 19, 28; II 10, 27). — Oltre che nei nomi proprî, l'iniziale maiuscola si mette in principio di frase (dunque, dandosi il caso, anche in mezzo a un verso; non in principio dei piedi, volte o sirima se non quando esso coincida con un principio di frase).

---

§ 8. I rispettivi manoscritti unici di tutti i testi scelti qui si trovano nell'uno o l'altro dei due Canzonieri seguenti (del fine del Duecento):

Cod. Vat. 3793. Stampa diplomatica: *Il libro de varie romanze volgare. Cod. Vat. 3793.* a cura di F. Egidi, con la collaborazione di S. Satta, S. B. Festa e G. Ciccone. Roma, Società Filologica Romana, 1908. — Edizione integrale: A. D'Ancona e D. Comparetti, *Le rime antiche volgari secondo la lezione del Cod. Vat. 3793* pubbl. per cura di . . . I—V. Bologna, Romagnoli, 1875—88 [Collezione di opere inedite o rare dei primi tre secoli della lingua]. Il t. V contiene le *Annotazioni critiche* sulle rime stesse, per cura di T. Casini. — S'indicheranno qui sotto, con »**Vat.**», il ms. (= la stampa diplomatica), con »**D'A.**» i tomi I—IV e con »**Cas.**» il tomo V dell'edizione.

Cod. Palat. 418. Stampa: *Il Canzoniere Palatino 418 della Biblioteca Nazionale di Firenze*, pubbl. da A. Bàrtoli e T. Casini [nel *Propugnatore*, XIV (1881)$_1$ 230—265, $_2$53—91, 348—375; XVII$_1$ 133—147, $_2$279—294; XVII$_2$ 438—446; XXI (= N. S. I, 1888)$_1$ 412—446]. — Abbrev.: »**Pal.**».

Altre abbreviature:

»Cesareo» — G. A. Cesàreo, *La poesia siciliana sotto gli Svevi.* Catania 1894.

»Cruyllis-Spatafora» — *Il Codice De Cruyllis-Spatafora, in antico siciliano, del sec. XIV, contenente la Mascalcia di Giordano Ruffo,* pubbl. da G. de Gregorio [*ZfRPh* XXIX—1905]. — Ms. dell' a. 1368. — Ne ho spogliato la prima ventina di pagine.

»Dial. Greg.» — *Lu libru de lu dialogu de Sanctu Gregoriu, lu quali si è traslatatu da gramatica in vulgari per Frati Johanni Campulu de Missina* (Cod. V. E. della Nazionale di Roma, n. 20), pubbl. da G. B. Grassi Privitera e A. De Santis. I. Palermo 1913 [Documenti per servire alla storia di Sicilia pubblicati a cura della Soc. sicil. per la storia patria. Serie IV, vol. XI]. — Ms. anteriore al 1330. — Ne ho spogliato cento pagine (principio del libro I e tutto il libro II).

»D'Ovidio» — F. D'Ovidio, *Versificazione italiana e arte poetica medioevale.* Milano 1910.

»Gaspary» — A. Gaspary, *Sicilianische Dichterschule des XIII. Jahrhunderts.* Berlin 1878.

»Monaci» — E. Mònaci, *Crestomazia italiana dei primi secoli, con prospetto grammaticale e glossario.* Città di Castello 1889—1912.

»Tallgren, *La rime*» — mio libro *Sur la rime italienne et les Siciliens du XIIIe siècle.* Helsingfors, 1909 [Estr. dai *Mémoires de la Soc. Néo-philologique de Helsingfors,* V]. — Per un rifacimento e traduzione di questa pubblicazione purtroppo prematura, v. p. 54, n. 1. Abbrev: »Tallgren, *La rima ital.*».

»Wiese» — B. Wiese, *Altitalienisches Elementarbuch.* Heidelberg 1904.

Le abbreviature dei titoli di Riviste sono quelle che si adoperano, p. es., nelle liste del *KJbFRPh* ('*Kritischer Jahresbericht über die Fortschritte der roman. Phi-*

lologie') ovvero in quelle del *BDR* ('*Bulletin de dialectologie romane*'); così, *NM* indica la presente Rivista.

I rinvii ad altre poesie si faranno sempre, non per i numeri della Bibliografia del Festa, che è purtroppo difettosa (*RF* XXV; cf. il mio libro *La rime*, p. 347 e segg.), ma mediante tutt'intero il verso iniziale, onde permettere al lettore di servirsi di una qualunque delle Bibliografie esistenti (quelle rispettive del Biàdene, del Festa e la mia). Il numeretto sottoscritto indica la stanza (per i discordi e la ballata, le differenti parti corrispondenti).

Le rimanenti abbreviature e citazioni non dànno luogo a dubbio.

Delle due canzoni costituenti la presente serie prima, l'una offre poche difficoltà di testo e molte invece di psicologia; mentre l'altra, senza pur esser forse degna di annoverarsi fra le più difficili di tutta la lirica italiana, dà luogo però a moltissimi dubbî da dissipare, tanto per il fondo come per la forma.

Ed ecco cedo la parola, per questa volta, alla signorina E. Blåfield e al signor V. Eskelinen.

(*Continua*).

O. G. Tallgren.

I. — *In gioi mi tengno tuta la mia pena.*

MANOSCRITTO UNICO: *Vat.* c. 8b—9a, n⁰ XXXIII.

EDIZIONI: D'A. I, n⁰ XXXIII, dove s'indica anche l'ed. preced. del Trucchi, I (1846), 34.

VERSIFICAZIONE: cinque stanze dello schema: 11a 11b, 11a 11b; 3b-6c 7c 11b. Nelle st. III e V, c'è sinalefe fra il trinario e il senario. — Incerta natural-

mente la misura originaria dei versi (5, 12, 19, 26, 33) che qui si dànno sotto la forma rara d'un novenario (3 + 6). Se non che il novenario pare deva ricostruirsi pure in un'altra delle canz. di Rinaldo d'Aquino, quella cioè che segue qui; e in ambedue le poesie, esso occorrerebbe nella sirima.

ATTRIBUZIONE: Messer Rinaldo d'Aquino.

TESTO DEL MS.		TESTO CRITICO.
I. Ingiola mitengno tuta lamla pena.	1	In gioi mi tengno tuta la mia pena,
econtolaml ingranbonauentura.	2	e contolami in gran bona ventura;
ſicome pariſgl quando amaua lena	3	sicome Paris quando amav' Alena,
coſi facio membrando perorgnora:	4	cosi facio, membrando per ongnora.
Nonchura. lomeo core ſapena.	5	Non chura lo meo cor, s'à pene,
membrando lagioia chenene.	6	membrando gioi che vene.
quanto piu dole edella piu dura.	7	Quanto piu dole, ed ello a piu s'indura.
II. Nullomo credo caml lealemente.	8	Null' omo credo c'ami lealmente,
chetema pene jnuerſua dona cama.	9	che tema pene inver sua donna c'ama.
amante e chcama falſamente.	10	Amante è che ama falsamente;
quandunque uede umpoco eque piu brama:	11	quandunque vede um poco, e ello piu brama,
Echiama. tuta uia merciede.	12	e chiama tutavia merciede,
eglamal nonſicrede.	13	e giamai non si crede
camore conoſca ilmale caltrui jnfrlama.	14	c'amor conosca·l male c'altrui inframa.
III. Pero latenguo grande ſcanoſclenza.	15	Però la tengno grande scanoscienza,
chlrimprocca alamore iſuo tormente.	16	chi rimprocca a l'amor li suo tormente.
chenone gloia cheſiuenda jncredenza.	17	Ché nonn è gioi che si venda in credenza,

---

Discrepanze principali del testo del D'A. (e delle congetture del Cas.): — 3 Sì com' Parisgi quando amava 'Lena (amav' Alèna *Cas.*). — 5 Non cura - lo mio core se à pene *(verso endecasillabo secondo l'intendimento del D'A.).* — 7 Q. p. d., ed ella più dura. — 8 N. o. c. c'ami lealemente. — 11 Q. v. u. p., e que' più brama. — 12 E chiama -tuttavia mercïede *(sic!).* — 14 Ch'amor c. 'l mal c'altrui in far l'ama (Il v. 14 è guasto, come avvertono gli edd., ma nè anch'io saprei come emendarlo, se non forse riducendo a „c'altrui inflama" la lezione di A *[= Vat.]*, . . . dove forse il copista tralasciò di cancellare l'„r" cadutogli dalla penna invece di „l" *Cas.*). — 16 c. rimproccia al'amore i suo tormente. — 19 (Non mente - [Amor] a quelli che son suoi *Cas.*). — 26

neper forza dipene caltrui ſente!	18	né per forza di pene c'altrui sente.
Nonmente. aquelli che ſono ſuoi.	19	Non mente a quelli che só suoi;
anti lidona gioi.	20	anti li dona gioi,
comefa buono ſengnore aſuo ſeruente	21	come fa buon sengnore a suo servente.
V. Dunque madon̄a bene facco raſgione.	22	Dunque, madonna, ben facco rasgione,
ſio ui conto lepene chio patia.	23	s'io vi conto le pene ch'io patia,
ācora chiagio auuto guiderdone.	24	ancora chi agia avuto guiderdone
dela piurica gioia chennoi ſia!	25	de la piu rica gioia che 'n voi sia.
Voria bella apoco apoco.	26	Voria, bella, a poco a poco
cō voi rintrare ingioco.	27	con voi rintrare in gioco,
comio ſono uoſtro euoi madonna mia.	28	com'io só vostro e voi, madonna, mia.
V. ORtirimembri bella aquello punto.	29	Or ti rimembri, bella, a quello punto
chedio tipreſi adamare coragio.	30	ched io ti presi ad amare coragio?
dapoi che grauemente magie punto.	31	Da poi che gravemente m'agie punto,
tuta lapena benmi pare chiagio!	32	tuta la pena ben mi pare chi agio.
benagio. lamore euoſeruire.	33	Ben agio. Amore eu vò' servire,
etragiendo martire	34	e tragiendo martire,
enō cangia. per nulla gioia cagia.	35	E non cangiar per nulla la gioi c'agio.

[che io] vorrìa, - b. a p. a p. *Cas.*). — 33 Bene agio - l'Amore, e vo servire, (B. a. - l'Amore e vo' servire 'cioè bene servirò l'Amore e voi' *Cas.*). — 35 E n. cangiar p. n. gioia c'agia.

COMMENTO.

4. *membrando per ongnora* 'avendola sempre presente nel mio pensiero'.

6. *membrando gioi che vene* 'pensando alla gioia che verrà'. Non troppo frequenti siffatti esempî del *membrare* riferentesi al futuro (manca nel Tommaseo e Bellini). Eccone l'elenco provvisorio per le canzoni siciliane: »Amore in chui disio ed ò speranza»$_3$, »De la mia dissianza»$_2$, »Dolze meo drudo e vatene»$_2$, più il passo presente Il »*membrarsi* nel futuro» è come un continuo ricordarsi della propria aspettazione. — Per l'uso meridionale del presente col senso di futuro (*vene* 'verrà'), preme vedere ora il D'Ovidio, p. 692, nota al 54, e p. 713, n. al 153 della *Rosa fresca.* Esempî attinti da altre canzoni: *quando a voi, bella,* ⟨*mi*?⟩ *torno* (*ritorno*?) »Lo meo core che si stava»$_3$, *aspetola che vene, tragami*

d este sortte »Oi lassa namorata»$_2$, *e poi mi torna in diletanza* »Amor che m'à'n comando»$_2$ (qui sotto, II 26), *membrando l'ora ched io vengno a voi* »Amore in chui disio ed ò speranza»$_3$, ecc.

7. *quanto piu dole, ed ello a piu s'indura.* Per l'uso di introdurre la proposizione verbale per la congiunzione *e,* vedi (Wiese, p. 189, § 117 e) Meyer-Lübke III, §§ 654, 653. Altri esempi: »Amore in chui disio ed ò speranza»$_1$ (dopo *quando* . . .), canz. presente, v. 11 (dopo *quandunque*), »Lo gran valore e lo presgio amoroso»$_1$ (dopo *se*), »Poi tanta caunoscença»$_1$ (Pal. solo) (dopo *quanto più*),[1] *Dial. Greg.* 92_{22} (*andati. et comu cu vj monstray in sompnu. et cussj edificati!*). — Del rimanente, nel 7, né torna il verso, né corre liscio il senso. Interpretando »*ella*» come *ell'a* = *ello a*, ammetto che questo *ello* si riferisca a *lo meo cor* (5). L'ultima parola del verso dev'essere un verbo; non va, però, senz'altro, il *durare.* La lezione accettata parmi dia naturalmente il senso di 'quanto più duole il mio cuore, a tanto più esso s'indura', 'tanto men sensibile ci diventa', 'tanto più atto riesce a sopportare il dolore'. Paleograficamente, la degenerazione di *piu s'indura* in un *piu dura* anderebbe spiegata così: Essendo frequente in scritture antiche siciliane un *plu* (*Dial. Greg.* 97_1 102_2 104_{17} 106_1 108_{20} $_{21}$ $_{25}$ 115_6, accanto a *pluj. pluy* e simili; »Pir meu cori alegrari»$_6$, accanto a *plui*$_2$), par lecito ammettere un prototipo *plu s'indura,* scritto »pluſīdura». Questo, un copista seguente l'avrebbe ben potuto decifrare così: *plus īdura*; donde, *plus* essendo stato preso per forma latina, un *pluīdura* o fors'anco *piuīdura.* Dimenticata poi l'abbreviatura che indica il nasale, rimase *pluidura* o *piuidura*, che per occhi toscani doveva aver le fattezze d'un siciliano *plui dura.* Toscanamente, dunque, senz'altro, *piu dura*, lezione viziosa del ms.

9. *tema pene inver sua donna.* Ben noto l'uso del provenzalismo *inver* un po' per ogni dove (e così, tacendo delle

[1] E così pure, stando al Pal., »Madonna dir vi voglo»$_4$ (dopo *quando*), dove il Monaci (p. 53, v. 48) preferisce invece la lez. del Vat.

canzoni auliche, nella *Rosa fresca*, nella *Quaedam profetia* 165, e poi anche nel *Dial. Greg.* 90_{17} $_{21}$[1]) col senso provenzale. Nel passo presente, *inver* pare deva venir tradotto press' a poco con: 'nelle sue relazioni con', o con qualche altra locuzione meno scialba che indichi »relazione in genere» (Tommaseo e Bellini, s. v. »*inverso* Prep.», n⁰ 6).

10. *Amante è che ama falsamente* 'Ci sono degli amanti che amano falsamente'. — Niente straordinario l'iato di *amante è*, dove l'*è* porta un accento indipendente molto spiccato. Tale non è il caso dell'altro iato, quello di *che ama*. In tutta la poesia siciliana par non si trovi passo alcuno dove l'iato appaia così bene stabilito, cioè, così difficile a eliminare per qualche congettura. E s'intende che per »congettura», qui, si vuol dire »congettura verosimile».

11. *e ello piu brama* 'egli [il falso amante] ne brama di più', vuol avere la »mercede». Per la congiunzione, cf. la nota al 7. — Se non che il ms. dice *eque piu brama,* che il D'A. lesse: *e que' p. b.* La parola *quei* 'quegli' non pare ammissibile in un testo meridionale e realmente non se ne incontrano esempî altrove nelle nostre canzoni. Sarà stata introdotta dal copista, cui non dovette arridere un »*e illu pluj brama*». Altrove, ben è vero che egli ebbe qualche rispetto per il pronome person. *illu*, rendendolo per *ello*; parola che s'incontra, infatti, lasciando pur stare il nostro v. 7, nell'altro passo esattamente analogo ch'è *e quando vede·l tempo, ed ello spanna*, verso citato implicitamente qui sopra (»Amore in chui disio ed ò speranza»$_1$). — Nemmeno sarà poi da ammettersi presso i meridionali un *quel* troncato, se è vero ciò che va riassunto altrove, p. 93 di questo fascicolo, a proposito dell'origine del troncamento poetico siciliano.

12. Potrebbe aversi qui un *tuta via* o *tutavia* col significato di 'subito', che s'incontra, se non altrove, nel *Ritmo*

---

[1] E così pure, se non mi sbaglio, 90_{20}, dove l'*accusava* del testo sarà da correggersi certo in *accustava.* C'è corrispondenza fra *accustavasi multu inver kyllu*($_{17}$) e *si accustava troppu inver soy segnurj*($_{20}$).

Cassinese (v. Gloss. del Monaci; spiace di non aver sott' occhio lo studio del D'Ovidio, del quale alla *RBLIt* 1913, p. 155). Pure, dato il *(quand)unque* (11) e il *giammai* (13), è certo preferibile il tradurre *tutavia*, anche qui, con 'ogni volta' o sim., come il *tutesor* e il *tute fïate* che abbiamo in »Donna, eo languisco e no sò qua speranza»$_2$.

14. *c'amor conosca·l male c'altrui inframa*, che l'amore rechi il dolore, che tormenta altrui (me?). Il mal d'amore »infiamma» in tanti e tanti altri passi e specialissimamente in quello di tutt'intera la quarta stanza di »Amorosa donna fina», del quale v. *NM* XI (1909), p. 90, nota 1. Il nesso *frl* del ms. anderà citato come testimone di un originario *inframa* (cf. Cesareo 154/155), voluto poi scrivere, benché un po' po' troppo tardi, *inflama*. La pronunzia, accertata per la rima, di un *mm* etimologico come *m*, si constata, fuori del caso presente[1], nel solo passo »Contro a lo meo volere»$_4$ (*inflame rechiame ame*). — Estremamente difficile la questione della retta sillabazione del v. 14. Va letto *male* o *mal*? In *altrui inframa*, cioè, si ha da contar cinque sillabe ovvero se ne conteranno sole quattro? La questione dovrà risolversi in presenza di materiali estratti dalle sole poesie siciliane vere e proprie; ora, questi materiali sono insufficienti dato il cattivo stato dei testi pervenuti a noi. Possono citarsi bensì dei passi analoghi come *no⟨n⟩ mi uen mai increscença* (»Poi tanta caunoscença»$_1$), settenario che attesterebbe la sinalefe *mai ‿n-*. per il Pal.; se non che, per lo stesso passo, il Vat. dà *nōn è mai jncrescienza*, con iato dopo *mai*. Non sarà facile, insomma, il trovare un solo passo che si possa considerar come decisivo[2]; e poi, nemmeno è esclusa a priori, s'intende, la possibilità che i rimatori abbian praticato l'una e l'altra delle due sillabazioni, secondo i casi. Si è ritenuto opportuno quindi il

[1] Dove forse è da leggere in verità, non *m*||*m*, ma *mm*||*mm*, v. D'Ovidio 693, n. al v. 58.

[2] Se fosse decisivo, il verso *ched altrui ingannare è gran fallenza* (»Per fino amore vo si altamente»4) ci darebbe l'iato per *-ui in*, tanto nel Pal. come nel Vat.

mantenere tale e quale la misura del verso manoscritto, che potrebbe leggersi ...*'altrui 'nframa.* — Meno difficile la questione della forma dell'articolo (Caix, *Origini*, p. 197). Il ms. ci dà *conosca ilmale*; ora, quale stà scritto qui, quell' *il* va necessariamente eliminato dai componimenti siciliani. Gli è che non vi s'incontra un solo passo dove un *il* del testo tradizionale appaia saldo; anzi, tacendo dei numerosi versi che non tornano se non dopo la correzione di *il* in *lo* (*lu*), gli altri esempî di *il* — e sono ben pochi in numero relativamente — si possono tutti scartare senza congetture ardite. L'enclisi (*·l*) dell'articolo o del pronome sarà da ammettere in *al*, *del*, *col* (*a·l* ecc.), consolidati spesso pel consenso di tutti i mss. (e così sempre nella frase *al meo vivente*), *no·l* (3 casi sicuri), *chi·l* (2 casi sicuri); sarà poi da ammettersi pure, ma rade volte, in alcuni casi somiglianti al *conosca·l male*; cioè, dopo vocal finale atona di un polisillabo. Ecco l'elenco degli altri casi in parola: *vede·l temppo* (»Amore in chui disio ed ò speranza»$_1$), *a ssanto portto·l ducie!* (»Giamai non aio confortto»$_7$, congettura per »*a ssanto portto lo conducie!*», che dev'essere un settenario), *saluta·l da mia partte* (Vat. CCCXII$_6$ = Monaci p. 288, IIII 2), *guardando·l* (Vat. ibidem$_2$ = Monaci p. 287, v. 12); fors'anche *a tuto·l meo vivente*, che è frequente, ma non esente del dubbio che l'articolo abbia mancato negli originali. — In fin dei conti, il verso 14 del testo critico non dà luogo forse a obiezioni per quanto alla misura.

Ora, se è esatto il ragionamento che precede, deve aggiungersi questo: un' altra congettura, quella che ci mettesse sott'occhio un *c'amor conosca l o m a l c'altrui inframa*, sarebbe ammissibile sì, necessaria no.

15. *Però* avrà qui, dei due suoi sensi principali, quello avversativo di 'ma però', spagn. *pero*; onde il principio del verso anderà tradotto 'io, però, ritegno molto ignorante colui, che rimprovera'. — Il ms. dice *la tegno.* Si potrebbe pensare che il testo originario avesse *lo tegno 'n*, *lo tegnō*; donde, dimenticata poi l'abbreviatura, il copista avrebbe fatto un *la tengno.* credendo si trattasse di un determinativo anticipato della pa-

rola *scanoscienza.* — Pure, giova rammentare il *Molt'è gran cosa ed inoiosa, chi vede cio che piu gli agrata* (»La namoranza disiosa»$_5$), passo tormentato, donde par si possa ricavare ad ogni modo un *chi* equivalente a 'quando uno'. Se ciò è vero, bisogna lasciare stare, come l'ho fatto, il *la tengno grande scanoscienza, chi rimprocca.* Cf. *E tengno grande scherna, chi dispende in tauerna.* Brunetto Latini, citato dal Wiese, p. 187, § 113; — *voy sei porto, scara e ponte chi vor in cel a De montar:* così pure *che tropo g e a carminar chi vo ben tigna peitenar.* Annot. del Flechia alle Rime e alle Prose Genovesi, *AGI* X 166, § 105. Vedi Meyer-Lübke III, § 637.

16. In vece di *i suo' tormente,* come avrà inteso bensì il copista toscano, ci sarà stato, nella lingua del mezzogiorno, sia *li soi turmenti,* sia *soi turmenti* (vacillazione ben conosciuta). Nel nostro testo, possono mantenersi *suo* e *tormente,* grafie che non hanno importanza per la sillabazione; ma, per l'articolo, la sola forma ammissibile è *li,* che recano le scritture antiche siciliane. — Difficile la scelta da fare fra *l'amor li suo t.* e *l'amore suo t.* E poi, *amore i* potrebbe < sicil *amori.*

17. Soggetto dei due verbi: 'l'amore'.

19. Per il *sono* del ms. è da leggere, sia *son* sia *só.* Basta ricorrere una volta attentamente le poesie siciliane per vedere quanto vi sia frequente questo SUNT monosillabico; anzi, il *sono* del copista non verrà mantenuto che in pochissimi passi, che saranno enumerati altrove. Rimane la questione della scelta fra *son* e *só,* per i passi come questo, dove la parola seguente comincia con consonante altra che *s impurum.* Dato che il *Dial. Greg.,* per le cento pagine spogliate, non offre un solo esempio di *sunu* o *sugnu* e invece molti di *su* (anche in fin di frase: *da chillu locu duvi su* 61_{15}), pare preferibile il *só.* — È vero però che il cod. *Cruyllis-Spatafora* è del partito del *son* coi suoi frequentissimi *sunu* 'SUNT' (569, bis; 571; 572, bis; 574; 575; 577, bis [*sunu scursi*]; 577; 579; 580) e perfino con alcuni esempî che ci balenano di un bel *sun*: *duri sun li unghi* 572, *sun dicti* 576, *sun discursi* 578/579;

allato ai quali fan poca figura tre esempî di *su*: *su scripti* 576, *kinchi su boni e kí* 576, *ki su tropu e ki fannu* 577. — Anche il Monaci preferisce *só* a *son*, p. 54, $VIII_{5,9}$ ecc.

20. *li* 'ILLIS'. Questo dativo plur. (Monaci, p. 602, § 464) s'incontra pure nel *Dial. Greg.*: *cussì comu li persunj suberbi chi* [pronunz. 'ci'? 'si'?] *allegramu quandu li è factu grandi hunure. in tal maynera kyllj chi* [pron. 'chi'] *su humili, viragi, si allegrano quandu li èni factu grande virgogna*, 3_7. — *anti* occorre pure nel *Dial. Greg.*, 43_{16}, 75_{12}.

24. *ancora che* suol reggere il soggiuntivo (es. senza il *che*: »Assai cretti cielare»$_3$, »Amore avendo interamente volglia»$_3$ ecc.). Anche per il nostro passo, deve pensarsi di ricostruire una serie paleografica giustificativa; e sarà questa: orig. **aia auutu*, > **aiauutu* (o **aggiauuto*), da leggersi *aj' avutu*, donde, sotto la pluma d'uno sbadato, > l'*aggio auuto* del ms. Vat.

28. *com'* 'dacché'. — Per la correzione di *sono*, vedi 19. Tutto quel che vi va formolato sopra il *sono* 'SUNT', può applicarsi pure al *sono* 'SUM'.

29. *punto* 'momento'.

31. *Da poi che* ha due significati: il causale ('poiché') e il temporale ('dopo che' e sim.). Se il primo si ammette qui, in qual senso prendere allora il part. pass *punto*? Forse 'ferito (dallo strale dell'amore)'? In tal caso, i versi 31—32 direbbero press' a poco: 'Poiché ti amo tanto, le pene che soffro per te mi paiono un tesoro'. Per il seguente motivo credo però preferibile il significato temporale del *da poi che*. I versi 29—30 *Or ti rimembri bella* ecc., certo non introdotti senza intenzione, credo siano scritti apposta per formare un contrasto coi versi 31—32. Nel primo cominciamento quasi inconsapevole di sé stesso, l'amore (che vogliamo creder reale qui) è divenuto più profondo per via degli impedimenti e dei dolori. Così, l'idea espressa dal poeta nei versi 31—32 sarebbe questa: Dopo che ho sofferto per il mio amore, esso m'è divenuto più prezioso. *Punto*, dunque, qui, sarà da tradurre con 'offeso', 'fatto male', come nel *così m'avete punto*

duramente del Comjat »Amore avendo interamente volglia»$_4$, dove però l'offesa fu tutt'altra. — Per *agie* 'HABES', che non ho riuscito a ritrovar altrove (un *age* del *Dial. Greg.* 113$_3$ e un *agi* di *Cruyllis-Spatafora* 579 rappresentando l'imperativo = soggiuntivo) e che non trovo menzionato presso il D'Ovidio, p. 708, n. al 135, non so se c'entri il *degi(e)* 'DEBES' che occorre nel »Tuttor la dolze speranza»$_4$ e che del resto è ben noto in siciliano: *digi* in *Cruyllis-Spatafora* passim, *diyi dichi* [e *divi*] nella *Quaed. profetia* 122, 144, [162] (Monaci, p. 612 b, § 502). Non fa per noi quell' *ai* che, frequente nelle canzoni, è sempre monosillabo (es. »Dolcie coninciamento»$_2$, due volte; »Et donali conforto se te chiace» [Monaci, p. 287 seg., Vat. 112]$_2$, $_3$; ecc). Né par lecito pensare a un »*avi*», che non apparisce mai nella 2ª persona (nel *Dial. Greg.* HABES è *ai*: 2$_{24}$ 48$_{21}$ 71$_7$ 84$_{19}$ 106$_{20}$ 108$_6$ 118$_8$ 112$_{11}$).

32. *chi agio* e bisillabico come *chi agia* nel 24.

33 *ben agio* 'sto bene' o piuttosto 'ho diletto' (Tommaseo e Bellini, I 781 b, s. v. »*aver bene* 1»). Cf. *aver male* »Amore avendo interamente volglia»$_1$, »Ben m'è venuto prima al cor dolglienza»$_1$; *avere alegramente* »Madonna de lo meo namoramento»$_3$. — Non si è pensato finora qui al *ben agio* grechesco. La spiegazione del Cas. ci darebbe un *agio servire*, — inconveniente grave. Il D'A., invece, col suo *ben agio: (l') amore*, ci darebbe una ripetizione artistica del *ben agio* del 32. Ma così non sembra chiaro il senso di *e vo servire*; del resto, pare evidente che il poeta, tenero certo di effetti artistici, si sia dato premura avanti tutto di persuader la donna della felicità che sentiva »anche tragiendo martire». — Il *vo'* 'voglio' si conosce in sicil. mod. (Schneegans 171: *la vo' siggilari*) e antico (Cesareo 210). Nelle canzoni, se ne trovano esempî: *d'amor prendo cumiato e vòi partire* »Contro a lo meo volere»$_1$; cf. un settenario di »Venuto m'è 'n talento»$_3$, dove leggerei *só stato e vollio stare*, ma dove i canzonieri dànno invece:

son stato: e uollio stare (Pal.)
sono stato e*uo*stare (Vat.).

Cf. pure *Ed io in vanità non vòi piu stare*, congettura per il *nonuolglio piu stare* del Vat., »Feruto sono isvariatamente». — La parola siciliana *eu* parmi vederla far capolino nell' *euo* del ms. —

34. *e* 'anche', 'sebbene', cf. la nota precedente.

35. È strano di vedere che il D'A. e anche il Cas. si siano contentati della rima falsa del copista toscano, con cui hanno forse pensato che *nulla gioia c'agia* = 'nessuna gioia ch'io possa mai avere'. Invece, dato *agio*, converrà leggere, sia *e non cangiar — per nulla — gioia c'agio*, sia piuttosto come dice il testo; dunque — ed ecco la cosa principale — bisognerà considerare *nulla* come sostantivo. Si tratta della *gioia* reale ch'egli *ha*, la quale egli non »vuole» (*vo'* 33) *cambiare per nulla*. Questo confa bene con quel che si ammette nella n. al 33. — Il *nullalajoi*, che credo fosse nell'originale, diede luogo ad una aplografia.

COMPOSIZIONE E CONCETTO DELLA CANZONE.

Per spiegare lo stato d'animo (reale o immaginario) che rispecchia la canzone, giova ricorrere alla stanza IV, dove il poeta parla d'un guiderdone che già aveva ricevuto dalla sua donna e continua: »Vorria, bella, a poco a poco con voi rintrare in gioco», versi che dànno ad intendere che ci sia stato un malinteso fra il poeta e la sua dama — malinteso non molto grave però, dacché egli poi con tanta fiducia assicura: »Com'io só vostro e voi, madonna, mia». Il poeta s'è sentito offeso (»Da poi che gravemente m'agie punto») e se n'è andato via dalla donna, afflitto nell' anima e ferito nell'amore e nell'orgoglio. Svanita la prima ira e la prima impressione dolorosa, avrà forse visto che aveva esagerato la sua infelicità, avrà trovato un sollievo nel perdonare la »offesa» ed una consolazione nel darne la colpa intera a se stesso. È quel suo stato d'animo a metà riflessione, a metà sentimentalità esaltata che avrà, credo, introdotto nella sua poesia la descrizione del »falso amante» (st. II e III). Inconsapevolmente s' è forse fatto identico con lui e ha rimproverato in

lui i sentimenti amari ed impazienti, dai quali fu vinto poco innanzi. Condannando »il falso amante» ed in lui la sua propria colpa, ha fatto la »penitenza» e si sente di nuovo degno di entrare fra i fedeli vassalli dell'Amore, i quali con gioia »traggono martire» nel servizio di quella grande »signoria». Può adesso dire: »Dunque ho ragione di raccontarvi le pene ch'io patia», perché quella sua confessione deve essere una gloria ed un incenso per la donna amata. E può dire: »Sto felice, non cambierei per niente questa mia gioia», versi che si riannodano alla prima stanza; mentre le stanze II—IV costituiscono un' apologia, un sillogismo, le cui premisse sono espresse nelle st. II e III e la conclusione nei primi versi della st. IV.

Ella Blåfield.

II. *Amor, che m' à 'n comando.*

MANOSCRITTO UNICO: *Vat.* c. 8a, n^0 XXXI.

EDIZIONI: D'A. I, n^0 XXXI. Nel tomo V, il Casini indica pure l'ed. princ. dei Grion, *Propugnatore* IV (1871)$_1$, p. 147—149.

VERSIFICAZIONE: tre stanze *unissonantz* — e forse *capfinidas* — per le quali par devasi ricostruire questo schema: 7a 7b 7b 7c, 7a 7b 7b 7c; 7d 7e-4f 11f 7e 5f-6g 9(?)g 11d.— a=*-ando*, b = *-are*, c = *-ire*, d = *-ente*, e = *-ato*. f = *-anza*, g = *-isse*. — Gli editori precedenti arrivarono ad altri resultati. »*Lo schema . . . della strofa*». dice il D'A., »*è in tutto turbato e scomposto. Si vede che ciascuna strofa doveva essere condotta colle medesime rime: e le cose vanno bene fino al decimo verso. Poi nella prima, l'ordine è questo: ABCCD: nella seconda: ABACC: nella terza: a a b a CD. Ond'è che il verso undecimo della prima strofa resta senza rispondenza di rima: le tre rime in* anza, *che probabilmente erano* rime al mezzo *o versiculi a sè nella prima strofa*, *sono*

due sole nella seconda: tornerebbero tre, anzi quattro, nell'ultima, ma in questa evidentemente tutto è disordinato, e vi sono sedici anzichè quindici versi come nelle strofe antecedenti: nella seconda strofa manca l'ultimo verso in ente *che pur hanno le altre due: e nella terza, una delle due rime in* isse *è fuori di posto. Probabilmente questi gran guasti nacquero principalmente dal ridurre la canzone di siciliana a toscana: questa riduzione per la quale* facisse *e* potisse *si cangiarono in* faciesse *e* potesse, *ha fatto sì che altre parole si allungassero o scorciassero, e così tutta la poesia ne rimanesse poi così malconcia*». — D'altronde, il Casini annota:» . . . *gli editt. non riuscirono a determinare lo schema della stanza, che è il seguente:* a. b. b. c, a. b. b. c, d. eF. gF. e, G. H. H. D; *come dimostrò poi il Monaci. Secondo questo schema le volte delle tre stanze s'hanno a leggere e disporre così:* [seguono tre brani di testo del Casini, le cui varianti v. a pie del testo critico]. — Lo schema proposto qui ha, dirimpetto agli schemi anteriori, il vantaggio di darci uniformità assoluta per tutt'e tre stanze, pur risparmiandoci congetture ardite quali quella dei tre versi nuovi intercalati dal Monaci e dal Casini. — Per il novenario (14, 29, 44), cf. I, Versificazione.

ATTRIBUZIONE: Messer Rinaldo d'Aquino.

TESTO DEL MS.		TESTO CRITICO.
I. Amore chemancomando.	1	Amor, che m' à 'n comando,
vuolchio degia cantare.	2	vuol ch'io degia cantare,
lomaldire contare.	3	lo mal dir e contare
chemifa soferire.	4	che mi fa soferire
diquella rimembrando.	5	di quella rimembrando,
caltra piu bella pare.	6	c'altra piu bella o pare
nō | poria rinformare.	7	non poria rinformare
natura suo podire:	8	natur' a suo podire,

Eachui lungiamente.	9	ed a chui lungiamente
ſer | vidore ſono ſtato . eleanza	10	servidore só stato, e leanza
leportto concorſino . edoſperanza	11	le portto con cor fino, ed ò speranza
chiſpero edo | portato.	12	chi spero ed ò portato.
cheſefallanza inuerdilei faciesse.	13	Ché se fallanza inver di lei faciesse,
chegioia etuto bene fallisse.	14	che Gioia e Tuto Ben fallisse.
perchio | nonfalſeragio almio uiuente.	15	Per ch'io non falseragio al mio vivente.
II. Alauita mia falſando.	16	A Vita Mia falsando
nomporia ciomipare.	17	no·m poria, cio mi pare —
bemiporia alegrare.	18	be mi poria alegrare
dita | le donna ſeruire.	19	di tal donna servire,
calſuo preſgio nalzando.	20	ca·l suo presgio nalzando
loſuo uiſo moſtrare.	21	lo suo viso mostrare
mifa | ſouente ſtare.	22	mi fa sovente stare
digioia riſbaldire!	23	in gioi, a risbaldire.
Epoi chioncontanente	24	E poich'io ncontanente
delagioia ſono alu | ngiato . iſperanza	25	de Gioi fui alungiato, disperanza
miuene epoi mitorna . indiletanza	26	mi venne, — e poi mi torna in diletanza? —
percheſono adimorato. |	27	per che só adimorato,
enonſo quanto lauſo aritorna.	28	e aritornanza non sò quando avesse.
ecio faria ſiſare poteſſe.	29	E cio faria si far potesse
chefino amore ingio | ia ſiriſbaldiſſe.	30	che fino amore in gioi sia risbaldente.
III. Fortte poteſſeo ſtando.	31	Fortte potess' eo stando
damore piu durare.	32	d'amore piu durare
lomale chemifa durare.	33	lo mal, che·m fa durare
ladi | mora ſentire.	34	la dimora sentire;
epoi chella ſcoltando.	35	e poi, ch' a ella, scoltando,
lepiacera mandare.	36	le piacerà mandare —
piacele chediſtare. |	37	piacele che di stare

Discrepanze importanti del testo del D'A. e di quello parziale del Cas. — 10 S. son stato *D'A.*, S. son stato - e leanza *Cas.* — 11 E leanza le porto con cor fino *D'A.*, Le porto con cor fino - ed ò speranza *Cas.* — 12 E ò speranza ch'i' spero ed ò p. *D'A.* — 12a: *intercalando un nuovo verso che il copista avrebbe tralasciato, il Cas. stampa:* [. . . . . -ino]. — 13 *senza il rimalm. D'A. e Cas.* — 14 C. g. e t. bene [mi] fallisse *D'A. e Cas.* — 16 Ala vita m. f. *D'A.*, La v. m. f. *Cas.* — 20 Ca 'l s. p. narrando *D'A., il quale lesse nel ms.:* c al s. p. nahando. — 23 Di gioia [a] risbaldire *D'A.*, Di g r. *Cas.* — 25 Dela gioi' sono a. *D'A.*, De la gioia sono a. - isperanza *Cas.* — 26 Ispeɹanza mi vene, e poi mi torna *D'A.*, Mi vene e poi m. t. - in diletanza *Cas.* — 27 In diletanza per che so' a. *D'A.* — 28 E non so quanto là ù so' aritorna *D'A. e Cas.* — 29 E c. f. s'i' fare p. *D'A. e Cas.; endecasillabo?* — 30 C. f. a. in gioi' si risbaldisse *D'A.*, C. f. a. in gioia si risbaldisse *Cas.* — 30a: *il Cas intercala:* [. . . . . -ente]. — 35 E poich'ella asc. *D'A.* — 37 Piacie lei c. di s. *D'A.* — 40 Ch'è tanto desiato *D'A.*, Ch'è

odoueſſe digire!	38	od avesse di gire
Dun bello coralemente.	39	d'un bello coralmente?
chetanto diſiato . chengnoranza. |	40	che tant' ò disiato, che ngnoranza
meuenuta cotale ſperanza.	41	m'este venuta cotale speranza.
caſſio foſſe agiutato.	42	Ca ss'io fosse agiutato,
noncrederia chendiſperāza | veniſſe.	43	che 'ndi speranza non credo venisse,
nenullalegranza neſentiſſe.	44	né null' alegria ne sentisse.
malagrannolglia miſa miſcredente.	45	Ma la gran volglia mi fa miscredente.

tanto desiato - che 'ngnoranza *Cas.* — 40a: *verso a parte presso il D'A.:* Che 'n 'gnoranza. — 41 M'è v. cotal sp. *D'A.*, M'è v. cotale - isperanza *Cas., che aggiunge nel testo:* [Monaci: M'è venuta - cotal sp.]. — 42a: *il Cas. intercala:* [. . . . . -ale] *e aggiunge:* [Monaci: . . . . . -uta?]. — 43 Non crederia che 'n disperanza *D'A.*, N. crederìa 'n disp. venisse *Cas.* — 44 Venisse, nè null' alegranza ne s. *D'A.*, Nè nulla alegranza ne s. *(endecasillabo?) Cas., coll'aggiunta:* [Monaci: Nè che null' al.]. —

Scelta delle discrepanze Grion: 10 Servidor sono s. — 16 A la vita f. — 20 E 'l suo p. n. — 23 Di g. a r. — 25 De la gio' so' a. — 25a Isperanza. — 26 Mi vene e p. m. t. in d. *(senza rimalmezzo).* — 28 Che fino amore in gio' si risbaldisse. — 29 Si questo fare si potisse. — 30 E' non so quanto, là 'u so', torna [in mente]. — 33 Lo m., che mi fa dare. — 34 La d. a s. — 35 E poi ch'ella asc. — 38 0 dovesse d. g. — 40 Ch'è t. d. — 41 Mi è v. c. sp. — 43 Non crederia 'n disp. v. — 44 Nè nulla legranza s.

COMMENTO.

6. *c'altra piu bella.* Ammettendo che sia questa una proposizione relativa — supposizione che non pare gratuita visto il v. 9 — abbiamo qui un costrutto assai raro e difficile, che, ricalcato in latino, darebbe un bel **quam pulchriorem alteram.* Sarà forse da mandare con alcuni degli esempî studiati dal Meyer-Lübke III, § 628: un »*che altra più bella* [*di lei*]» corrisponderebbe esattamente allo spagn. *las cosas maravillosas de aquella ínsula, las cuales otras semejantes que ellas en ninguna parte del mundo se podrían veer.* — *bella o pare.* Congettura ingegnosa del Grion e del D'A. e accettata dal Gaspary, p. 48. E forse è la sola lezione ammissibile. Potrebbe pensarsi bensì ad altri due modi di decifrare il *bella pare* del ms.: vedendovi cioè un asindeto, che corrisponderebbe a un *pulchriorem, parem*, pronunziato crescendo; ovvero vedendo nel *pare* un verbo, anzi un breve inciso affermativo, quasi fra parentesi, come le parole *ciò mi pare* del 17. Siccome par poco probabile che Rinaldo d'Aquino avesse usato due volte, in rima, una parola così

gratuita e buona a nulla, preferisco le due prime spiegazioni; né credo che i poeti primitivi usassero un asindeto come »*bella, pare*».

10. Per la questione della forma da ammettersi per SUM, SUNT, vedi nota a I, v. 19, 28. Siamo forse[1] in presenza di uno dei casi ivi menzionati, dove bisogna intravvedere il *su* siciliano. — E così certo nel v. 27, qui sotto.

11. (*a chui . . . só stato, e leanza*) *le portto.* Costrutto molto usato nelle lingue romanze (Meyer-Lübke III, § 656), perfino presso un Petrarca:

> Ed io ne prego Amore, e quella sorda,
> che mi lassò de' suoi color dipinto,
> e di chiamarmi a se non le ricorda

(Son. XXIII) e presso un Molière:

> Son sort offre à mon bras des périls glorieux,
> dont je puis faire hommage à l'éclat de vos yeux,
> et par eux m'acquérir, si le ciel m'est propice,
> la gloire d'un revers que vous doit sa justice.

(Molière, *Don Garcie de Navarre* I, 3, cit. dal Livet, *Lexique*, III, p. 404).

12. Tutto il verso è una mera zeppa. — Il mascolino *portato* va mandato coi casi del Wiese, p. 177, § 70; cf. Meyer-Lübke III, § 416.

16. *A Vita Mia falsando.* Ben noto l'uso meridionale (non dovuto ad imitazione spagn.) della prep. *a* davanti all'oggetto, quando questo indichi una persona o un essere vivo (Wiese p. 173, § 57; cf. D'Ovidio 683, nota al 30). Oltre agli esempî allegati dal Cesareo 187, ne offre varî altri il brevissimo frammento, ivi citato, dell' *Evangelio di S. Marco* (ediz. Cesareo, Messina 1898): *ad is[s]u lu gittau a lu focu* (cf. spagn. *a él le echó en el fuego*), *non lu pòttimu cachari*

---

[1] »Forse»; dacché potrebbe tirarsi in ballo un *servidor sono stato*, che piacque al Grion e non agli altri Editori.

ad is[s]u (*no le pudimos arrojar a él*), *insingniaua a li disi[pu]li so* (*enseñaba a sus discípulos*).

17. *no'm poria* mira all' *alegrare* (18), usato *ἀπὸ κοινοῦ* — L'enclisi, specie di troncamento (*nome poria* 〉 *nom poria* come *omo che* 〉 *om che*), è credibile sia da attribuire ad imitazione provenzale; e così pure l'uso del *no*, parola che fuori dell'enclisi non pare mai ben assodata nei nostri testi e che non ho trovato nel *Dial. Greg.* (*non*), nel *Cruyllis-Spatafora* (*non*, *nun*). Non troppo frequenti poi i casi sicuri dell' enclisi, nelle poesie siciliane; e verranno enumerati altrove. Intanto, vedi v. 33 e cf. la nota a I, 14.

20. Ovvero *ca suo p. n.*; cf. la nota precedente. — Non scrivo *'nalzando*; l'afèresi meridionale par ben salda nei nostri testi visto un verso come *ch'io non mi credo giamai s n a m o r a r e* (»Lo gran valore e lo presgio amoroso»$_5$), che non ci darebbe un *disinnamorare* se non a costo di alterarlo in »*ch'io non credo mai d.*

23, 25. *in gioia* (ms. *di gioia*), — *disperanza* (ms. *isperanza*). La mia lezione va fondata su l'osservazione che, nel ms., da *di* a *isperanza*, ci corre un rigo press' a poco. In una delle copie precedenti al Vat., le parole *di* e *isperanza* possono essere state in principio di rigo, l'una di sotto all'altra. Ora, si vede arrivare lo sbaglio:

x		y		z
ĩgioia . . . . disſperanza	*ovvero*	d ĩgioia . . . . . iſperanza . . .	, *donde*	. . digioia . . . . . . iſperanza . . .

con gravissimo danno per il senso del 25; e tale è la lez. del Vat. e degli Editori.

24. Dalla descrizione dell'unica sua gioia attuale (18—23), l'autore passa ad allusioni vaghi concernenti il suo naufragio amoroso, tanti e tanti anni indietro. Una delle solite: qualche passo inoltrato, e poi un ordine della donna: »allontanarsi 'subito'». — Un *incontinenti*, con questo medesimo significato, si trova pure nel *Dial. Greg.* (79_1) e nel *Cruyllis-Spatafora* (passim).

25. Uno dei versi dove, come nel 10 (v. nota), convien di credere che prima del *sono*, c'era un *só* ovvero piuttosto, appunto appuntino, un *fu*. Questo poi, secondo noi, altro non era, qui, se non un *fu'* (*fui*) storpiato. In fin de' conti, niente difficile disfarsi del *sono*, che non fa al caso. — Quello che ci rimane di difficile, è il problema della giusta misura; per il quale v. qui sopra, nota a I 14. Prima di avere le edizz. critiche di tutte le poesie siciliane, non sarà lecito dire se qui ci voglia un *de la gioi* o *de Gioi*. Quest'ultimo mi arride, visto il 14 e simili.[1] (Verrebbe provato l'iato da un verso come questo: *tardi mi risvelgliai a disamare* »D'amoroso paese»$_5$?). — *fui alungiato*, giro ingentilito cavalleresco impersonale, che potrebbe significare, ancorché non lo dica, che chi »allontanò» era la donna in propria persona. Delicatezza che dovrà esser rispettata nella traduzione. — Per ⟨*d*⟩*isperanza*, v. nota al »23, 25».

26. *venne*, ms. »vene». Rammento che tali svarioni li pigliano gli amanuensi perfino in rima; per i tre o quattro casi v. Tallgren, *La rime*, p. 273, note 3 e 4. — Il puntino dopo la voce *torna*, gravido pur di tante calamità metriche come si può vedere sotto la rubr. Versificazione, non apparì che dopo quella »coquille» enorme che mise sottosopra il v. 28. — Per il pres. *torna*, v. I, nota al 6. (In finnico, il presente si usa come in siciliano!).

27. *per che* 'per il che', si riattacca, se non mi sbaglio, al di sopra della parentesi *e poi mi torna in diletanza:* (26), al *mi venne* e quel che precede. — Per il *só*, v. nota al 10.

28. La nostra ricostruzione del verso par che deva soddisfare e lo schema versificatorio e il senso. — La deformazione d'un *quando* in »quanto» non è cosa inaudita: senza pur parlare degli errori come »detagli» per *de. dagli* (corretto tacitamente presso il Monaci, p. 287, v. 28), »destuttu» per *desduttu* (Ritmo Cassinese 45), si può allegare un »tanto» che

---

[1] Non sempre poi arrisero al copista queste personificazioni, *de Gioi* qui, *a Vita Mia* 16. Egli ci mise l'articolo di sana pianta.

verrà letto *tando*. »De la mia dissianza»$_3$ e, starei per dire, anche in »D'amoroso paese»$_4$ (passo che dà luogo a dubbî, dei quali avrò forse occasione di riparlare); e poi ecco due passi interessanti, corretti ambedue nell' ediz., del *Dial. Greg.*: *ka quantu* (l. *quandu*) *lu omu è distructu* . . . . *tandu intendj* (54_{23}), e all'incontro: *quandu è multu intenda* (l. *intenta*) *la persuna* (56_8).

30. *sia risbaldente* per il sinonimo »(si) risbaldisse» è legittimo. Noto sin dal latino (frequentissimo presso Lucifero Calaritano), questo giro si riaffaccia sovente nelle canzoni (es. »Amor mi fa sovente»$_1$, »Ben m'è venuto prima al cor dolglienza»$_1$) e perfino nel *Dial. Greg.*: *non foru ausanti accustare* (78_{23}). Nel suo *Philologischer Kommentar zur Peregrinatio Aetheriae* (Uppsala 1911), il latinista E. Löfstedt fa un ragionamento interessante (p. 246 seg.) per stabilire la differenza che c'è fra il giro perifrastico e il verbo da se; differenza che, s'intende, non ha importanza per il nostro caso preciso.

32, 33, *durare* | *durare*. Il Biadene, nel suo studio *La rima nella canz. ital. dei secoli XIII e XIV* (Raccolta D'Ancona, 1901), p. 733, intese che i due verbi, qui, fossero »identici di significato». E come pensò egli dunque di tradurre il nostro passo?

33. Per l'enclisi, v. nota al 17.

35. S'ha da leggere *e poiché* (da tradurre: 'anche in quel momento [futuro] nel quale') oppure *e poi, che* (da tradurre: 'e, più tardi, quello che')? E poi, chi stà a »*scoltare*»? è il poeta ovvero la donna? — La concisione è difficile, precisamente perché le idee da sottintendersi affluiscono in troppa abbondanza. Il modo di vedere dell'editore (*A*) apparisce dalla punteggiatura e dalla traduzione. Ma, ripetiamo, è una offerta senza monopolio. Ammettendo sempre, come ho ammesso, che chi ascolti sia la donna, è da vedere (*B*) se non si possa accettare il *poiché*, leggendo *e poich'a ella, ascoltando, le piacerà mandare* ovvero pure *e poich', ella ascoltando, le piacerà mandare* e tradurre: '(potessi io sopportare il mal d'amore) anche [in quel momento aspettato] quando, mentre

ella ascolterà [la mia umile preghiera], le piacerà di darmi un ordine'; lezione e traduzione più difficili certo di quelle accettate, ma che, per quanto a *ella scoltando*, trovano il loro riscontro esatto nel dantesco

Questi m'apparve, t o r n a n d ' i o in quella

(*Inf.* XV 53; osservazione fattami da Ella B l å f i e l d). C'è poi l'altra possibilità: che stia ad ascoltare lui. Sarebbe un ubbidire di quanto *manda* la donna (36). Anderebbe letto allora: (*C*) *e poi — che, ella ascoltando, le piacerà* e tradotto: 'e, poi, [potess'io,] il giorno che stessi ad ascoltarla, [sopportare quello] che'. (Sicilianamente, non farebbe difficoltà quell' *ella ascoltando* = 'ascoltandola'). Delle quattro combinazioni, la sola che ci resta è quella (*D*) di 'poiché' con 'ascolta lui'; e par sia la sola che vada rigettata senza lambiccamento.

Nei casi di *A* e *C*, ho tradotto un *che* con 'quello che'; e par lecito (cf. M e y e r - L ü b k e III, §§ 577, 619), dato un esempio come *e non cognoscono k'a lloro* [ovvero *ka lloro*?] *è dato* »Sovente, amore, n'ò viduto manti»[1], Pal. (dove il Vat. dà però *e non conoscono cio c'a lor è dato*, da leggersi probabilmente *e n. conoscon cio* ecc.). — Bisogna scegliere fra *A*, *B* e *C*? e anderà eliminato il *C*, dove l'ordine delle parole riesce il più insopportabile.

38. Congettura eccellente del D'A.

39. *u n b e l l o coralmente*, detto della donna amata. Tacendo delle espressioni come *ai bela doussa r e s!*, *voi aulente c o s a*, *sì amoroso b e n e*, e altre simili, non abbiamo trovato nessun esempio analogo dell'uso del »neutro», in italiano o provenzale che sia.

40—41. *che ngnoranza m'este venuta cotale speranza.* Il G a s p a r y (229) cita questo passo casualmente e lo tradurrebbe: »'Nichtwissen ist mir solche Hoffnung geworden', d. h. 'ich bin über sie ungewiss geworden'». E, certamente, alcune parole dell'ultima stanza — come: *un bello* (masc.?), *ngnoranza*, *miscredente* — paiono a prima vista giustificare una tale interpretazione. Se non che il Gaspary non ci dice come mai

avrebbe pensato di metter d'accordo questa idea col concetto della canzone; la quale egli, — dacché non parla della costituzione del testo, — avrà letta a foggio della vecchia edizione.

42. *agiutare* potrebbe significare forse quel modo di portarsi della donna del quale si tratta nel seguente esempio med. francese: *K'il nostre desier aiucet*, dove il Godefroy (I, p. 180) traduce: 'seconder, favoriser'? E cf. nota al 25, verso il fine. — Così pure il *si d'Amor só aiutato*, verso penultimo della canz. difficile ch'è »Per fino amore vao sì allegramente», pur' essa del D'Aquino. Ma le conseguenze dell' *aiutare* sarebbero tutt' altre qui.

43. Nel *chendisperanza* del ms., gli edd. precedenti lessero un *disperanza.* Risalta agli occhi con miracolosa evidenza il rischio che c'è a volere ammodernar la divisione delle parole, in edizioni mancanti di traduzione e di commento.

TRADUZIONE FRANCESE.

I. Amour, qui m'a en son pouvoir, [2]veut que je chante, [3]dise et fasse connaître le mal [4]qu'il me cause [5]en me rappelant celle [6]de qui la Nature, par tout son pouvoir, ne pourrait créer un autre modèle plus beau ou pareil; [9]celle dont je suis depuis longtemps le serviteur et à qui je porte loyauté, d'un cœur fidèle, et en qui j'ai mon espoir. [13]Car si je manquais à son égard, [14]je tromperais Joie et Tout Bien. [15]C'est pourquoi je ne [la] tromperai de tout mon vivant.

II. En trompant Ma Vie, [17]je ne pourrais pour sûr [me réjouir]; [18]je ne pourrais me réjouir que de servir une telle dame; [20]car [l'action de] montrer sa beauté en exaltant sa valeur [22]me fait souvent rester [23]en joie à m'ébaudir. [24]Et lorsque, de suite, [25]je fus éloigné de Joie, je fus pris de désespoir — mais, un jour, [mon désespoir] sera-t-il changé en jouissance? — [27]à cause de quoi je reste [au loin], [28]sans savoir quand le retour pourra m'être accordé. [29]Et, si je le pouvais, je ferais si bien [30]que le fin amour pût se réjouir en allégresse.

III. Sans défaillance, puissé-je, pendant que je reste

[loin d'elle], [32]endurer davantage (*ovvero* encore mieux) le mal d'amour, que [cette] peine de la séparation me fait [tant] durer (*ovvero* me rend si interminable) — [35]et, plus tard, [puissé-je dûment endurer ce] que, [m'] écoutant, [36]il lui plaira de [me] mander: [37]lui plaît-il que [j'aie] à rester [auprès d'elle] [38]ou que j'aie à quitter [39]un être [qui est si] beau pour le cœur? [40]que j'ai tant désiré, qu'une telle espérance m'est devenue une ignorance (*ovvero* a pris l'aspect de l'Inconnu). [42]Car, [même] si l'on me venait en aide [en vue d'une réconciliation], [43]je crois que l'espoir ne m'en reviendrait point, [44]et [que] je n'en éprouverais aucune joie. [45]Mais mon grand désir me rend méfiant (*più chiaro:* Mais ce qui m'inspire toute cette méfiance, c'est l'immensité même de mon désir).

Väinö Eskelinen.

Besprechungen.

Hans Sperber, Über den Affekt als Ursache der Sprachveränderung. Versuch einer dynamologischen Betrachtung des Sprachlebens. Halle a. S., Max Niemeyer, 1914. IV + 106 S.

Sperber leitet seine Schrift mit einer kurzen theoretischen Erörterung der Sprachentstehung und Sprachentwicklung ein. Diese letztere stellt sich ihm dar als ein Kampf zwischen der Verkehrsvermittelung und der Affektäusserung, welcher noch nicht abgeschlossen ist. Da die Verkehrssprache möglichst allgemeines Verständnis bezweckt, giebt sie individuellen Änderungen nur wenig Raum und führt unbedingt zu einer Fixierung der lautlichen Gebilde. Daher ist man berechtigt die Hauptursache der Sprachveränderungen in der Funktion der Sprache zu suchen, die das Gegengewicht zu dieser konservierenden Tendenz bildet, also in ihrer Aufgabe zur Entladung von Affekten zu dienen.

Von den Sprachveränderungen wird zunächst der Bedeutungswandel besprochen, der einerseits als Namengebung, andererseits als ein Konkurrenzkampf unter den Worten aufzufassen sei. Bei der Namengebung, wo die objektiven Merkmale

des zu benennenden Gegenstandes gewöhnlich die Wahl zwischen mehreren Möglichkeiten erlauben, sei das schliessliche Ergebnis immer als die Resultante zweier Komponenten anzusehen, insofern, als sich von der einen Seite das objektiv wichtigste Merkmal ins Bewusstsein des Namengebers drängt, von der anderen Seite derjenige Name, der die angenehmsten Vorstellungen erweckt. Mit noch grösserer Zuversicht dürfe man behaupten, dass beim Konkurrenzkampf unter den Worten die grössere oder geringere Lustbetontheit das schliessliche Resultat bestimmt. In dem Satze »der Vortrag war schrecklich langweilig und dumm, anderthalb Stunden lang hat der Esel geschwätzt» haben »Esel» und »schwätzen» die Ausdrücke »Herr X» und »sprechen» verdrängt, weil sie zur Entladung des Affekts, des Ärgers über die verlorene Zeit und des Widerspruchs gegen das Vorgetragene, wirksamer waren als die neutralen Ausdrücke. An anderen Beispielen aus der eigenen Erfahrung will der Verfasser zeigen, dass die affektbetonten Worte auch eine ausserordentliche Fähigkeit haben sich auszubreiten und zwar in der Regel auf Kosten von Synonymen, die keinen Gefühlswert haben. Die Rolle des Affekts wird auf Grund dieser Ausführungen durch folgenden Satz formuliert: »Bei jedem Bedeutungsübergang, der nicht einer kulturhistorischen Änderung entspricht, haben die mit den einzelnen Worten verknüpften Affekte eine wichtige Rolle gespielt, oder vielmehr, sie sind als Ursache der nicht kulturellen Bedeutungsübergänge zu betrachten».

Aber Sperber macht die Affekte nicht nur für den Bedeutungswandel verantwortlich, auch bei dem Lautwandel und den syntaktischen Neuerungen sollen sie mitwirken. So soll z. B. die syntaktische Konstruktion »dem Vater sein Hut» die ältere Genetivkonstruktion »der Hut des Vaters» verdrängt haben, weil in den Übergangskonstruktionen vom Typus »ich habe dem Bruder sein Buch genommen» die Bedeutung der betreffenden Verba einen starken Affektgehalt hatte. Weiter sucht der Verfasser die Bedeutung der Affekte für die durch Versprechen entstandenen Formen zu erweisen, wobei er den Euphemismus ausführlich analysiert, und hebt schliesslich die Rolle des Affekts bei der Weiterverbreitung der neuen Ausdrücke und Konstruktionen hervor: Ausdrücke, die geeignet sind, einer grossen Zahl von Menschen zur Affektentladung zu dienen, haben Aussicht, Gemeingut eines weiten Kreises zu werden. — In einem Anhang wird ein zufällig aus der Vorrede zu Wundts Völkerpsychologie herausgegriffener Satz inbezug auf die Ent-

wickelung der einzelnen Bestandteile und die dabei hervortretende Bedeutung des Affekts analysiert.

Die Ausführungen Sperbers über den Bedeutungswandel enthalten eigentlich keine neue Idee; den Kern derselben hat Wundt in einem Satze ausgesprochen, den der Verf. selbst zitiert (Völkerpsychologie: Sprache II², 560 ff.): »Sie (die Abnützung dieser Worte) entspricht in diesem Fall der allgemeinen Erfahrung, dass Gefühle durch häufige Wiederholung sich abschwächen. Aber mag dieses Moment mitbeteiligt sein, für sich allein reicht es schwerlich aus, einen Bedeutungswandel zustande zu bringen. Ein positiver Grund zu einem solchen liegt dagegen häufig in der wirklichen Gefühlssteigerung, im Affekt, die den Redenden zu einem Worte greifen lässt, das dem auszudrückenden Gefühlswert, objektiv betrachtet, nicht entspricht. War es nun aber auch subjektiv in dem Moment, wo es zuerst angewendet wurde, ein adäquater Ausdruck des gesteigerten Gefühls, so kann doch diese Wertung nicht andauern. Fixiert sich daher gleichwohl das im Affekt gebrauchte Wort, so ist die Abnahme der innewohnenden Gefühlsstärke die Folge». Sperber behauptet freilich selbst, dass diese Worte Wundts sich mit den von ihm vertretenen Anschauungen nicht berühren. Das »gleichwohl» des letzten Satzes in der zitierten Textstelle soll »die ganze Schärfe des Gegensatzes» zwischen Wundt und ihm enthüllen: »nicht *trotz* der Übertreibung, sondern *wegen* derselben fixieren sich die im Affekt gebrauchten Worte». Aber auch Sperber wird wohl zugeben, dass die subjektiven, im Affekt gebrauchten Worte sich oft nicht weiter verbreiten und nur auf diesen Umstand bezieht sich doch wohl das von Wundt gebrauchte »gleichwohl».

Das Neue in den von Sperber vorgetragenen Anschauungen liegt, so viel ich sehen kann, darin, dass er die Rolle der Affekte für den Bedeutungswandel viel schärfer betont als bisher der Fall gewesen und dass er sie auch als Ursache des Lautwandels und der syntaktischen Neuerungen betrachtet. Doch scheint es mir, dass er die Tragweite der von ihm verfochtenen Theorie stark überschätzt hat. Dass die Affekte beim Lautwandel mitwirken, ist nur eine Hypothese, für die der Verfasser keine Beweise zu erbringen versucht hat und der Versuch, die Hypothese inbezug auf die syntaktischen Neuerungen zu beweisen, muss als verfehlt betrachtet werden. Solche zufällig überlieferten Belege, wie die hier aus Grimms Wörterbuch zitierten, haben keine Beweiskraft und ich kann auch nicht finden, dass der Affektgehalt der betreffenden Verba so deutlich in die

Augen fiele, wie der Verfasser meint. Bei einer Prüfung der Affektbetontheit der einzelnen Worte befindet man sich doch auf sehr schwankendem Boden, und dies gilt besonders auch von derartigen vergleichenden Betrachtungen wie die Gegenüberstellung von *laufen* und *springen*, von welchen dieses einen stärkeren Affektgehalt besitzen soll als jenes. Überhaupt vermisst man eine scharfe Begrenzung der Benennung »Affekt». In einigen Fällen scheint es, dass damit eher eine Assoziationsvorstellung als ein wirklicher Affekt gemeint ist.

Obgleich die von Sperber vorgetragenen Anschauungen kaum einen so umgestaltenden Einfluss auf die semasiologische und etymologische Forschung haben werden, wie er selbst sich verspricht, so wirkt das Büchlein, welches eine Menge interessanter Beobachtungen enthält, jedenfalls anregend auf den Leser und trägt durch die klare und unterhaltende Darstellungsweise des Verfassers sicherlich dazu bei, das Interesse für sprachpsychologische Fragen in weiten Kreisen zu erwecken.

Hugo Suolahti.

Les chansons de Guillaume IX, duc d'Aquitaine (1071–1127), éditées par Alfred Jeanroy. [Les classiques français du moyen âge, publiés sous la direction de Mario Roques]. Paris, Champion, 1913. — XIX, 46 pp. in-8⁰. Prix: 1 fr. 50.

Guillaume IX, le plus ancien de tous les troubadours connus, est l'auteur de onze chansons conservées, qui sont les plus anciennes poésies lyriques que nous connaissions dans une langue romane ou plutôt dans une langue de l'Europe moderne. L'éminent provençaliste français nous en donne ici l'édition critique définitive.

Introduction, texte avec traduction, variantes, notes, un bout de mélodie, index des noms propres, glossaire — tout comme dans n'importe laquelle des éditions critiques de nos jours. Et cependant, toutes les Introductions ne valent pas les dix-huit pages de français de M. Jeanroy. On dirait un chef-d'œuvre d'information doublé d'un chef-d'œuvre de discrétion, de bon goût; c'est — me permet-on de le redire? — une vraie Introduction et quelque chose de plus On y trouve réunies certaines qualités qui rendent les meilleurs livres utiles, non seulement aux gens de profession, mais aussi aux simples curieux, à ceux qui ne connaissent même pas la bibliographie principale du sujet; c'est ce dont, en 1914, j'eus

l'expérience toute directe.. Bien lumineuses, par exemple, les quelques lignes rendant compte de la façon dont est traitée la césure (p. XIV/XV). —

Il y a un passage du texte qui me semblerait donner lieu à quelque doute. C'est à la p. 12, vers 65, 66. Le texte critique de la chanson V, dont il s'agit, est fondé sur le ms. *V*, dont M. Jeanroy nous donne plus loin les leçons rejetées. De plus, on trouve, dans la section des *Variantes et notes*, in extenso, une reproduction à part des mss. *C* et *N*, pour notre chanson. Or, pour le passage en question, il me semble que la leçon de *V* eût dû être rejetée en faveur de *N*. Le manque du pronom de la 1e personne, dans *V*, constitue un inconvénient sensible; la traduction de M. Jeanroy en donne d'ailleurs la preuve. Je voudrais donc lire:

Tiren lo mi per lo costat
Tro qu'au talo

(ou *tro al tallon*). La leçon de *V*: *la una*, pourrait accuser la mauvaise lecture, la corruption successive d'un *lo mi*. Il est vrai que les mots *la una* font bien dans une historiette de cette espèce; il me paraît nécessaire de les sacrifier tout de même, à moins qu'on ne préfère combiner *V* et *N* et lire, par exemple: *L'una lo·m tira del costat.*

On est amené à réfléchir également sur le vers VI 28, que l'éditeur traduit par 'tel que vous me voyez', mais en munissant cette traduction d'un point d'interrogation. Le texte des mss. est

Qual que·m vejatz

(excepté celui de *N*, qui donne *Quel quem vezaz*, ce qui ne fait pas notre affaire). Ne faudra-t-il pas voir un *n* à la place de cet *-m*? *Qual que·n vejatz* irait bien après ce 'j'en sais plus qu'aucun de mes voisins' du vers précédent; cela nous donnerait, en effet: 'j'en sais plus que mes voisins, qui que ce soit que vous voyiez d'entre eux' ('vous pouvez aller trouver n'importe qui d'entre mes voisins, vous verrez que je lui suis supérieur'). Pour la syntaxe du subjonctif *vejatz*, tel qu'il vient d'être conçu ici, cf. la tournure *a qual qe dir l'auiatz* 'wen auch immer ihr es mögt nennen hören', de Pistoleta (éd. Niestroy, chanson I, vers 19; v. le compte-rendu publié ci-dessus p. 40).

O. J. Tallgren.

W. Fritz Schmidt, Die spanischen Elemente im französischen Wortschatz. [Beihefte z. Zeitschrift f. roman. Philologie. Heft 54]. Halle, Niemeyer, 1914. XIII, 210 pp. in-8⁰. Prix: RM. 8.

Paragraphe 12: ». . . Wenn unsere Arbeit auch keine etymologische Studie darstellen soll [?], so muss doch hier auf rein sprachliche Dinge eingegangen werden . . .» etc. *Muss*? Bien sûr, quiconque se met à écrire sur les éléments espagnols du vocabulaire français, aura affaire à des »rein sprachliche Dinge», que cela lui chante ou non. De quel côté l'auteur désire-t-il donc qu'on le prenne? On reste à se le demander provisoirement; et l'on attendra jusqu'à la p. 200 (§ 677) pour savoir enfin qu'en effet, dès l'origine, l'intention de l'auteur a été de remettre à un travail spécial à publier plus tard le côté linguistique du sujet (»behalten wir uns die Aufgabe vor, den rein grammatischen Dingen später eine besondere Abhandlung zu widmen») et, par conséquent, de nous dire autre chose ici.

La grincheuse critique linguistique pourrait se résigner à cette déclaration et se tenir en paix en attendant l'œuvre linguistique future promise par M. Schmidt. Il paraît toutefois que ce serait lui rendre un mauvais service. La critique aura à dire dès maintenant un mot à l'intention de M. Schmidt linguiste.

M. Schmidt a eu la bonne idée de citer à la Bibliographie, parmi quantité de dictionnaires français et de dictionnaires italiens, aussi un dictionnaire espagnol, qu'il connaît dans une 5ème édition, imprimée en Allemagne en 1874. (A la p. 86, il en cite pourtant un autre, cette fois rien moins que l'éd. princeps du *Diccionario de la Academia Española*, et à la p. 143, de plus, le magnifique Dictionnaire de Salvá). C'est probablement d'après ce Booch-Arkossy[5] qu'il rend *gabán* par 'Regenmantel von langhaarigem Filze mit Kragenkappe und Ärmeln (beim Landvolk)'. Il paraît ainsi en tout cas que M. Schmidt n'est jamais allé faire une promenade le long du Paseo de la Castellana, à Madrid, pour voir comment sont faits les gabancitos qu'y portent les señoritos; observation dont, à vrai dire, personne ne lui fera un reproche. Même pour le présent travail, cependant, il eût été de rigueur de savoir un peu tout ce que signifie l'esp. *seguidilla*, tout ce que les dictionnaires présentent à propos de ce mot (p. 73). Il y a, en somme, trop de définitions misérables, qui auraient eu un aspect et une valeur tout autres, si l'auteur n'avait pas reculé devant la

peine de lire toujours l'espagnol des grands dictionnaires qui font autorité.

M. Schmidt ne mentionne pas toujours le mot espagnol dont il parle à propos d'un hispanisme français; mais, quand il se décide à transcrire en vue de son livre quelques mots d'espagnol, il n'a décidément pas de chance. Il mentionne plus d'une fois, en jurant par le *REW*, un mot esp. qui doit bien être, soit *cumplimiento*, soit *complemento*, mais dont il ne réussit jamais à donner une forme correcte. Et si seulement il avait regardé dans un des grands dict. esp.-espagnols avant de forger sa théorie sémantique sur l'origine du mot fr. *compliment*! Il croit écrire de l'espagnol en présentant des monstres comme »escabescia» (combien de fautes!), »ponto» (p. 64; plus bas, la forme correcte *punto*), »quintillo» (65; acception de *quintilla*!), »pasacalla» et »calla 'Strasse'», »guerillero», »guerilla», »morion», »pronunciamento» (95; »die Form ist rein sp.»), »caragna», »zarzaparillo» (deux fautes), »balestilla», »indico» (140, pour *índico* ou *índigo*, origine du fr. *indigo*), »grenadilla», »ijade», »grammatica», »bastonnada», »fanfaronnada» (deux fautes), etc. etc. Parfois, il préfère écrire de l'anc. espagnol.

Un romanisant qui déforme de pareille façon le mot esp. *calle* et qui, par conséquent, n'aura jamais non plus réfléchi sur la provenance du mot *calle*, dans *Inferno* I 18, texte qui appartient cependant déjà au bagage le plus indispensable de tout romaniste soit littérateur soit linguiste, n'est pas encore digne de *salire il dilettoso monte* de la lexicographie romane comparée. Il a commis un péché mortel et appartient, ou peu s'en faut, à Graffiacane.

Je le répète: il n'était pas nécessaire pour le présent travail de très bien savoir l'espagnol, mais il était indispensable de savoir le respecter.

Cap, p. 129 et dans *avoir cap et queue* 'von einem Stück Zeug, von dem noch nichts abgeschnitten ist' ne remonte pas à l'esp. (*cabo*), mais soit au catal. soit à un autre des parlers méridionaux offrant la forme *cap*. M. Schmidt n'a jamais dû voir un dictionnaire catalan, par ex. celui de Vogel. — L'italien ne dit pas »maggiordome», mais *-o*, ne dit pas »balustrata», mais *balaustrata*, ne dit pas »carbonnata» (deux fautes), etc.

Pourquoi se mettre à composer tout un bouquin de lexicographie quand on n'en a pas le goût? Surtout comme il s'agissait de le faire pour une série comme celle des *Beihefte*, qui est sérieuse.

Somme toute, la préparation de M. Schmidt, comme lexicologue, est absolument insuffisante — observation qu'il voudra bien tenir présente avant d'entreprendre un jour sa »besondere Abhandlung» de linguistique pure. Sans quoi il risquerait de nous fournir la plus *sonderbare Abhandlung* du monde. Ce ne serait agréable à personne. Videant consules, ne quid Respublica detrimenti capiat.

*

Certes, le livre de M. Schmidt est rébarbatif à cause des taches qu'il porte.

Seulement, parfois, un livre mal présenté est là pour nous rendre un service, pour combler un vide.

Est-ce le cas du travail en question? Dans une certaine mesure, oui. C'est en historien de la civilisation que M. Schmidt a travaillé. Dans le domaine de l'histoire des relations culturelles ayant uni l'Espagne avec la France dès 1500 environ, M. Schmidt arrive à d'intéressantes constatations synthétiques (qu'il trouvera sujettes à plus d'une modification de détail le jour où il aura refait son travail quant à l'exactitude des citations lexicographiques — surtout parce qu'il n'a pu toujours avoir la compétence nécessaire pour juger si c'est de l'esp. ou de l'ital. que provient un mot donné). Ainsi, par exemple, après avoir fait (d'après *DG* etc.) la liste chronologique des hispanismes attestés pour la première fois entre 1500 et 1800 (§ 669), M. Schmidt élève à 110 environ le chiffre des mots introduits au XVIe et au XVIIe siècles respectivement et à 70—80 le chiffre des emprunts faits au XVIIIe siècle. Nous avons vu que ce ne sont pas là les chiffres définitifs; ils contribuent cependant d'une façon positive à nous informer sur la quantité et la chronologie relative des hispanismes français (cf., p. ex., Darmesteter, *De la création act. de mots nouveaux*, 1877, p. 252, cité par l'auteur). Dans le cours du premier des trois siècles en question, on a emprunté surtout des expressions relatives à la guerre, à l'armée, à la marine, à l'équitation; au XVIIe siècle, ce furent en première ligne des termes désignant les institutions, les coutumes, les jeux espagnols; les expressions concernant les produits végétaux se partageant en raison à peu près égale sur ces deux siècles, XVIe et XVIIe.

Dans le § 671 (»*Kulturhistorische Beziehungen und Etymologie*»), il est montré d'une façon frappante qu'un maximum d'intensité dans les relations culturelles (domaine de la théo-

logie) n'implique pas nécessairement une abondance en mots d'emprunt introduits. —

Voici deux petites remarques à part. — Un dépouillement encore plus attentif de Villatte, *Parisismen*, aurait probablement fourni pas mal d'hispanismes qui font défaut chez M. Schmidt. A peine l'ai-je sous les yeux, voici que je tombe sur *palabre*, verbe *palabrer*. Dans d'autres livres, on pourra glaner davantage. La 7e livraison, publiée en février 1914, du *REW*, est vraisemblablement arrivée trop tard pour être dépouillée par M. Schmidt; elle nous fournit sous le n⁰ 7388 fr. *rôder* < esp., et peut-être d'autres nouveautés encore. — Il n'est pas permis d'interpréter fr. *cap de boussole* par 'mit der Richtung des Kiels parallel gehender Strich an der Kompassrose' (p. 129). C'est une définition plusieurs fois malheureuse. La rainure ou le trait en question est v e r t i c a l et apparaît, non pas sur la rose des vents, mais à l'interieur de l'habitacle ou boîte au dedans de laquelle pivote l'aiguille aimantée (ou les aiguilles aimantées) portant la rose. On ne saurait d'ailleurs parler d'un trait qui, appliqué »an die Kompassrose», serait parallèle »à la direction de la quille», déjà parce que cette direction varie à chaque virement, la rose restant orientée suivant les quatre vents.

O. J. Tallgren.

Lo libre dell nudriment he de la cura dells ocels los quals pertanyen ha cassa. Text catalá del sigle XIII, copiat del Ms. núm. 212 de la Biblioteca Nacional de Paris per ***Antoni Griera.*** [Extr. del »Bolletí de la Soc. Arqueológica Luliana»]. Palma, 1913. — 24 pp. in-12⁰.

C'est la reproduction presque diplomatique d'un traité de fauconnerie, en catalan du XIIIe siècle.

Je me permets de faire quelques observations concernant le travail du docteur Griera. — Le titre du texte, que j'ai reproduit ci-dessus tel qu'il est donné par M. Griera sur la couverture, n'a point cette même forme dans certaines indications bibliographiques données à la p. 4, ni non plus dans l'en-tête du texte, p. 8; voici la variante la plus importante que présentent ces deux passages par rapport au titre de la brochure: . . . *los quals se pertanyen* (*h*)*a cassa.* Quelle est donc la leçon du ms.? — M. Griera dit que pour rendre lisible le texte il y a introduit la ponctuation et l'apostrophe. La première eût dû

être plus abondante; il est de rigueur de ponctuer après *egipte*, p. 8, l. 3 d'en bas, et aussi après *mechabeu*, ibid., l. 5 d'en bas. Après *mantinent*, p. 10, l. 5 d'en bas, remplacer la virgule par deux points, car ce qui suit nous fournit l'explication promise par *axi*. P. 18, l. 9 et 8 d'en bas, ponctuer: *soffre, tymia e ferre limat e consolda; d'aquest li dona cascun per si.* 'du souffre, du thym et du fer limé (= limaille de fer)' etc. Pour ce *limat*, d'ailleurs, l'éd. porte *li mat*, sans avertissement. — A propos de l'usage de l'apostrophe il y a lieu de noter: pour *ayes* (p. 10, l. 10) lire *aye's* HABEAT SE, et faire précéder ce mot d'une virgule; le contexte aura alors la forme lisible que voici: *En los locs on son nudritz, aye's tota hora herba.* Le groupe *ontelin* de l'édition (p. 10, l. 4 d'en bas) représente, bien entendu, *onte-li'n* (*onte-li·n*) 'oins-lui-en'; de même, ailleurs: *lauan* (ibid., en bas) est *laua'n*, *donan* (p. 16, l. 7) est *dona'n*, etc. P. 13, l. 6, introduire la ponctuation et l'apostrophe: *muyllada, e'l suc li sia donada*; ce fém. *donada* doit dépendre d'une »attraction» exercée par les mots fém. qui précèdent. P. 13, l. 10 d'en bas, commence une phrase que l'éditeur imprime sans ponctuation, apostrophe ni parenthèse. Je lis: *Item si'l aura tretes les penes per raon de les tynes, tot lo cors sia untat de la barba del papauer; muylla (lo meyllor!) lo menyar de quell en aquell metex suc* 'de même, s'il [catal. mod. *si ell*] a perdu de ses pennes par suite de la teigne, il faudra oindre tout son corps etc.; et (c'est ce qui sera le mieux) trempe son manger dans ce même suc'. P. 18, en bas, voici la ponctuation qu'il faut: *e frega-lo li souen, tro per les nars li decorr, e fe-lo seer deiun al sol.*

Étant donné la ponctuation et l'apostrophe introduites, on eût aimé à voir introduire aussi l'accent pour marquer les futurs etc. C'eût été interpréter les *garra* (p. 21, l. 4) et les *garas* (p. 19, l. 18), représentants de 'guérira' et 'guériras' respectivement.

N'eût-il pas été bon de dire également quelque part que »segens» (p. 8, l. 2 d'en bas) est une erreur pour *legens* 'les lecteurs', que *lurs* (p. 9, l. 7) vaut *lur*, que *prenent* (ibid., l. 12) vaut *prenents*, que *poques* (p. 11, l. 10) signifie ici, chose remarquable!, 'petites', que »gro» (ibid., l. 19) est *groc*, que *un* (p. 13, l. 7) est une erreur pour *ui* 'le vin', que *sur* (p. 14, l. 21, fin) est une erreur pour *suc*, que »emig» (p. 15, l. 3) l'est pour *enuig* ou *enug* 'ennui', que *ca del* (p. 17, l. 3) l'est pour *cadel* CATELLV, que *fin* (p. 21, l. 18) représente l'impér. FINDE?

Tout bref qu'il est, il va sans dire qu'un texte technique

médiéval comme le nôtre, qui d'ailleurs n'est conservé que dans un seul manuscrit, offre beaucoup de points difficiles — non seulement en fait de passages ou contextes entiers, mais aussi en fait de quelques vocables inconnus. M. Griera a réuni un certain nombre de ces derniers dans le *Vocabulari,* en les munissant d'un point d'interrogation. Il n'a pas mis le point d'interrogation après un petit article ainsi conçu: »*Cep,* verb, 'comensa'». Ce *cep* se trouve (p. 18, au milieu) dans un passage où il s'agit des remèdes à appliquer pour empêcher le faucon de crier. Voici le contexte dont il s'agit (j'y mets du mien la ponctuation): *pren mugols d'ous e mescla ab oli; donali-ho a meniar ab carn, e será guarit, si cep crida.* La traduction marche toute seule, pour commencer: 'prends des jaunes d'œuf [MEDIOLOS] et mêles-y de l'huile; donne-le-lui à manger avec de la viande, et il sera guéri' — mais la suite? qu'est-ce que veut dire *si cep crida?* Je ne vois pas que *cep* puisse être un verbe; pour cela, il faudrait bien, tout d'abord, *cridar*; et puis, COEPI n'a pas laissé de traces en roman. Quand on ne sait pas si ce *cep* énigmatique remonte jusqu'à l'original, il vaut mieux peut-être s'abstenir de toute hypothèse à ce sujet. Il semble que personne ne pourra songer non plus à une survivance en anc. catalan de SAEPE, mot également disparu ailleurs dans la Romania. Si vraiment il s'agissait ici de SAEPE, le sens de notre passage serait à rendre par: 'et il sera guéri, quand même il aurait constamment crié jusque-là'. — Je pense que c'est un *maners* que l'éditeur aura vu dans le mot *manes* (p. 11, l. 4 d'en bas); c'est ce qui donne un sens excellent. L'éditeur ne mentionne pas non plus dans le Vocabulaire le mot *sex* (p. 11, l. 9 d'en bas). Il s'agit d'un épervier de première classe, qui, entre autres bonnes qualités, a celle d'être *alegre e suau sex tota au.* Je pense que nous sommes en présence d'un curieux latinisme représentant SECUS: 'il est gai et doux plus qu'aucun autre oiseau'. Il faut se rappeler que notre texte est une traduction du latin. —

Le texte publié par le Dr Griera gagnera en intérêt, je crois, le jour où on l'aura rapproché, comme traité et surtout comme mine lexicographique, des quelques morceaux versifiés de Daude de Pradas dont on trouve des extraits dans la *Chrestomathie provençale* de Bartsch. Ce traité de *Li auzel cassador* date du même siècle que le traité catalan. Par contre, comme on sait, les deux traités castillans *De las aves de caça* (celui de Juan Manuel et celui de López de Ayala) lui sont postérieurs.

O. J. Tallgren.

Protokolle des Neuphilologischen Vereins.

Protokoll des Neuphilologischen Vereins vom 27. Februar 1915. Anwesend waren der Vorstand und 23 Vereinsmitglieder. Anstatt des verhinderten Schriftführers wurde das Protokoll von Mag. U. Cronwall geführt.

§ 1.

Das Protokoll der vorigen Sitzung wurde verlesen und geschlossen.

§ 2.

Als neue Mitglieder wurden vorgeschlagen und aufgenommen: Mag. phil. *Rolf Pipping*, Stud. *John Granlund* und Stud. *Aune Malinen.*

§ 3.

Prof. *H. Suolahti* hielt im Anschluss an Hans Sperbers 1914 zu Halle a. S. erschienene Arbeit »Über den Affekt als Ursache der Sprachveränderung» einen Vortrag in deutscher Sprache über: «Die Ursachen der Sprachveränderung».[1]

§ 4.

Prof. *A. Wallensköld* besprach in französischer Sprache eine 1913 zu Genf erschienene Grammatik «Étude du Verbe; Théorie et exercices. Manuel destiné à l'Enseignement pratique du Français par E. Lasserre et J. Grandjean». Der Referent sagte, die Einführung dieses «Manuels» als Lehrbuch in unseren Schulen sei zwar ausgeschlossen, er habe es aber doch besprechen wollen, weil es auch für ausländische Studierende gedacht sei und unsere Studenten sich seiner beim Selbststudium bedienen könnten. Zu diesem Zwecke wollte der Referent die kleine Arbeit jedoch nicht geradezu empfehlen, denn sie sei in vielen Stücken sehr unphilologisch. Es kämen darin manche vom sprachgeschichtlichen Standpunkte aus teils falsche, teils veraltete Erklärungen und unphilologisch abgefasste Regeln

---

[1] Vgl.. Neuph. Mitt. 1915, S. 80.

vor, obgleich sie anscheinend auf historisch-philologischer Grundlage ruhten. Mehrere Beispiele solcher Unrichtigkeiten wurden angegeben. Die Grammatik hat jedoch auch manche grosse Verdienste. Unter diesen hob der Ref. die Fülle guter Beispiele hervor. Die bei denselben angewandte s g. Ergänzungsmethode veranlasste den Referenten, auf diese Frage etwas näher einzugehen. Er stellte die Zweckmässigkeit der Methode beim Schulunterricht in Frage, da sie die Schüler leicht in Versuchung führe, bei den zu ergänzenden Beispielen die ausgelassenen Formen und Endungen einfach ins Buch einzuschreiben, um sie dann bequem bei der Hand zu haben. Die Ergänzungsmethode könne vielleicht sogar einen unter den Schülern zirkulierenden s. g. «Schlüssel» der Beispiele zur Folge haben, und dann sei die durch die Ergänzung bezweckte Übung ganz verfehlt. Bei vom Lehrer angewandten extemporierten Beispielen sei dagegen die «Ergänzungsmethode» gewiss zu empfehlen.

Auf die Frage der Ergänzungsmethode folgte eine lebhafte Diskussion, wobei sich sämtliche Redner, trotz der hervorgehobenen Schattenseiten der Methode, für deren Zweckmässigkeit aussprachen. Man war der Meinung, dass den Übelständen der oben erwähnten Art durch einige Wachsamkeit seitens des Lehrers leicht abzuhelfen sei.

In fidem:
Uno Cronwall.

Protokoll des Neuphilologischen Vereins vom 15. März 1915 (Jahresfest). Anwesend waren der Ehrenpräsident, Prof. W. Söderhjelm, der Präsident, Prof. A. Wallensköld, und 30 Mitglieder des Vereins.

§ 1.

Prof. *A. Wallensköld* hielt in französischer Sprache einen Vortrag über Thibaut de Champagne's Leben und Werke.

§ 2.

Zur Aufführung gelangte ein alter französischer Schwank, «La farce du cuvier», der von den Fräulein *E. Snabb* und *E. Nyman* und Herrn *E. Svibergson* gespielt und mit grossem Beifall aufgenommen wurde.

§ 3.

Beim Souper brachte Prof. *A. Wallensköld* die Gesundheit der Ehrenmitglieder des Vereins aus, worauf der Ehrenpräsident, Prof. *W. Söderhjelm*, in launigen Worten erwiderte.

In fidem:
Ludvig Granit.

Protokoll des Neuphilologischen Vereins vom 27. März 1915. Anwesend: der Ehrenpräsident, Prof. W. Söderhjelm, der Präsident und 13 Vereinsmitglieder.

§ 1.

Die Protokolle vom 27. Februar und 15. März 1915 wurden verlesen und geschlossen.

§ 2.

Folgende neue Mitglieder wurden vorgeschlagen und aufgenommen: Fräulein Stud. *Katri Yrjö-Koskinen*, Fräulein Stud. *Tyyni Haapanen.*

§ 3.

Dr. *O. J. Tallgren* hielt in französischer Sprache einen Vortrag über den Ursprung der Schriftsprache Italiens (»Observations sur l'origine de la langue littéraire de l'Italie»).

Der Vortragende ging von der seit Parodi (Bull. della Soc. Dantesca ital., N. S., XX, 1913, S. 113—128) feststehenden Tatsache aus, dass die ältesten italienischen Canzonen ursprünglich in sizilianischem Dialekt geschrieben waren. Nach Prüfung dieses ganzen sizil. Canzonenmaterials bei soweit wie möglich kritischer Behandlung der einschlägigen Textstellen ergab sich, dass das sog. »Troncamento» (z. B. *ben credo* statt *bene credo*) auch hier sehr häufig, jedoch in einigermassen beschränktem Umfange nachzuweisen ist. Andererseits konnten auf hundert Seiten sizilianischen Prosatextes in diplomatischem Drucke nur ganz sporadische Fälle von Troncamento belegt

werden. Dr. Tallgren machte nun den Versuch zu beweisen, dass das unsizilianische Troncamentò im Canzonensizilianischen ohne Annahme etwaiger Beeinflussung seitens des Toscanischen oder sonstiger kontinentalitalienischer Dialekte, in welchen das Troncamento geläufig ist, sich gut erklären lässt. Es stellt sich nämlich heraus, dass das Verzeichnis der canzonensizilianischen Troncamenti lauter Formen enthält, die mit den entsprechenden provenzalischen identisch sind oder doch nur rein graphische Abweichungen aufweisen. Troncamenti wie die bei Guittone, Dante und anderen Nichtmeridionalen oft begegnenden nichtprovenzalischen Formen *men* = *meno, contrar* = *contraro, vender* scheinen hier überhaupt nicht vorzukommen. Der Vortragende stellte die Hypothese auf, das canzonensizilianische Troncamento sei hauptsächlich auf die auch sonst ja vielfach bezeugte, sogar rein formell bestehende Nachahmung des Provenzalischen (bzw. des Französischen) zurückzuführen.

Der *Vorsitzende* dankte Dr Tallgren für den interessanten Vortrag. Es entspann sich über die vom Vortragenden aufgestellte Hypothese eine kurze Diskussion, an der sich die Herren *Wallensköld*, *Tallgren* und *Söderhjelm* beteiligten.

§ 4.

Magister *M. Wasenius* referierte in schwedischer Sprache: »Einige Gesichtspunkte beim Korrigieren der schriftlichen Arbeiten».

Ein einheitliches Verfahren bei dem Korrigieren der schriftlichen Arbeiten dürfte bei uns nicht herrschen. Das, worauf es aber immer ankommt, ist ja vor allem, dass die Schüler den grösstmöglichen Nutzen aus der Korrekturarbeit des Lehrers ziehen, dann aber auch, dass diese Arbeit, ohne dem Interesse der Schüler zu nahe zu treten, dem Lehrer selbst keine allzu schwere Bürde auferlegt. Ein vollständiges *Umschreiben* der korrigierten Arbeit sollte nicht als Regel gelten, weil es immerhin fraglich ist, ob die dadurch dem Lehrer in hohem Grade vermehrte Korrekturlast in richtigem Verhältnis zu dem Nutzen steht, den der Schüler davon hat. Sonst aber kann der Lehrer sich bloss mit dem Umschreiben der verbesserten Stellen begnügen. Nur in den unteren Klassen und im Falle völlig ungenügender oder nachlässiger Arbeit erscheint das vollständige Umschreiben erwünscht.

Die Art des Korrigierens kann nach der Unterrichtsstufe wechseln. Auf der *Unterstufe* genügt beim Korrigieren des

Diktats das Unterstreichen, weil der Schüler im Text nachsehen und das Fehlerhafte selbst verbessern kann.

Bei Umwandlungen dagegen muss auf dieser Stufe der Fehler klar und deutlich verbessert werden, und die Schüler haben dann die verbesserten Stellen ein oder mehrere Mal umzuschreiben, damit die richtige Form sicher eingeprägt wird.

Auf der *Zwischenstufe*, sei es bei Umwandlungen oder bei Übersetzungen, genügt nicht das Korrigieren der fehlerhaften Stellen allein, sondern der Lehrer muss den ganzen zusammengehörigen Komplex, der zum klaren Verständnis der verbesserten Stelle nötig ist, noch unterstreichen Der Schüler soll ebenfalls die ganze Wortgruppe nochmals umschreiben.

Auf der *höheren Mittelstufe* werden die Fehler vom Lehrer fertig korrigiert und nachher in der Klasse erklärt. Die Schüler haben dann beim Umschreiben der fehlerhaften Stellen die Komplexe selbst herauszusuchen — eine Arbeit, die ihre Urteilskraft oft auf keine leichte Probe stellt.

Auf der *Oberstufe* werden die Fehler in der Regel nur unterstrichen und, nachdem der Lehrer sie mit den Schülern in der Klasse besprochen hat, von diesen selbst zu Hause verbessert. Dabei muss der Lehrer seine Schüler zu sorgfältigem Korrigieren anhalten und die Verbesserungen jedesmal genau nachprüfen.

Der Referent hält die Methode des Unterstreichens überhaupt für sehr gewinnbringend, nicht nur weil sie die Korrekturlast des Lehrers bedeutend erleichtert, sondern auch und vor allem, weil sie das flüchtige Durchsehen der Fehler verhindert und die Schüler zu gründlicherem Nachdenken zwingt.

Der *Vorsitzende* sprach dem Referenten den Dank des Vereins aus und hob hervor, wie wichtig es sei, die Korrekturlast der Lehrer irgendwie zu erleichtern.

Prof. *Söderhjelm* findet, dass die Schüler oft einen ganz erstaunlichen Mangel an Urteilsfähigkeit zeigen, glaubt aber, dass die Lehrer nicht immer die richtigen Mittel zur Bekämpfung dieses Übels finden, weil sie die Schwächen ihrer Schüler mitunter nicht hinreichend kennen. Denn erst diese Kenntnis — so schwer sie auch in den stark besuchten Klassen zu erwerben sei — lasse den Lehrer in jedem einzelnen Falle die richtige Erklärung finden. Die vom Referenten vorgeschlagene

Methode des Korrigierens findet Prof. Söderhjelm interessant und sehr nützlich, weil sie zur Entwickelung der Urteilskraft der Schüler beitrage.

Lektor *Granit* meint, dass die meisten Lehrer wohl jetzt die vom Ref. empfohlene Unterstreichung der Fehler wo möglich anwenden. Er selbst halte seine Schüler auf allen Stufen regelmässig dazu an, die Verbesserungen selbst zu machen, und schreibe nur dann die vollständige Korrektur aus, wenn — wie z. B. bei Reproduktionsübungen — anzunehmen sei, dass die Schüler die Schwierigkeiten bei blossem Anstreichen nicht zu bewältigen vermögen. Bei der Zurückgabe der schriftlichen Arbeiten müssen die Schüler die von ihnen und dem Lehrer gemeinsam gemachten Verbesserungsvorschläge sich notieren. Man dürfe auch die regelmässige — womöglich stündliche — Benutzung der schwarzen Tafel nicht vergessen. Denn die Schreibhefte könnten doch bei den stark besetzten Klassen zu selten zur Anwendung kommen, um den Schülern genügende Übung im schriftlichen Gebrauch der Sprache zu geben.

Dr. *Hagfors* glaubt nicht wie der Vorredner, dass die Unterstreichung der Fehler bei uns sehr gewöhnlich ist. Für den Lehrer bedeute dies Verfahren nicht immer einen Gewinn an Zeit, denn es könne leicht geschehen, dass die Schüler das Unterstrichene ganz falsch ändern und den Lehrer zum nochmaligen vollständigen Korrigieren zwingen. Die Methode verlange notwendig die Anwendung von verschiedenen Zeichen, um Zusammengehöriges hervortreten zu lassen.

Magister *Wasenius* findet den von Dr. Hagfors gemachten Vorschlag, verschiedene Zeichen anzuwenden, sehr beachtenswert. Es zeige sich bisweilen, doch nur auf der Unterstufe, dass die Schüler die unterstrichenen Stellen falsch verstanden haben. Eine mühevolle Arbeit werde das Korrigieren übrigens stets bleiben. Ein Meinungsaustausch in dieser Frage könne aber immerhin neue Gesichtspunkte und Erfahrungen an den Tag bringen, die jedem Lehrer willkommen seien. Das von ihm empfohlene Verfahren dürfte wenigstens die Lehrer interessieren, die ihre Schüler jede schriftliche Arbeit umschreiben lassen und über Korrekturlast klagen.

Lektor *Granit* findet das vollständige Umschreiben nur in den Fällen angebracht, wo die schriftliche Arbeit von sichtlicher Nachlässigkeit zeugt oder sonst zu viel Fehler enthält. Auch das mehrmalige Umschreiben einer verbesserten Stelle erscheint ihm nutzlos. Er macht noch auf einige Schwierig-

keiten aufmerksam, die mit dem ausschliesslichen Anstreichen verbunden sind, z. B. bei fehlerhafter Wortfolge.

Magister *Cronwall* weist auf einige graphische Zeichen hin, deren er sich beim Unterstreichen zu bedienen pflegt, um verschiedenartige Fehler, wie die der Wortstellung, Beugung u. a. zu bezeichnen. Das vollständige Umschreiben verlange er nur auf der Unterstufe, nicht aber in den oberen Klassen.

In fidem:
Ludvig Granit.

Eingesandte Litteratur.

Från Filologiska föreningen i Lund. Språkliga uppsatser IV. Lund, Gleerupska Univ.-Bokhandeln — Leipzig, O. Harrassowitz, 1915. 200 S. 8:o. Preis: 4 Kr. (Mk. 4,50).

Schriftenaustausch.

Anuario estadístico de la República Oriental del Uruguay. Libro XXII, tomo II (Años 1909—910). Montevideo, 1914. XXXVI + 451 pag. 4⁰.

Från Filologiska föreningen i Lund. Språkliga uppsatser I—IV (1897, 1902, 1906, 1915). Enthalten u. A.: Bd. I: Emil Rodhe, Transitivity in Modern English; Sven Berg, Bidrag till frågan om det attributiva adjektivets plats i modern franska. — Bd. II: Hilma Borelius, Étude sur l'emploi des pronoms personnels sujets en ancien français; E. Walberg, Étude sur la langue du ms. ancien fonds royal 3466 de la Bibliothèque royale de Copenhague; Fredrik Wulff, Trois sonnets de Pétrarque selon le ms. sur papier, Vat. 3196 (et une rectification). — Bd. III: Carl Collin, Semasiologiska studier över abstrakter och konkreter; Gustaf Ernst, La grammaire française de Pourel de Hatrize (1650); Ernst A. Kock, Giebt es im Altsächsischen einen Gen. Sing. *suno*?; Nils Robert Palmlöf, *Labet* och *bet;* E. Walberg, Classification des manuscrits de la «Vengeance d'Alexandre» de Jean le Nevelon; Fredrik Wulff, Le développement de la canzone «Amor, se vuoi», de Pétrarque,

selon le ms. Vat. lat. 3196, fol. 12 recto. — Bd. IV: Carl Collin, Än en gång abstrakter och konkreter; N. Otto Heinertz, Ein romanisch-germanisches Reiter- und Ritterwort; E. Slettengren, On M. E., early N. E. *oi*, *ui* in French loan-words containing pop. Lat. stressed o̜, o̜; E. Walberg, Quelques remarques sur l'anc. franç. *ne garder l'eure que* . . .

The Journal of English and Germanic Philology, vol. XIV, no. 1 (Jan., 1915): Edward Henry Lauer, Luther's Translation of the Psalms in 1523—24; Charles Edward Lyon, The Phöbus Fragment of Kleist's Kätchen von Heilbronn; C. H. Ibershoff, A New English Source of Wieland; Käthe Brodnitz, Nicolai und die Schundliteratur; Allan H. Gilbert, The Tempest: Parallelism in Characters and Situations; Charlotte D'Evelyn, Sources of the Arthur Story in Chester's Loves Martyr; D. L. Thomas, Concerning Glapthorne's Wit in a Constable; Harriet Manning Blake, Golding's Ovid in Elizabethan Times; Clarissa Rinaker, Twenty six unedited Letters of Thomas Warton; Reviews and Notes.

Les Langues Modernes, 13e année, n^0^ 2 (Mars-Avril 1915).

Mnemosyne, nova ser., vol. XLIII (1915), pars II.

Modern Language Notes, vol. XXX, no. 3 (March, 1915): W. O. Sypherd, The Completeness of Chaucer's »Hous of Fame»; G. L. Kittredge, Chaucer's »Troilus» and Guillaume de Machaut; Joseph Quincy Adams, Jr., Hamlet's »Brave o'erhanging Firmament»; Reviews; etc. — No. 4 (April, 1915): Karl Young, Chaucer und the Liturgy; Gerard E. Jensen, Concerning Christopher Smart; A. H. Appelmann, Longfellow's »Poems on Slavery» in their Relationship to Freiligrath; Reviews; etc.

Moderna Språk, IX. Jahrg., Nr. 4 (März 1915): Edvard Strömberg, Den experimentella pedagogiken och språkundervisningen; usw.

Museum, 22ste Jaarg., No. 6—7 (Maart-April 1915).

Rassegna bibliografica della letteratura italiana, anno XXIII, num. 1—2 (Genn.-Febbr. 1915).

Revista de Filología Española, tomo I, cuad. 2:o (Abril-Junio 1914: Z. García Villada, Poema del abad Oliva en alabanza del monasterio de Ripoll; A. G. Solalinde, Fragmentos de una traducción portuguesa del «Libro de buen amor» de Juan Ruiz; A. Castro, Disputa entre un cristiano y un judío; Reseñas; Análisis sumarios; Bibliografía; Noticias. — Cuad. 3:o (Julio-Sept. 1914): M. Artigas, Fragmento de un glosario latino; Rafael Mitjana, Nuevos documentos relativos a Juan del Encina; Arturo Farinelli, Mistici, teologi, poeti e

sognatori della Spagna all' alba del dramma di Calderón; Reseñas; Análisis sumarios; Noticias. — Cuad. 4:o (Oct.-Dic. 1914): R. Menéndez Pidal, Poesía popular y Romancero, I; Pedro G. Magro, Merindades y señoríos de Castilla en 1353; A. Castro, Mozos e ajumados; J. G. Ocerin, Para la bibliografía de Lope; Reseñas; Análisis sumarios; Bibliografía. — Tomo II, cuad. 1:o (En.-Marzo 1915): R. Menéndez Pidal, Poesía popular y Romancero, II; Federico Hanssen, Las coplas 1788—1792 del «Libro de Alexandre»; W. Meyer-Lübke, Acerca de la palabra «rueca»; María Goyri de Menéndez Pidal, Dos notas para el «Quijote»; Narciso Alonso Cortés, Algunos datos relativos a D. Pedro Calderón; Notas bibliográficas; Bibliografía; Noticias.

Språk och Stil, XV. Jahrg. (1915), Heft 1—3: Nils Bergsten, Om engelska lånord i svenskan; usw.

Studi di Filologia Moderna, anno VII, fasc. 3—4 (Luglio-Dic., 1914): Guido Manacorda, Maurice Barrès; Lily E. Marshall, The Letters and Poems of Edward Dowden; Victor Klemperer, »Prolem sine matre creatam», Einführung in eine Montesquieu-Monographie; Comunicazione, Recensioni, ecc.

Virittäjä 1915, Nr. 3—4. Nr. 3 enthält: E. A. T[unkelo], Muutama sana kansainvälisten lainasanain käytöstä suomenkielessä; Yrjö Sirola, Kokoelma Amerikan suomen englantilaisperäisiä lainasanoja.

Mitteilungen.

Ausländische Besprechungen einheimischer Publikationen: *A. Långfors*, Huon le Roi de Cambrai, Œuvres, bespr. von A. Jeanroy, Rev. crit. 1914, n⁰ 27, p. 8, und von Leo Jordan, Literaturbl. 1915, Sp. 17. — *J. Runeberg*, La Bataille Loquifer I, bespr. von R. W[eeks], The Rom. Rev. V (1914), S. 110—111. — *W. O. Streng*, Himmel und Wetter in Volksglaube und Sprache in Frankreich, I (Ann. Acad. Scient. Fennicae), bespr. von L. Spitzer, Literaturbl. 1915, Sp. 20—22.

Ferienkurse: In *Lausanne*, Serie I, 22. Juli—11. Aug.; Serie II, 12. Aug.—1. Sept. — In *Paris* (Alliance française), Serie I, 1.—31. Juli; Serie II, 2.—31. Aug.

Berichtigung: M. Ferd. Brunot a bien voulu me faire savoir que j'ai mal interprété ses paroles quand j'ai dit

(*Neuph. Mitt.* 1914, p. 216) que tout le quatrième livre de l'*Histoire de la langue française*, tome IV, première partie, était dû à une collaboration avec M. Salverda de Grave. Le savant hollandais n'a écrit qu'un chapitre sur les mots français dans le néerlandais, chapitre qui ne sera publié que dans le tome V de l'ouvrage de M. Brunot. — *A. W.*

NEUPHILOLOGISCHE MITTEILUNGEN

Herausgegeben vom Neuphilologischen Verein in Helsingfors.

Redaktion:

A. Wallensköld, Professor der romanischen Philologie — H. Suolahti, Professor der germanischen Philologie

Nr. 5/6

Acht Nummern jährlich. Preis: 4 Fmk (= francs) direkt bei der Redaktion, 4: 32 durch die Post und 5:— durch die Buchhandlungen. Zahlende Mitglieder des Vereins erhalten das Blatt unentgeltlich. — Abonnementsbetrag, Beiträge, sowie Bücher zur Besprechung bittet man an Prof. A. Wallensköld, V. Hamng. 5, zu senden.

XVII. Jahrg. 1915

Note di sintassi siciliana.[1]

I. *va vacci.*

Nell' *Arch. glott. ital.* (XV-1896, 453), G. I. Ascoli si occupò di «un problema di sintassi comparata dialettale», esaminando tre locuzioni dialettali:

1) va chiama, vo chiamo
2) va e chiama, vo e chiamo
3) va a chiama, vo a chiamo,

che corrispondono alla costruzione letterararia:

va a chiamare, vo a chiamare,

cioè alla costruzione di un verbo di moto (spesso *andare*), che si trova specialmente nella funzione imperativa, ma anche nell' indicativa o congiuntiva, e viene a reggere l'infinito con la prepozizione *a*. Già il Gaspary (*Zeitschrift*, III, 257—59) aveva notato l'espressione toscana *vattel'a pesca*, spiegandola come una mescolanza di *va, pesca* con *va a pescare*. L'Ascoli,

[1] Affidata al sottoscritto la correzione delle bozze di questo articolo, che non furono mandate in Italia per mancanza di tempo, ho l'onore di invitar l'Autore, in nome della Redazione, a stampare in uno dei fascicoli prossimi le aggiunte e le correzioni che gli parrebbero opportune.

O. J. Tallgren.

ristudiando la questione intus et in cute, come suol dirsi, estese anzitutto la sua ricerca a tutti i nostri dialetti, appunto perchè questa particolarità sintattica è in generale propria di tutta Italia, e dimostrò che l'ipotesi che si abbia da vedere nel secondo verbo un infinito coll'accento ritirato è illusoria. Con non minore ragione fece derivare la particella *a*, che si trova spesso tra i due indicativi o imperativi, da AC e non da AD. Questa particella AC — notò anche — effettua pienamente il raddoppiamento della consonante seguente. Egli vide, dunque, nel nostro costrutto, due verbi dello stesso modo e tempo che formano due proposizioni coordinate copulative.

La Sicilia gli apprestò il miglior materiale per copia e varietà; anzi dagli esempi siciliani dovè forse venirgli la prima intuizione della soluzione del problema. Infatti, mentre in quasi tutto il resto d'Italia, da Venezia a Palermo, troviamo soltanto il costrutto nella forma imperativa

va a chiama,

la quale appunto dà l'illusione di un imperativo seguito da un infinito apocopato, invece in Sicilia è frequente anche la forma indicativa

va (iu) a chiamu (vado a chiamo),

la quale non lascia dubbio di sorta che il secondo verbo è nella stessa condizione flessionale del primo, cioè nello stesso modo e tempo e nella stessa persona. Son tanti nell' isola questi casi di applicazione indicativa del nostro costrutto che all'Ascoli stesso parve che l'applicazione imperativa «s'avvertisse appena». Egli, lontano com' era dalla Sicilia, dovè fare la sua ricerca sui testi scritti, antichi e moderni, e, con la guida d'essi, asserì: «Nel dialetto siciliano siamo, esclusivamente o quasi, alla costruzione indicativa; e non mai senza particola. La quale è sempre *e* nei pochi esempi che io trassi da testi in vecchio siciliano, e oscilla tra *a* ed *e* nel moderno». In verità gli esempi, desunti dagli antichi testi siciliani, hanno sempre la cong. *e*, ma non mancano casi della costruzione imperativa. Uno degli esempi antichi, riportati dall'A-

scoli stesso, ha due imperativi che formano due proposizioni coordinate: *Vatindi a lu regnu e ffa tua armata* 'vattene al regno, e fa la tua armata' (dal «Rebellamento di Sichilia», Amari, *Storia del Vespro siciliano*, III, 130). In quegli esempi, scelti dalle raccolte moderne di canti e fiabe, non si trovano casi di costruzione imperativa, e veramente la particella è ora *e* ora *a*. Corrado Avolio, uomo di gran buon senso e modesto e non corrivo studioso del suo dialetto natìo, inviando privatamente al Maestro una lunga serie di esempi siciliani della particolarità sintattica [1], mostrò come sieno continue le serie parallele e assolutamente sinonime rappresentate dal doppio tipo *vaju e vviju*, *vaju a viju* e accettò l'interpretazione ascoliana *VADO–ET–VIDEO, *VADO–AC–VIDEO (allato a *vaiju a vvidiri*, che si trova pure in Sicilia). Tra gli esempi dello studioso notigiano, ce n'erano alcuni all'imperativo, però tutti con la preposizione.

* * *

Ma per il dialetto moderno siciliano (mi riferisco in ispecial modo al sottodialetto di Catania), bisogna correggere le restrizioni suaccennate dell'Ascoli. Perchè — almeno in Catania — c'è tanto la costruzione imperativa quanto la indicativa e per giunta essa è più frequente in ogni ordine di parlanti.

Inoltre ci sono benissimo casi di soppressione della particella.

Evidentemente ciò non intacca la bella soluzione dell'Ascoli, che fece derivare, coll'autorità di esempi di Plauto e senza pregiudizio delle leggi fonetiche, la *a* da AC e non da AD, come abbiamo accennato; anzi si viene ad allargarla e a sostenerla maggiormente. È bene ripetere che quel che vide e affermò l'Ascoli sulla particolarità sintattica da lui studiata, è un segno, sebbene piccolo, di quella forza d'intuizione che è proprio dei veri Maestri. Ciò ben comprese un altro auto-

---

[1] L'Ascoli ne riportò alcuni nell'*Archivio*, XV-1901, 221.

revole studioso, H. Schneegans, che in un'interessante recensione del *Krit. Jahresber.* (V, 1897—98, 155) accettò interamente la tesi del grande glottologo italiano.

Esempi di costruzione imperativa si trovano dunque a iosa nel dialetto di Catania. Esaminiamo appunto quelli senza particella, che, quando c'è, è la *a*. Sono in generale preceduti dall'imperativo di *andare*:

va pigghia
va pigghiala
va vacci, ecc.

Senza dubbio qua non c'è alcuna traccia della particella; poichè non avviene il raddoppiamento della iniziale del secondo verbo. Infatti *va* da solo non ha la facoltà di raddoppiare la iniziale della parola seguente, salvo che questa sia un'enclitica (cfr. D'Ovidio, *Arch.*, IV, 180). Ma come spiegare la mancanza della particella *a* in questo caso? Io me la spiego in una sola maniera. Sappiamo che quando più proposizioni unite tra loro, col medesimo soggetto, si seguono, si ricorre alla copulazione con la cong. *e*, che, sotto l'azione di un'emozione, spesso si sopprime. Or questo fatto sintattico che il Meyer-Lübke[1] chiama giustaposizione, cioè la paratassi, è anzitutto comune con due imperativi, «il primo dei quali esprime in maniera del tutto generale un'esortazione ad agire, mentre il secondo indica in maniera più precisa l'azione che si ha da compiere». E questo è il caso nostro, del sacchettiano *va dormi* (nov. 54) e degli esempi riportati dall'Ascoli, che son tutti di tipo napoletano e hanno appunto per primo verbo l'imperativo *va*[2].

---

[1] *Grammaire d. lang. rom.*, III, pp. 596—97, §§ 531—32.

[2] *Arch.*, XIV, 459. Nella città di Napoli dicesi *Vattence corca*, *vatte nce spassa* ecc., e nella «Collezione di tutti i poemi in lingua napoletana» l'Ascoli notò una serqua di esempi tutti con *va*. Ancora esempi fuori di Napoli: *va ti chiama* (Spinoso, Basilicata), *vanni chiamma* (Bagnoli Irpino, Principato Ulteriore). A questi posso aggiungere altri che ho rinvenuti nella famosa lettera in dialetto napoletano del Boccaccio a Francesco di messer Alessandro de' Bardi: *Figlio meo, ba spicciate: ba joca a la scola co li zitielli.*

Lo stesso verbo *andare* nella costruzione indicativa della nostra particolarità è seguito però dalla particella *a*, appunto perchè l'azione è espressa «con calma», è priva, cioè, di quella emozione e di quella rapidità che son proprie del modo imperativo. Nel presente indicativo la *a* c'è sempre, nonostante non paia: essa viene incorporata nel verbo e la prova ne è il raddoppiamento della consonante successiva.

Va bbivu (vado a bere)

è espressione contratta di

vaiu a bivu.

Nella stessa costruzione imperativa, però con verbi di moto diversi da *andare*, si trova anche nel dialetto di Catania la particella *a*:

manna a vidi.

Come mai? In italiano si traduce *manda a vedere*, e, secondo la interpretazione dell'Ascoli, corrisponde al sicil. *manna e vidi.* Ora in quest' espressione, pur essendoci l'imperativo, manca l'azione emotiva e rapida. I soggetti dei due verbi sono solo apparentemente della stessa persona; ma chi è che manda, a rigore di logica, non è colui stesso che è mandato a vedere. L'esortazione ad agire e l'azione da compiere non sono fuse come nel caso tipico di *va vacci*, e appunto perciò si mette tra esse la congiunzione AC che le distacca. La copulazione viene a prendere il posto della giustaposizione.

In conclusione, nel nostro costrutto c'è ora la giustaposizione e ora la copulazione delle due proposizioni, non mai la subordinazione. La copulazione avviene naturalmente con le sue congiunzioni *e* (ET) e *a* (AC).

* * *

Qui finirebbe questa mia Nota; però debbo aggiungere che contro tanto ovvia spiegazione ci è stato chi ha fatto

delle riserve e opposizioni, sostenendo l'ipotesi suaccennata del Gaspary, proprio (è quel che più stupisce!) per la Sicilia. Giacomo De Gregorio osserva: «Se la particola nel vecchio siciliano, per la costruzione indicativa, è sempre *e*, e oscilla tra *a* ed *e* nel moderno (Ascoli, 461), a rigore di logica si dovrà credere che *a* sia una fase moderna, svoltasi vuoi per ragione fonetica che morfologica da quell' *e* (!), anche antico, che nei testi appare sotto forma genuina di *et*.... O come si potrebbe mai ammettere, che l'AC sia restato latente nei secoli più antichi, di fronte al dominio di ET, per poi ricomparire nei moderni?» [1]. Per vero dire, il rigore di logica del De Gregorio qui non è molto forte. Crede egli che l'antico siciliano, nei suoi varii sottodialetti, sia tutto negli esempi e nei testi citati dall'Ascoli? Se noi non troviamo, nei testi che ci rimangono, esempi di costruzione con *a*, non possiamo sentenziare subito che essa non esistesse nei varii sottodialetti siciliani antichi. Del resto il De Gregorio stesso ricorda e aggiunge «che anche nel siciliano attuale della zona a cui appartengono, in massima parte, i testi, ove sono spigolati i precedenti esempî, tra' quali testi primeggia la *Vita di lo beato corrado composta per lo nobili Andriotta Rapi notiziano*, esistono casi di *e*». Dunque? Casi di costruzione con *e* esistettero nell'antico siciliano, come esistono nel moderno; ma lo

[1] *Studi glott. ital.*, 1899, I, 239: «Sopra un problema di sintassi comparata dialettale». Noto di passata che il De Greg. considera persino come una particolarità del nostro costrutto le espressioni messinesi: *cerca mi nesci*, *vuoli mi zappa* ecc., per venire a conchiudere che ci troviamo davanti a un fenomeno generale di sintassi che «si ripete anche coi verbi diversi da *andare* nei quali il valore della particella non è semplicemente copulativo, ma di specificazione e anche di fine, equivalendo ora a *che* ora ad *a*». È esatto che le espressioni messinesi indicano un fine, ma, appunto per ciò, sono diverse dal nostro costrutto e per la sintassi e per la fonetica. *Mi* non è, come pensa il De Greg., una particella pronominale, ma deriva dal lat. MODO e si usa, oltre che nella forma indipendente, nella dipendente (ipotassi) dai verbi che esprimono un movimento dell'animo, un' intenzione, per es. *persuadeo*, come in latino (v. il mio Studio di sintassi: *Lat. modo nel dialetto siciliano*, Madrid, 1912, p. 14).

stesso può ben pensarsi per quelli con *a*. Gli autori antichi avranno preferito quelli con *e*, o perchè erano nativi della provincia dove si usava la *e* o perchè (e questo sarà stato il caso più frequente) non comprendevano o disprezzavano la costruzione troppo vernacola con *a*. Il De Gregorio, desioso di vedere e stabilire fasi evolutive del nostro costrutto, pur senza avere tutti i dati positivi, giunge a pensare che *va a chiama* possa rappresentare una fase più moderna di *va e chiama*, e spiega nientemeno il sorgere di *a* da ET. Per lui »questo compito non sarebbe arduo, potendosi ammettere, che sul costrutto *va e chiama* si sia esercitata una influenza incompleta di quello letterario, o meno confidenziale *va a chiamare*. L'analogia con esso potrebbe aver fatto mutare l'*e* in *a*, non giungendo a modificare anche la seconda forma. Ciò vuol dire che *a* da ET dei vernacoli siciliani, e forse anche de' non siciliani, se la nostra idea avesse buon fondamento, potrebbe essere attribuito a una spinta analogica o assimilativa». Non si capisce bene l'ipotesi della congiunzione *e* derivante per analogia dalla preposizione *a*, senza che il fenomeno di analogie giunga a modificare il secondo verbo. Abbiamo alcuni esempi dell'uso siciliano che ci presentano il secondo verbo nella stessa relazione flessionale del primo, mentre avrebbe potuto subire un' influenza dell'infinito.

1. Si vinni a misi
2. viegnu a fazzu
3. unni mi vaiu a tegnu?
4. iu vegnu e moru.

In questi esempi l'infinito dei secondi verbi è rispettivamente *mettiri*, *fari*, *teniri*, *moriri*, che apocopati darebbero *metti*, *fa*, *teni*, *mori*. Queste forme non hanno nessun rapporto di somiglianza con *misi* (pass. rem.) e con *fazzu*, *tegnu*, *moru*, che si trovano al presente come i tre primi verbi. Nessun dubbio è possibile: il secondo verbo non è nè arieggia affatto un infinito. Il valore copulativo della particella *a* è preciso e chiaro.

Il caso di *va vacci* è poi più caratteristico e interessante. Sono due imperativi, diciamo così, giustaposti, senza veruna traccia di preposizione e d'infinito, se no si sarebbe avuto il raddoppiamento dell'iniziale della seconda parola, oppure l'espressione *va anda* col secondo verbo formato dall'infinito *and-are* e non da *vad-ere*, il cui tema è rimasto nelle tre persone sing. e nella 3ª plur. del presente indicativo e congiuntivo e appunto nella 2ª sing. dell' imperativo. In questo caso di giustaposizione è esclusa dunque ogni influenza dell'infinito; perchè dobbiamo ammetterla nei casi della copulazione, e solo nella preposizione che unisce i due verbi? per gusto di non accettare la felice interpretazione dell' *a* derivante da AC? Ancora. L'Ascoli stesso a un certo punto venne a fare delle riserve, anche lui, opinando (p. 467) che «un' influenza della costruzione col verbo infinito (*va a chiamare*) si potrà tuttavolta vedere nel fatto che i pronomi in clisi sempre vadano, nel nostro costrutto, con la prima delle due voci verbali. Come *vallo a pigliare, lo vai a pigliare,* così i tipi *vallo a piglia. lo vai a pigli*». Il grande glottologo spiegò ciò con la giusta osservazione che «gli accompagnamenti in clisi, in quanto riflettano il soggetto cui è rivolta l'esortazione o di cui è espressa la disposizione, sono di naturale spettanza della prima delle due forme verbali». Ebbene, per il siciliano non c'è neppur bisogno di una tale spiegazione, nè si può fare alcuna riserva, per il fatto che i pronomi in clisi si uniscono regolarmente al secondo verbo. Ciò perchè il primo verbo è strettamente legato al secondo, forma, si può dire, tutt'una cosa con esso, tanto che ha identici modo e tempo e persona.

* * *

Resta così sempre meglio dimostrato che nel nostro costrutto non c'è nessuna traccia di subordinazione; esso, come ho detto, è una forma pura e semplice — normale nel latino popolare — ora di giustaposizione e ora di copulazione. Nella

costruzione indicativa abbiamo sempre la copulazione. Nell'imperativa, tanto la copulazione con *e* ed *a* quanto la giustaposizione; ecco tre esempi:

1. Lat. I-DORMI: Sic. *va dormi* (v a a d o r m i r e)
2. Lat. MITTE-ET-DORMI: Sic. *manna e dormi*
   » MITTE-AC-DORMI: Sic. *manna a dormi* (m a n d a a d o r m i r e).

II. *nun siari.*

L'imperativo, come si sa, adotta il più spesso le forme del congiuntivo: così in italiano (*sii* e *sia siate*) come in rumeno (*fiĭ fițĭ*) e in francese (*sois soyez*). Questa adozione non è solo un fatto formale, ma si deve specialmente al significato particolare dell'imperativo di certi verbi. »Bisogna — osserva il Meyer-Lübke[1] — rivolgere l'attenzione su alcuni verbi che, per il loro significato, non potrebbero veramente esprimere un comando diretto e coll'aiuto dei quali non si può formulare che il voto energico quale è contenuto nel congiuntivo. Si tratta dei verbi seguenti: ESSE, HABERE, SAPERE, VOLERE, POSSE», i quali, per dirla più semplicemente, ricorrono al congiuntivo per esprimere un cortese comando. Di questa preferenza che essi dànno al congiuntivo, nel modo della cortesia, rimane traccia evidente nella forma dell'imperativo stesso, quando lo posseggono. Infatti il franc. *sachons*, come *sachez*, si distingue sì oggi dalla forma del congiuntivo, ma, a c a u s a d e l l a s u a r a d i c a l e, mostra di essere originariamente un congiuntivo.

Fermiamoci tra i verbi suddetti ad *essere*. Son chiare le ragioni fonetiche e sintattiche per cui *sii* e *siate*[2] — 2ª pers. sing. e 2ª plur. dell'imperativo — non sono che forme del congiuntivo. Esprimono esse in fondo un c o n g i u n t i v o d i v o l o n t à che è un modo più rispettoso dell'imperativo. Però nessuna traccia di codesto modo si trova nella 2ª pers. sing.

[1] *Gramm. d. lang. rom.*, III, 147, § 118.

[2] In Sicilia le forme dell'imper. affermativo sono prese in prestito da *stare*.

dell'imperativo negativo. In italiano, come in rumeno, in antico francese e in provenzale, abbiamo per esso la caratteristica forma dell'infinito preceduto dalla congiunzione *non*: una forma che risente forse della perifrasi latina NOLI coll'infinito, la quale perifrasi nel linguaggio familiare veniva a sostituire normalmente il modus prohibitivus con NE e la 2ª persona del perfetto o del presente del congiuntivo, secondo che il soggetto fosse stato determinato o indeterminato.

Nel siciliano abbiamo in generale la stessa farmazione dell'imperativo negativo che in italiano; però esiste una forma che ha la funzione di infinito per l'imperativo negativo, ma che porta evidenti tracce del congiuntivo. Accanto a

nun essiri ostinatu (nun siri ostinatu)

abbiamo

nun siari ostinatu,

dove appare la curiosissima voce verbale *siari*. È e non è un infinito. È infinito per la desinenza (*-re*); contiene il congiuntivo per la radicale (*sia-*): voce — diciamo così — composita, che porta le tracce della fusione delle due forme latine per esprimere il modus prohibitivus, la familiare e la letteraria. *Nun siari* è il più bell'esempio di ciò che abbiamo detto di sopra: cioè che certi verbi, come ESSE(RE), HABERE ecc., per il modo della cortesia, rivolgendosi la parola a qualcuno, preferiscono il modo congiuntivo all'imperativo o un altro modo che abbia nella radicale stessa tracce del congiuntivo.

Nun siari è frequente, per quel che ne so io, a Messina, a Catania giù giù fino all'isola linguistica di Licata e in altre province ancora; ma per il caso nostro non ha grande importanza fissare i limiti geografici del suo uso. È invece interessante rilevare che, a Catania per esempio, si trovano medesimamente le forme:

1. nun siari
2. nun essiri |
 » nu-ñ essiri |
3. nun siri.

L'ultima è più rara, è usata dal popolo basso e va quasi scomparendo. Grande vitalità hanno *nun siari* e *nun essiri* (*nu gnessiri* è una semplice variante di *nun essiri* coll'*n* finale iotacizzato ed è in uso nel basso vernacolo). *Nun siari* è sinonimo di *nun essiri*, e la differenza consiste appunto nel significato: *nun siari* si usa nel modo della cortesia, del desiderio e dell'esortazione, sarebbe come si dicesse in italiano: *Deh non essere* [1]; mentre *nun essiri* esprime con più risolutezza l'idea del comando. Evidentemente il parlante sente questa differenza di significato dell'uno e dell'altro modo di dire, pur senza rendersi conto che essa si rivela nel congiuntivo che s'è ben mantenuto nella radicale di *nun sia-ri*. Questa voce verbale assai caratteristica giova anche a mostrare che, se in siciliano come in molti dialetti romanzi (Meyer-Lübke, III, 739, § 665) l'uso del congiuntivo s'è ristretto fino a scomparire interamente, però qualche avanzo di esso, come ho notato altrove, si può rintracciare ancora in vernacoli viventi. In *nun siari* abbiamo infatti il cong. *sia*, che si incontra spesso nelle antiche scritture siciliane, ma non più nel linguaggio moderno.

III. ***veni cca a matri.***

La logica che s'è fatta entrare nei fenomeni linguistici, quasi a dominarli, a spiegarli e, peggio ancora, a correggerli, è stata la maggiore nemica della grammatica: coll'intenzione di regolizzarla e di nobilitarla l'ha relegata come in un museo di cose antiquate, fuori della vita. Questo imperio della logica ha generato tutte le false teoriche sulla lingua. L'una e l'altra si son fatte andare dai grammatici a braccetto, come due sorelle, e si son foggiate quasi alla stessa guisa. Ma,

---

[1] Con tale significato è comune in siciliano: esempio tipico è nei proverbi. Eccone uno: *Nun siari manu di meli e vucca di feli* (v. *Motti e concetti siciliani colla corrispondenza alla sacra Bibbia, concordati* da G. A. Satta, Palermo, 1789).

nonostante questi sforzi, come sono diverse e lontane, e quante volte l'uso della lingua si è opposto e si oppone al rigore della logica! Il maggior contrasto tra logica e lingua è appunto là dove parrebbero andare di conserva: nei costrutti. Il concetto e il termine di «proposizione» è stato desunto dalla logica; ebbene, se l'applicazione di essa nello studio della sintassi ha tutta l'apparenza di cosa ben pensata e ben fatta e risulta assai interessante e, direi, quasi suggestiva, la lingua parlata ne sconvolge i ben architettati piani e si regola da sè. La proposizione, per esempio, secondo la grammatica logica, deve avere come suo centro un verbo di modo finito; eppure ci sono innumerevoli locuzioni che non l'hanno affatto. Tale è il caso di pensieri espressi sotto l'azione di un'emozione e non della riflessione: pensieri che son propri della lingua parlata. Per ciò ogni dialetto è ricco di tali locuzioni, che diremo, per intenderci, abbreviate. Si tratta qui in generale di espressioni familiari, che non trovano posto nella grammatica regolare o logica, ma che hanno da fare i conti con l'estetica.

In Sicilia ci si imbatte in un caso assai curioso e frequente di locuzione abbreviata e ridotta a un solo sostantivo. Ecco alcuni esempi:

a) veni cca *a matri*;
b) mangia *a matruzza*;
c) tu dicu pirchi ti vogghiu beni *a matri*;
d) *a matri* iu ti vogghiu beni;
e) non chiangiri *a matri*.

È una madre — la madre (*a matri*) — che si rivolge al figlio, e la stranezza sta nel fatto che essa nomina sè stessa, quasi per ricordare la sua qualità di madre. È inutile dire che non ci troviamo di fronte a un vocativo, chè altrimenti si sarebbe detto: *o figlio*. Si tratta di una proposizione abbreviata. La madre vuol dire al figlio nei nostri esempi:

a) 'Io, come madre, io, che sono la madre, ti dico: vieni qua'. — 'Son io la madre che ti dico: vieni qua';

b) 'Io, che sono madre, ti dico: mangia;

c) 'Io che sono la madre, io, la madre, te lo dico perchè ti voglio bene';

d) 'Io, la madre, ti voglio bene';

e) 'Come madre ti dico: non piangere'. — 'Via, son io, la madre, che ti dico: non piangere'.

L'espressione ellittica siciliana, tradotta così, perde senza dubbio quella freschezza e quel senso affettivo spontaneo che ha nella bocca dei parlanti dell'isola: vien raffreddata da un senso di calma che deriva dalla riflessione; mentre quanto è ingenuo e dolce ed espressivo quel risalto che al caro nome di mamma dà la donna siciliana, parlando al proprio figliuolo! Che questa particolarità sintattica esprima un che di affettivo e di familiare si vede dall' uso a cui e ristretta. Non soltanto la madre mette in rilievo il suo grado di dolce parentela rispetto al figlio, ma, sebbene più raramente, il padre rispetto al figlio stesso, il nonno e lo zio rispetto ai nipoti; insomma ogni persona che abbia grado di parentela più rispettabile e intima con un' altra. Ciò s'intende quando si vuol dare al discorso un tono di affettuosità particolare. Infatti non sempre la madre e il padre, parlando ai figli, menzionano la relazione di parentela. Un ragazzo siciliano, poniamo, capirà se le parole che gli rivolgono i suoi genitori siano o no affettuose, secondo che nel loro discorso senta o no aggiungere la parola *matri* oppure *patri*.

Tra amici non sussiste questo uso in nessuna maniera. Qualche volta si sente che la padrona dica alla propria cameriera:

veni cca *a signura*,

ma in questo caso la donna di servizio è considerata come una domestica, nel senso proprio della parola, cioè una persona della casa; ma naturalmente essa non farà uso a sua volta della nostra espressione con la sua signora. È in generale il superiore o il maggiore che se ne può servire tra i familiari, e quindi un fratello di venti anni dirà a uno di dieci:

studia *u*[1] *fratuzzu*;

ma non viceversa. Ancora c'è il caso che un maestro o capo-operaio dica al suo garzone:

veni cca *u mastru*,

nella qual locuzione vien costui a considerare il ragazzo come persona intima e quasi della sua stessa famiglia. Questi viene esortato, da quell'affettuosa menzione del superiore, a fare qualcosa. In tal caso c'è l'idea dell'esortazione, perchè il modo del verbo della proposizione completa è l'imperativo (*veni cca*), e in *a matri, u patri, a signura, u mastru* si avverte un principio di esclamazione derivante da una proposizione abbreviata. Quando invece c'è l'indicativo nella proposizione completa, allora la nostra proposizione abbreviata è relativa-appositiva. L'esempio:

iu ti vogghiu beni *u mastru*

sarebbe in italiano:

'Io che sono il tuo maestro, io, il maestro, ti voglio bene'.

Sciogliendo la nostra espressione sintetica in

'Io, che sono il tuo maestro', ecc.

abbiamo evidentemente una proposizione relativa-appositiva, nella quale, come si sa, può avvenire l'ellissi del verbo, e quindi più espressivamente si avrebbe

'Io, il maestro', ecc.

Questo sarebbe il caso della giustaposizione appositiva[2], e tale appare la nostra curiosa particolarità sintattica dialettale.

Insomma, essa è un' espressione familiare alla buona, che, sotto la piena di un intimo e caldo affetto, rompe il rigore della grammatica, e così com'è, breve, rapida, attaccata direttamente all'altra proposizione completa, ci esprime e ci scopre con più forza ed evidenza lo stato d'animo e la condizione di chi parla.

---

[1] In Catania, città, la *u* si chiude in *o*. Nella provincia ora abbiamo *u* ora *o* o un suono intermedio.

[2] Meyer-Lübke, *Grammaire*, III, p. 152—161, §§ 121—129.

IV. *portulu, leggiulu* ecc.

Nel siciliano antico e moderno abbiamo due coniugazioni di verbi: in *-ari* e *-iri*, e l'imperativo (2ª persona) si forma rispettivamente dall'infinito, togliendo la desinenza *ri*. Da *purtari* si ha l'imper. *porta*, de *leggiri* e *sentiri* gl'imper. *leggi* e *senti*.

Quel che mi propongo di esaminare in questa nota è il fenomeno, caratteristico in siciliano, del mutamento delle desinenze dei due imperativi *-a -i* sotto l'azione dell'enclitica.

Sappiamo dell'influenza della proclitica sulla iniziale della parola seguente [1]: l'articolo giunge a influenzare persino una vocale tonica di parole comincianti per consonante. Tale è il caso delle forme abruzzesi: *nu pluande*, *nu kuane* ecc. Però non abbiamo esempi dell'influenza delle enclitiche sulle parole alle quali si attaccano, se non in siciliano. Sotto l'azione della finale dell'enclitica *lu*, la 2ª persona dell'imperativo, per es. *porta*, muta la sua desinenza da *a* in *u* e si ha:

port*u*lu.

Così anche da *leggi* e *senti*

leggi*u*lu e sent*u*lu.

Se consideriamo, come viene a risultare difatti, che la forma *portulu* è una trisillaba sdrucciola, possiamo mettere il nostro fenomeno analogico accanto a quello che avviene in *amano*, che in siciliano è *amunu*. Nell'uno e nell'altro caso la *u* finale ha influenzato la *a* postonica, come pure nell'imperfetto *amáunu* da AMABANT, *amáuvu* da AMABATIS. Ma il fatto che anche la *i* di *leggi* e *senti* si muta in *u* nelle stesse circostanze, ci conduce a formulare la regola più generale, che, cioè, pure *portulu* da *porta* si deve all'azione analogica dell'enclitica. Questa azione naturalmente è agevolata da una certa tonicità che viene ad acquistare l'enclitica in composizione. La vera atona è la sillaba interna, che viene pronun-

---

[1] Meyer-Lübke, *Grammaire*, I, pp. 547—48, §§ 622—23.

ziata in siciliano così rapidamente e unitamente alla seguente, da formare quasi con questa una sillaba sola, come se fosse *port'lu, port'li.*

Il nostro fenomeno di fonetica sintattica non cessa di esistere anche col pronome enclitico plurale. *Porta* cambia la sua desinenza sotto l'azione della finale di *li*, e si ha

port*i*li.

Per l'imperativo di 2ª coniugazione non è necessario in questo caso il fenomeno di analogia. Da *leggi* e *senti* si ha regolarmente *leggili* e *sentili.*

Curioso è quel che avviene col pronome enclitico femminile *la* (il plur. femm. è *li*, eguale al plur. maschile). Questa enclitica non esercita la sua influenza sulla finale dell'imperativo. Si dice in siciliano:

portila, leggila, sentila.

Non la esercita, è vero; ma intanto non si attacca direttamente alla forma normale del verbo. Per l'imperativo di 1ª coniugazione ciò è ben evidente: da *porta* si sarebbe dovuto avere *portala*, fenomeno questo che bisogna spiegare. Insistendo nella mia ricerca, per rendermi conto di questa particolarità, ho notato che pare si senta nella bocca dei parlanti della provincia di Catania una sfumatura di *a* in *porti*ᵃ*la* e di più in *pigghi*ᵃ*la* e *mangi*ᵃ*la*, quasi come una reminiscenza, un residuo della analogia dell'enclitica *-la* oppure della *-a* della desinenza del verbo. Questa sfumatura di *a* non si sente nell'imperativo della 2ª coniugazione. Se veramente ci trovassimo di fronte a *pigghi*ᵃ*la*, *mangi*ᵃ*la*, potremmo dire che l'enclitica femminile non esercita la sua influenza sul verbo, poichè lo lascerebbe intatto; ma a me pare più sodisfacente quest' altra spiegazione, tuttavia basata sull'analogia. Per *portulu*, *leggiulu*, *sentulu* non c'è d'uopo d'altre parole: la *-u-* interna atona è dovuta all' *-u* finale, diciamo così, semitonica. Per *portili*, *leggili*, *sentili* abbiamo lo stesso fenomeno analogico, agevolato negl' imperativi di 2ª coniugazione dalla coincidenza della desinenza *i* coll'*i* di

li. Per *la*, se non avviene la diretta azione analogica della particella sul verbo, abbiamo però la stessa forma verbale che si ha coll'enclitica *li. Portilla* non si dovrà forse all'influenza di *portili*, in cui il pronome *li* è maschile e medesimamente femminile? Il mutamento di *porto* in *porti* è il più frequente coll'enclisi: infatti le altre enclitiche comuni terminano anche in *-i*: *portici, portimi, portiti.* Or l'analogia, nei verbi in ispecie, non avviene senza ragione. Spesso essa devesi alla maggioranza di casi che s'impone sulla minoranza. *Mangili* (masch. e femm.), *mangimi, mangiti, mangici* son casi in maggior numero di fronte a **mangiala*, e perciò hanno influito su quest'ultima forma: così si spiegherebbe la forma *mangila*, esempio di analogia dovuta alla preponderante forza del numero.

Luigi Sorrento.

Der Ausdruck *barlaufen.*

Grimms Wörterbuch (I, 1134) hat für das Wort *barlaufen* 'cursu certare' keine anderen Kommentare als einen Hinweis auf Schmellers Wörterbuch und die mhd. Form *barre loufen*; unter dem Worte *Barre* (I, 1140) werden jedoch einige Belege aus dem 16. Jh. mitgeteilt (*da liefen die jungen edlen und burgers sün der herren barr*, Pauli Schimpf und Ernst; *spilten der barr, des wettlaufs* und *nachgehends lief er der barr, der eier, des hirzes*, Fischart Gargantua). Schmeller-(Frommann), der den Ausdruck mit *Par* 'das Paar' (I, 401) in Zusammenhang bringt, belegt ihn in der Form *parlauffen* und *Barlouffung* aus zwei Vokabularen des 16. u. 17. Jhs. und erwähnt (I, 1448) eine eigentümliche »antiquarische Erklärung» des Wortes von Aventin. Auch Fischers Schwäb. Wb. (I, 652) führt Belege aus dem 16. und 17. Jh. an: *do begab sich, das zwen Spanier . . . eintweders der Barr oder aber sonst umb ein Gewette liefen*; *der Barr laufen*; *das jung Volck mag Keglen schiessen, Barr loufen oder kurtzwilig Comedias für-*

halten dem Volck; in übertragener Bedeutung »einem zuvorkommen, seine Absichten vereiteln«: *wie sie disem und jenem die Barr haben vorgeloffen, alle Weg verlegt, damit dieselbigen weder mündtlich noch schriftlich fürkommen*; *waferr sie im nicht bey Zeiten in die Barre lauffen und sein tägliches Wachsen und Zunemmen verhindern würden.* Aus dem modernen Schwäbisch wird a. a. O. nur das Substantiv *Barlauf* als «turnerischer» Ausdruck angeführt. Dagegen kennt Staub-Toblers Schweiz. Idiotikon das Wort gerade aus modernen Dialekten. Hier wird auch eine genaue Beschreibung dieses Laufspiels, so wie es in Zürich gespielt wird, mitgeteilt: »Zwei gleich starke Reihen von Knaben stehen einander gegenüber; vor jeder zieht sich in einiger Entfernung quer über das Spielfeld eine markierte Linie, über welche keiner von der Gegenpartei hereinlaufen darf. Das Spiel beginnt damit, dass die eine Partei ihren gewandtesten Läufer zu den Gegnern absendet, die ihm die Hände entgegen strecken. Er teilt nun nach freier Wahl drei Schläge aus und ruft beim letzten den Namen Desjenigen, der ihn bis zu der markierten Linie verfolgen darf, um ihn gefangen zu nehmen. Um dies zu verhindern eilen Einer oder Einige von seiner Partei dem Bedrängten zu Hilfe, indem sie ihrerseits den Gegner gegen sein eigenes Ziel zurückscheuchen und drohen ihn zum Gefangenen zu machen. Daraus entwickelt sich nun ein gegenseitiges Zuhilfelaufen, wobei immer der bereits im Laufe begriffene vor dem später vom Ziele auslaufenden zurückweichen muss» (III, 1139 s. v. barr *bār*-laufen). Eine andere Modifikation des Spiels wird a. a. O. IV, 1435 f. aus Stein a. Rhein erwähnt, wo der Name in der Form *Bäre*ⁿ *laufe*ⁿ vorkommt: »ein Fangspiel, wobei anfänglich die ganze Schar einem Einzelnen gegenübersteht, dem aber Alle, die er fängt, behilflich sein müssen; das Fangen geschieht unterwegs, während die beiden Parteien ihr Ziel tauschen.»

Im Sinne eines Fangspiels, wo die Grenzlinien der Parteien nicht überschritten werden dürfen, findet sich der Ausdruck auch im flämischen Belgien (Woordenboek der Neder-

landsche Taal II, 1, 820 ff.) und in den nördlichen Dialekten Englands (New English Dictionary I, 661). Der niederländische Name *baarloopen* ist bereits in mittelniederländischer Zeit aus Belgien belegt; Verwijs-Verdams Mndl. Wb. I, 580 führt unter dem Worte *bare* die Redensart *spelen ter baren, lopen ter baren* an. Der älteste englische Beleg für den Spielnamen, der in der Pluralform *bars* gebraucht wird, stammt ungefähr aus dem Jahre 1400 (*þe children ournen at þe bars*), s. New English Dictionary a. a. O. Im Mittelhochdeutschen erscheint der Ausdruck zufrühst im Lanzelet V. 282: *ouch muost er loufen alebar und ûz der mâze springen;* darauf in Wolframs Willehalm 187, 19:

> dâ sprungen rîter sêre:
> ze der zît was êre,
> der den schaft verre schôz,
> des auch da mangen niht verdrôz:
> sô liefen dise die barre.
> von der manger slahte harre
> wart versûmet lîhte ein man
> der über den hof wolte gân.

In einer ähnlichen Beschreibung erscheint der Name in dem von Wolfram beeinflussten Mantel des Heinrich von dem Türlin V. 295 ff.

> dise liefen, jene sprungen
> dise zuoloufes, jene von stete;
> dô spilten die ûf dem brete
> mîle alde wurfzabels;
> dise phlâgen schâchzabels,
> jene teilten ir spil an den val;
> sô sluogen dise den bal,
> die liefen die barre (Hs. *pare*)
> hie mit gaehe, dort mit harre
> sô schuzzen jene zuo dem zil.

Im Spätmhd. kommt er in der Aufzählung der Spiele beim Meister Altswert vor, s. Lexer Mhd. Wb. I, 131 s. v. b a r r e.

Es ist bekannt, dass *Barr(e)* in dieser Redensart ein französisches Wort ist und dass das Spiel den Namen also von der Grenzlinie (frz. *barre*) der Spielenden hat. Im Französischen wird *les barres* eben von dem obengenannten Fangspiel gebraucht: »— — jeu de course qui est divisé en deux camps dans lequel les joueurs de chaque camp s'engagent successivement à la poursuite les uns des autres et qui est ainsi nommé parce que les deux camps sont marqués par une barre fictive ou tracée sur la terre» (s. Littré Dict. I, 300). Die Redensart *iouer aux barres,* dem das deutsche *die* (bezw. *der*) *barr spielen* nachgebildet ist, begegnet im bildlichen Sinne 'einander suchen, ohne zu finden' bereits im 16. Jh. Aber die Grundlage von *barrlaufen* reicht bis ins Altfranzösische zurück; *corre as barres* findet sich als Bezeichnung des Laufspiels im alten Texte Jourd. de Blaivies 660 (s. Godefroy Complém. S. 295[b]):

> A la quintainne et a l'escu jouster
> Et corre as barres et luitier et verser.

Hier haben wir also die plurale Form (*as*) *barres,* die ebenfalls im Englischen vorkommt. Doch muss auch die singulare Form *a la barre* im Altfranzösischen vorgekommen sein, denn diese steckt offenbar im mhd. Lanzelettexte, wo demnach die Lesart *allabar* der Handschrift P der von Hahn in seinen Text aufgenommenen Lesart *alebar* vorzuziehen ist. Eine direkte Übersetzung dieser afrz. Redensart ist das niederländische *lopen ter baren.*

Es handelt sich also hier um ein ritterliches Spiel, dessen Benennung bereits um das Jahr 1200 durch die französische Kulturströmung nach Deutschland gebracht worden war und nachher eine sehr weite Verbreitung fand.

Hugo Suolahti.

Besprechungen.

Hans Sperber, Studien zur Bedeutungsentwicklung der Präposition über. Uppsala 1915. V + 161 S.

Sperbers Untersuchung über die Bedeutungsentwicklung der Präposition über steht in engstem Zusammenhang mit den von ihm in der Abhandlung »Über den Affekt als Ursache der Sprachveränderung» vertretenen Anschauungen. Der Affekt ist nach ihm der vornehmste Grund der sprachlichen Veränderungen, vor allem des Bedeutungswandels: ein affektbetontes Sprachgebilde greift in das Gebiet anderer Wörter ein und übernimmt dadurch allmählich deren Bedeutung, wobei es zugleich seines ursprünglichen Affektgehalts verlustig geht. In der vorliegenden Arbeit ist der Versuch gemacht worden diese Theorie auf einen speziellen Fall anzuwenden.

Von der Auffassung ausgehend, dass als ursprüngliche Bedeutungen von über nur diejenigen zu gelten haben, die sich durch die Formel »Lage oberhalb, in vertikaler Richtung, ohne direkte Berührung» charakterisieren lassen, und dass alle anderen als abgeleitet zu betrachten sind, versucht der Verf. zunächst zu zeigen, wie über allmählich in das Gebiet von auf eingegriffen hat. In gewissen Phrasen, welche die Präposition über in ihrer ursprünglichen Bedeutung und ausserdem die Vorstellung der Bedeckung enthielten, sei das letztere Begriffselement zur Hauptvorstellung geworden, und an diese sekundäre Bedeutung habe sich eine neue lokale Vorstellung angeschlossen, die das Element der direkten Berührung enthielt und also in das Gebiet von auf hinübergriff. Die Grundlage dieses Bedeutungsübergangs sei aber in einem Komplex von Ausdrücken zu suchen, in welchen die Bedeckung dem speziellen Zwecke dient den betreffenden Gegenstand zu schützen. Die Affektbetontheit dieser Schutzvorstellung habe den Übergang verursacht. — In besonderen Abschnitten will der Verf. dann mit Hülfe zahlreicher Belege anschaulich machen, wie die angegebene Entwicklung in bildlichen Ausdrücken und in Phrasen wie »über einem halten», »über etwas wachen», »über einen beten» von der Schutzvorstellung ausgeht. — Eine andere Art von Funktion als in den vorhingenannten Fällen hat über in Ausdrücken wie »über die Heide gehen», aber auch hier habe man von dem »Bedeckungstypus» auszugehen und zwar von den Phrasen, wo von der Bedeckung des Gefildes durch Heeresmassen (»Heerestypus») oder grosse Flüssigkeitsmassen

(»Flutentypus») die Rede ist. In diesen zum Zwecke einer affektischen Übertreibung verwendeten Phrasen sei allmählich die Vorstellung der Bedeckung dem Begriffe der überwältigend grossen Masse gewichen, dieser wiederum der Vielheit, und als man dann soweit war, dass man die Phrasen auch bei einer geringen Anzahl von Subjekten oder gar bei einem Subjekte im Singular verwenden lernte, da war auch der Typus »über die Heide gehen» erreicht, in welchem jede Spur von der Vorstellung der Bedeckung geschwunden ist, während sich die Vorstellung der Bewegung erhalten hat. In ähnlicher Weise wird ein mit dem vorhingenannten ursprünglich aufs engste verwandter Typus erklärt, wo über eine vielseitige Verbreitung bezeichnet. — Aber auch für die Erklärung der übertragenen Bedeutung von über in Ausdrücken wie »über etwas zürnen» habe man von dem Begriff der Bedeckung auszugehen und zwar wiederum von den affektstärksten Teilen seines Gebietes, der Bedeckung durch Wassermengen und Heeresmassen. Mit diesen Typen verband sich nämlich vielfach die Vorstellung eines Erdrückens durch eine überwältigende Masse, aus dieser wiederum entstand durch Affektverlust die Vorstellung der Schädigung und schliesslich die der feindlichen Tendenz, so dass über die Bedeutung von »gegen» erhielt. Diese Bedeutung hatte über ursprünglich auch in Phrasen wie »über jemanden klagen», »über jemanden schreien», »über jemanden richten», jedoch mit dem Nebensinn, dass die feindliche Handlung auf den Menschen, gegen den sie gerichtet war, eine vernichtende oder wenigstens schädigende Wirkung ausübte. — Der letzte Abschnitt des Buches behandelt den Typus »über etwas weinen», dessen Ursprung in solchen Fällen zu finden ist, wo sich die Tätigkeit des Weinens oberhalb des beweinten Objekts abspielt, also in erster Linie in der Situation der Totenklage.

Im Laufe seiner Untersuchung muss der Verfasser oft feststellen, dass die Ausdrücke mit über ihr Vorbild im Lateinischen haben, aber auch hier will er für ihre Verbreitung im Deutschen die Affekte verantwortlich machen.

Der Gedanke, dass die Affekte beim Bedeutungswandel eine Rolle spielen, ist nicht zuerst von Sperber ausgesprochen worden. Wie ich in meiner Besprechung seines Buches über den Affekt bereits betont habe [1], hat Wundt in seiner Völkerpsychologie bemerkt, dass der Grund zum Bedeutungswandel im Affekt liegen kann. Allgemein bekannt ist ja auch, dass

[1] S. Neuphil. Mitteil. 1915, S. 80 ff.

Wörter und Ausdrücke abgenutzt und durch andere anschaulichere ersetzt werden, obgleich man nicht gewohnt ist diese letzteren als affektbetont zu bezeichnen. Sperber hat nun den Affekt, ohne diesen Begriff genau zu definieren, für die allermeisten Fälle des Bedeutungswandels verantwortlich machen wollen und auf diese Weise ein Erklärungsprinzip erhalten, welches fast überall bei Bedeutungsübergängen angewandt werden soll. So nun auch für die Präposition über. Zwar versichert der Verf. selbst, dass er in seiner Untersuchung, welche die Allgemeingiltigkeit des Satzes von der affektischen Grundlage der Bedeutungsübergänge beweisen soll, — um einen circulus vitiosus zu vermeiden —, bei der Bestimmung der Ausgangspunkte des hier in Rede stehenden Bedeutungswandels die Affektstärke der einzelnen in Betracht kommenden Phrasen völlig aus dem Spiele gelassen habe. »Erst wenn es durch andere Mittel — durch die Chronologie der Belege, durch Anwendung von Stöckleins Schema oder durch Überlegungen anderer Art — gelungen war, diejenigen Phrasen zu konstatieren, bei denen sich alte und neue Bedeutungen berührten, erst dann durfte und musste die Frage aufgeworfen werden, ob die so konstatierten Übergangsbeispiele infolge ihres Affektgehalts geeignet waren, als Ausgangspunkte einer sprachlichen Bewegung zu dienen.» Mit diesen von Voreingenommenheit freien Worten, die der Verf. im Eingang des Buches inbezug auf seine Methode äussert, lässt sich das Raisonnement S. 106, wo Pauls Erklärung abgefertigt wird, nicht recht gut in Einklang bringen: »Wir hätten uns also nach Paul die Entstehung von z. B. *sein Zorn über den Verräter* in der Weise vorzustellen, dass gewissermassen eine elliptische Verkürzung von *sein Zorn, der sich über den Verräter erstreckte* stattgefunden hätte. Diese Erklärung flösst nach unsern bisherigen Erfahrungen kein allzu grosses Vertrauen ein. Wir haben bis jetzt die Ansicht bestätigt gefunden, dass bei dem Übergreifen einer Präposition auf ein neues Gebiet stark affektbetonte Komplexe im Spiele sind. Es müsste daher, um Pauls Ansicht wahrscheinlich zu machen, bewiesen werden, dass der Begriff des Erstreckens, der ja heute ziemlich affektlos ist, früher einmal mit starken Gefühlen verbunden gewesen sei.» Aber es handelt sich nicht bloss um das Raisonnement an einzelnen Stellen. Überhaupt macht die ganze Untersuchung den Eindruck, dass der Verf. nicht von der Beobachtung des Sprachmaterials ausgegangen ist, um nachher aus den Tatsachen die Schlüsse zu ziehen und die Linien der Entwicklung zu zeigen, sondern dass er mit einer

vorgefassten Theorie operiert und die Belege nur zum Illustrieren derselben wählt. Diese Theorie selbst ist aber ein sehr gefährliches Erklärungsmittel, weil sie der subjektiven Willkür ganz freien Spielraum gewährt. In besonders eklatanter Weise geht dies aus dem letzten Abschnitt des Buches hervor, wo Sperber zu zeigen versucht, auf welchem Wege der Übergang von der lokalen Bedeutung im Ausdruck »über jemanden weinen» zur übertragenen kausalen sich vollzogen hat. Aus einer einzigen Stelle bei Seuse, wo der Dichter in leidenschaftlichen Worten seinen Schmerz über den Fall der wiedergefundenen Schwester äussert (— — »lass mich ob minem toten kinde erschrien und weinen»), zieht Sperber den Schluss, »dass sich der Übergang von der lokalen Bedeutung zur kausalen bei den Phrasen »über etwas weinen» infolge einer Expansion affektischer Natur vollzogen hat, indem man diese Phrasen bildlich auch dort verwendete, wo das Objekt des Weinens zwar als Leiche gedacht wurde, in Wirklichkeit aber noch lebte».

Auf eine genauere Auseinandersetzung mit der Beweisführung des Verfassers muss ich hier verzichten. Es scheint mir, dass er weder für die affektische Grundlage der hier in Rede stehenden Bedeutungsübergänge noch für die Allgemeingiltigkeit des Satzes von der affektischen Natur des Bedeutungswandels den bezweckten Beweis geliefert hat.

Die dem Verfasser eigene lebhafte und klare Darstellungsweise macht auch in diesem Buche einen angenehmen Eindruck; etwas störend wirkt nur der Mangel an Konzentration, der sich in der Form von Exkursen und anderen Nebensprüngen fühlbar macht.

Hoffentlich findet Sperber bald den Weg, der ihn von dem Labyrinthe seiner Affekttheorie, in dem er jetzt herumirrt, herausleitet, und verwendet er seinen Scharfsinn auf Arbeiten, welche die Sprachforschung mehr fördern als das den Realitäten fern stehende Theoretisieren.

Hugo Suolahti.

Philologie française, publiée et annotée par *Kr. Nyrop.* Deuxième édition, revue et augmentée. Copenhague, Gyldendalske Boghandel — Nordisk Forlag, 1915. 192 p in-8°.

On ne peut que louer M. Nyrop de son idée d'avoir réuni, à l'usage des étudiants de philologie romane, en une espèce de

chrestomathie française des articles et des extraits d'ouvrages d'auteurs français sur des sujets appartenant au domaine de la philologie française. L'étudiant, tout en apprenant comment des auteurs français écrivent sur des matières scientifiques, acquiert quelques notions utiles sur les études qui l'intéressent spécialement.

A la première édition du recueil, parue déjà en 1895, M. Nyrop a fait des additions importantes, de sorte qu'on a maintenant une assez bonne idée du style de tous les meilleurs romanistes français: sont ainsi représentés É. Littré, G. Paris, P. Meyer, A. Darmesteter, F. Brunot, A. Thomas, L. Clédat, É. Bourciez, A. Jeanroy, J. Bédier, É. Philipot, M. Roques et A. Dauzat.

Le recueil est divisé en trois sections, dont la première traite de quelques romanistes célèbres (Fr. Diez, G. Paris, A. Darmesteter, F. Mistral) et d'œuvres remarquables (le *Dictionnaire* de Littré et la Société des Anciens Textes Français). La deuxième est consacrée à des vues d'ensemble sur des sujets de philologie romane, et la troisième section comprend quelques spécimens d'études de détail.

Quelques «Notes et Éclaircissements» peu nombreux, mais fort bienvenus, terminent le beau volume, qui témoigne de l'activité incessante du célèbre romaniste danois.

A. Wallensköld.

Emil Winkler, Die Lieder Raouls von Soissons. Halle a. S., Max Niemeyer, 1914. IX + 96 p. pet. in-8⁰ (avec deux tableaux).

L'ouvrage du jeune savant autrichien comprend: 1⁰ une Introduction, contenant la biographie du trouvère, ainsi qu'un chapitre sur les manuscrits, les attributions d'auteur et la chronologie des chansons; 2⁰ l'édition critique des douze chansons d'amour que M. Winkler attribue à Raoul de Soissons; 3⁰ un Appendice, qui donne un jeu-parti qu'a échangé Raoul avec le célèbre Thibaut de Champagne, ainsi que quatre chansons que M. W., malgré les attributions de certains mss., ne croit pas être de Raoul de Soissons; et 4⁰ des Remarques au texte. Des deux tableaux adjoints, l'un présente la généalogie du poète, l'autre une liste synoptique des chansons attribuées à Raoul de Soissons et des mss. qui les contiennent.

La biographie de Raoul est fondée sur un dépouillement consciencieux d'anciennes sources, parmi lesquelles nous voyons

quelques chartes du trouvère lui-même. Né vers 1215, Raoul de Soissons prit part à la malheureuse croisade du roi de Navarre (1239—1240) et s'y distingua par sa bravoure. Dans l'espoir d'obtenir la couronne du royaume de Jérusalem, il contracta en Palestine un mariage avec la veuve du roi de Chypre, Alix, qui, étant la fille aînée de feu Isabelle de Jérusalem dans son troisième mariage avec Henri II, comte de Champagne, avait des prétentions à ce royaume. Mais les aspirations de Raoul se heurtèrent aux intrigues des princes chrétiens, qui lui opposèrent comme candidat au trône de Jérusalem Conrad, fils de l'empereur Frédéric II et arrière-petit-fils d'Isabelle de Jérusalem dans son second mariage, avec Conrad, marquis de Montferrat. Raoul dut renoncer à ses projets ambitieux et retourna bredouille en France, en 1243. Il prit encore part aux deux croisades de saint Louis (1248 et 1270) et mourut probablement pendant la dernière de ces expéditions. M. Winkler suppose (p. 14) que les vers que le roi de Navarre adresse à Raoul à la fin d'une de ses chansons d'amour (Raynaud, *Bibl.*, n:o 2095):

> Raoul, Turc ne Arabi
> N'ont rien du vostre saisi:
> Revenés par tans arriere,

se rapportent au séjour prolongé de Raoul en Égypte après la défaite de Mansourah (5 avril 1250). Je serais plutôt porté à croire que Thibaut a adressé à Raoul ces vers lors du séjour de celui-ci en Palestine après l'issue fatale de la croisade du roi de Navarre. Il me semble qu'en 1250 Thibaut de Navarre, né en 1201, était un peu trop âgé pour avoir composé la *chanson d'amour* en question. En outre, on peut trouver l'exhortation du roi de Navarre passablement déplacée à un moment où le roi de France était retenu prisonnier. Enfin, l'allusion au fait que les infidèles n'avaient pas dépossédé Raoul de ses biens est difficile à comprendre, s'il s'agit du séjour en Égypte, tandis qu'elle est fort compréhensible, si par là Thibaut de Navarre veut dire que ce n'étaient pas les infidèles, mais les chrétiens, qui l'avaient frustré du royaume de Jérusalem [1]).

---

[1]) Comme le texte porte *N'ont rien — — — saisi*, c'est à tort que M. Winkler traduit: «*beror* Araber und Türken ihm Schaden zugefügt hätten».

Pour ce qui concerne la vie privée de Raoul, M. Winkler nous fait encore savoir qu'après la mort d'Alix de Chypre, en 1246, Raoul épousa en secondes noces Contesse de Hangest. Mais je ne saurais, avec M. Winkler (p. 16, note 26), admettre que cette «Contesse» ait pu être l'objet d'une chanson d'amour du roi de Navarre ou du Châtelain d'Arras (Raynaud, *Bibl.*, n:o 308). Vu certaines particularités de versification (interversion des rimes dans les couplets pairs) et de langue (rimes pures en *-ant*, subj. *eschaie*), la chanson ne peut guère être du roi de Navarre, à qui elle n'est attribuée que par le peu sûr ms. de Berne (Schwan: *C*). Et même si, malgré tout, l'attribution était juste, on se figure difficilement le bon roi Thibaut faisant *ouvertement* des déclarations d'amour à la femme de son ami Raoul. D'autre part, l'attribution de la chanson au Châtelain d'Arras par un autre ms. (Schwan: *P*) est également très contestable, parce que la chanson est adressée à un Thomas de Coucy qui doit bien être le contemporain connu de Thibaut de Champagne et de Raoul de Soissons, et que le châtelain d'Arras en question ne peut être que Huon, mort en 1229, qui nous a légué une chanson de croisade se rapportant à la croisade de 1202. [1]) Tout ce qu'on a le droit d'affirmer par rapport à la «Contesse» de la chanson Rayn. n:o 308, c'est donc que la femme de Raoul a *peut-être* reçu cet hommage d'amour de la part d'un trouvère dont nous ne connaissons pas le nom.

Dans la partie de l'Introduction qui traite des mss., des attributions d'auteur et de la chronologie des chansons, M Winkler démontre, d'une façon convaincante, que le personnage de Thierri de Soissons, qui, dans deux des mss., apparaît comme auteur, est apocryphe. Ce que je regrette particulièrement dans cette partie de l'ouvrage, c'est que M. Winkler n'ait rien dit de la versification et de la langue de Raoul de Soissons. Il aurait certainement été utile de réunir tous les traits qui prouvent que Raoul de *Soissons* s'est constamment servi du dialecte *picard*. Voici les cas que j'ai annotés:

1:o *-s*: *-z* dans les chansons III, IV, V, VI, VIII, IX, XI et XIII (dans le 3e couplet de ce jeu-parti, Raoul rime *pris* et *farsiz*);

---

[1]) V. J. Bédier, *Les chansons de croisade* (Paris, 1909), p. 133 et suiv. (n:o XII).

2:o *-en-* ne rime pas avec *-an*: chansons II, str. 1 (les rimes en *-ant* et en *-ent* sont séparées), III (sept rimes en *ent*), V (six rimes en *-ent*), VII (huit rimes en *-anz*), VIII (dix-huit rimes en *-ent*), XII (seize rimes en *-ent*), sans compter les rimes pures en *-ance* et en *-endre*;

3:o *franche*: *-ance* I 15 (malgré l'assertion aux *Remarques*, p. 87);

4:o *-iez* monosyllobique VI 47 (ms. *C*) et X 2 (leçon douteuse). [1])

Les quatre chansons que M. Winkler considère comme faussement attribuées à Raoul (Thierri) de Soissons, présentent les mêmes particularités de langue que les autres chansons.

J'arrive maintenant au texte des chansons, et je dois avouer que cette partie importante de l'ouvrage me paraît prêter à quelque critique. Non que je désapprouve en principe la méthode de M. Winkler de reproduire aussi fidèlement que possible l'un des mss. (de préférence le ms. M = Paris, B. N., fr. 844, ensuite le ms. K = Paris, Ars. 5198), en ne s'en écartant que quand une leçon, par son sens ou sa forme extérieure, est franchement impossible, mais il me semble que M. Winkler aurait pourtant dû tâcher de choisir des leçons qui s'accordent avec le groupement général des mss. Il est vrai que toute classification devient un peu arbitraire par le fait que certains mss. ont pour sûr puisé dans plusieurs sources, c'est-à-dire que leurs copistes (ou ceux de quelques mss. antérieurs) se sont servis de deux ou plusieurs modèles pour l'établissement de leurs textes. Mais il y a tout de même quelques groupements assurés, constatés par M. Winkler lui-même (p. 19), et il aurait donc été d'une bonne méthode d'éditeur de ne négliger ces groupements que dans l'impossibilité absolue de s'y conformer. Je montrerai par une série d'exemples combien M. Winkler a péché à cet égard.

Dans la chanson II il y a un cas (v. 43) où M. Winkler a gardé la leçon du ms. *K* (ms. qui est pris comme base du texte critique de cette chanson) contre le reste des mss., *NVXRB* (*K*: *Car son ami fet dame mesprison*, *NVXRB*: *Qu'a* etc.). Or, le ms. *K* fait partie du groupe *VNKX(P)* [2]), et il n'y a au-

---

[1]) Par conséquent, la leçon adoptée par M. W. pour XII 29 (*arïez*) n'est guère la bonne.

[2]) V. Winkler, p. 19 Cf. E. Schwan, *Die afrz. Liederhandschriften*, p. 171; A. Wallensköld, *Chansons de Conon de Béthune*, p. 73; etc.

cune raison d'admettre que le texte de ce ms. soit le résultat de contaminations de divers mss.

Plusieurs chansons (III, IV, VIII, XI et XIV) sont données par les trois mss. *K*, *N* et *V* seuls. Or, l'étude de la filiation des mss. démontre que *NK* forment groupe contre V [1]. M. Winkler a donc eu tort de rejeter, sans commentaires, des leçons communes de *VN* aux vers suivants: III 14; IV 7, 31, 53—54; VIII 37, 40; XI 5; XIV 39. [2] Ce qui l'excuse cependant un peu, c'est qu'il est acquis que le ms. *V* a souvent utilisé plusieurs sources.

La chanson VII, qui est donnée par dix mss. (*MTR*, *CU*, *VNKXP*), donne lieu à plusieurs remarques. Au v. 6, M. Winkler suit la leçon du dernier groupe (*fist*) en rejetant celle des deux autres groupes (*fait*), que demande absolument la classification des mss. D'autre part, au v. 36, M. Winkler a gardé la leçon de *M* contre celle de tous les autres mss., choix impossible. Et encore une autre remarque de principe à propos de cette chanson Comme le couplet II et la plus grande partie du couplet III manquent en *M* par suite de l'enlèvement d'une miniature, M. Winkler aurait dû, pour ces couplets, prendre pour base de son texte un ms. apparenté à *M*, p. ex. *T*, et non pas le ms. fort éloigné *K*. Maintenant, le texte de la chanson VII présente un mélange de leçons qui n'a pas la moindre chance de représenter l'original. Et le choix de *K* est même inadmissible aux vers 13, 15, 16 et 19, où la leçon de *T* est appuyée par le groupe *CU*, puisque M. Winkler, dans cette même chanson, admet plusieurs fois des fautes communes à *CU* et *VNKXP*. C'est une autre question que de décider si le groupe *MTR* est toujours à préférer aux groupes *CU* et *VNKXP* réunis. Au moins au v. 44, M. Winkler a eu tort de garder la leçon de *MTR*, qui donne *rendre* en rime en *-aindre*, tandis que les autres mss. ont une leçon acceptable (*remaindre*).

La chanson IX est donnée par les deux groupes de mss.: *CU* et *VNKXP*. Il n'est, par conséquent, pas conforme à une restitution prudente du texte d'admettre comme bonne la leçon d'un seul ms. (*K*) contre celle de tous les autres. C'est ce qu'a fait cependant M. Winkler pour le v. 7.

---

[1]) V. les ouvrages de Schwan et de Wallensköld aux endroits cités dans la note précédente; cf. aussi l'édition de M. Winkler VIII 33[k]

[2]) A deux endroits (IV 21 et XIV 23) la source commune des trois mss. a dû être fautive, d'où il s'ensuit que les leçons de *K* ne sont que des corrections postérieures

Dans la chanson X, qui se trouve dans onze mss. (*MTR, CU, H, VNKXP*), le choix de *M* comme base du texte est certainement erroné pour les vers 29, 30, 31 et 33, où la leçon de *M* est isolée (contre *TRCH* ou *TRH*). Au v. 33, la leçon de *M* est, d'ailleurs, impossible déjà par le fait qu'elle donne au vers une césure épique. D'autre part, pourquoi M. Winkler n'a-t il pas cru pouvoir garder la leçon de *M* aux vers 43 (*bons*, sc. *li cuers*) et 59 (*MT* contre *NP*)?

Le choix de *K* comme base du texte dans la chanson XII a amené M. Winkler à préférer quelquefois (aux vers 8, 16, 27, 29, 33, 36, 41 et 61) les leçons du groupe *NKXP* à celles données par le reste des mss. (*CU, aRF Metz, SV Maz.*), ce qui est contraire à tout classement des mss. Les leçons de ce groupe sont du reste fautives en elles-mêmes aux vers 29 (v. ci-dessus p. 128, note 1) et 36 (cas-sujet *honme*, leçon donnée également par le peu correct ms. *U*). De même, le choix de la leçon de V (contre *CUS*) au v. 66 est fort arbitraire.

A la chanson XV, donnée par les mss. *BVN*, M. Winkler me semble avoir sans nécessité préféré deux fois (v. 6 et 15) une leçon de *N* à celle de *BV*, et le groupement normal est cependant *VN* contre *B*.

Comme dans la chanson XVI les couplets III—V manquent en *M*, M. Winkler a, pour ces couplets, pris comme base du texte le ms. *Z*. J'aurais, dans ce cas, préféré donner toute la chanson d'après *Z*, pour éviter le mélange inutile de leçons hétérogènes dans la même chanson. Mais quoi qu'il en soit de ce choix, il n'est guère possible, ainsi que l'a fait M. W., de garder la leçon isolée de *M* (contre *ZR, CUF, OV*) aux vers 6 et 15 (à ce dernier endroit *C* va cependant avec *M*: *gent* pour *grant*).

Enfin, dans la chanson XVII, donnée par les mss. *MTa, OK*, le choix de la leçon de *M* est contraire au classement normal des mss. aux vers 2 (la leçon de *M* est mauvaise en elle-même), 27, 33, 34 (M. W. a corrigé *deruerie* de *MT* en *druerie*, *aK*: *grant folie*), 56 et 57.

Outre ces corrections au texte que je considère comme exigées par le classement des mss., les corrections suivantes me paraissent encore indispensables.

II 13 donne un contresens; ou bien il faut mettre un point et virgule à la fin du v. 12 et une virgule à la fin du

v. 13, ou bien adopter la leçon de *VR* (*Qu'ainz si bele ne vi* — —). — 25: Césure épique (*Ainz fet ma face vermeillier ou palir*). Je lirais avec *KV* (contre *RB*) au second hémistiche: *ou vermeille ou palir.*

III, str. VI. Dans les *Remarques* qui suivent le texte, M. Winkler aurait dû dire comme quoi ce couplet n'a pas exactement la même structure métrique que les autres couplets (*abbaac*c*bb* au lieu de *ababbc*c*dd*). En outre, le v. 53 a, dans les deux mss. *V* et *N*, dix syllabes au lieu de six (vers corrigé par l'éditeur). Le couplet a donc tout à fait l'air d'avoir été ajouté après coup. Dans les *Remarques*, M. W. me semble avoir donné une interprétation fausse des vers 46—52 (que voudrait dire: *aint a Challon?*). Je construirais la phrase ainsi: (*Je*) *proi a Challon, qui* — — — *vaint* — — — *taint, que la mere Deu, qui* — — — — *prendre, aint.*

IV 66: *souez* (rég. sing. fém.): *-ez* semble indiquer une leçon corrompue du seul ms. (*N*). — 68. Corriger *raie* (r a d i a t): *-aie.* — 70. Je préférerais la graphie *Dés*: *-ez* (cf. la correction *blant* en *blanc* au v. 67). — Tout le couplet m'a l'air d'avoir été ajouté par un copiste (v. notamment la façon dont parle le poète de sa dame à la 3e personne du sing., après l'avoir apostrophée directement aux couplets IV—V).

V 14: *ç'ançois*, lire *c'ançois.* — 18. Vers incompréhensible, que n'a pas rendu plus clair la correction de M. W. — 20. La correction de *ses* (= de l'Amour) en *ces* est inutile. — 21: *richece*; corriger *richor*: *or.* — 29 reste défectueux, malgré l'explication des *Remarques* — 48 est à mettre entre virgules.

VI 13: *prou d'om*, lire *proudom*: *-on.* — 14—15: *les plus hauls barons* (*:-on*) *Et les povres,* corriger en *le plus hault baron Et le povre* — 44: *avroit*, lire *avra* (ms. *C*: *avrait*). — Dans cette chanson, donnée pas le seul ms. lorrain *C*, M. Winkler a introduit une orthographe normalisée, mais je me demande pourquoi il écrit tantôt *z* (*sachiez* 7, 10, *sanz* 9, etc., *doutez* 10, *solaz* 16, *porriez* 47, *chantez* 52), tantôt *s* (*sous* 14, *piés* 14, *hauls* 14, *menés* 20, *partis* 23, *amans* 28, *fois* 29, *ans* 31, *ains* 36, *venus* 40). Ajoutons à cette liste encore *desevré* 24 pour *desevrez.* Dès qu'on ne donne pas l'orthographe d'un ms. telle quelle, il est bien inutile de varier l'orthographe admise.

VII 47 *fuïr*, correction inutile de *foïr.*

VIII 39: *Que ne fet Deus champion loëiz*, corriger en — — *Deu champions* — —. — 50: *Qu'* = «de sorte que»; la traduction donnée dans les *Remarques* («Wenn er es nicht versteht — —») est donc trop libre.

IX 19—20: *cors* (corpus) ne rime pas avec *flor*, etc. Le ms. *U* seul donne une leçon acceptable de ces vers: *La façon et la colour De son vis cler.* Comme cependant *U* forme d'ordinaire groupe avec *C* et que ce dernier ms. semble appuyer ici la leçon du groupe *VNKXP* (*C*: *Son gent cors et sa faisson Et son vis cleir; VNKXP: La façon de son gent cors Et son vis cler*), il est possible que *U* présente une correction de la leçon commune corrompue. — 49: *voi*: *-ai.* Il faut lire, avec *CP*, *sai.* — 66. Supprimer les deux virgules («Car je suis certain que — —»). — 72: *qi ert*; lire *q'iert.* Il s'agit de l'imparfait du verbe *estre*, et non pas du futur, comme le croit M. W. (v. les *Remarques*). — 76. Supprimer la virgule (*cuer* est le régime des deux verbes du vers).

X 4: *n'ait*, corriger en *n'a* avec les mss. *CVHKNPVX* (le ms. lorrain *C*, qui est mis en tête, a la graphie *n'ait.* Est-ce que M. W. ne donne pas régulièrement l'orthographe du ms. mis en tête?). — 13: *suis*, lire *sui.* — 18: *quider* (leçon de *M*): *-ier.* Lire *quidier* avec tous les autres mss. Il est curieux de constater que *oublier* (:*-ier*) du vers précédent rime ailleurs (IV 17) normalement en *-er.* — La chanson de Thibaut de Navarre, donnée aux *Remarques* (p. 89—90), se trouve dans l'édition de Tarbé à la p. 27. A la p. 138 commence précisément la chanson X de l'édition de M. W. — Dans ces mêmes *Remarques* il est dit (I 1) que les hérétiques brûlés en 1239 sur le Mont-Aymé étaient au nombre de 100: la *Chronique* d'Albéric des Trois-Fontaines (*Mon. Germ. Hist.*, t. XXIII, p. 944) en fixe le nombre à 183.

XII 52: *hai*; lire *haï.*

XIII 17: *En* (*M*); corriger en *Ou* d'après *OVNKX*; cf. v. 18 *ou parler.* — 22: *Mere Merlin.* L'explication donnée à la p. 94 n'est pas convaincante; elle se heurte même à une difficulté de langue: on dirait *la mere Merlin.* Il s'agit de *Meremellin* (*Miramolin*), corruption de *Emir-elmemunin* d'après le *Dict. hist* de Morery, t. III[9] (1702), p. 251 s., roi d'Afrique, du Maroc et d'Espagne, qui, en 1211, faillit reconquérir l'Espagne (v. *Les Grandes Chroniques de France*, éd. P. Paris, t. IV, 1838, p. 100: *Mommelin*). Il paraît avoir été pris comme type du monarque oriental lascif. — 51: *le douz cors*; lire, avec *M*, *les douçors*: *tenebrors.* — 64—65 (v. p. 94). Je considère les deux vers comme une espèce de parenthèse se rapportant aux infinitifs précédents: «rire, parler et s'amuser (quels doux mots qui réjouissent le cœur!)»

XIV 43: *Si*. Ne faudrait-il pas corriger en *Se* (conj. cond.) la leçon du ms. unique?

XV 46—48. Ces trois vers ne forment pas un «envoi» (voir les rimes). Ils sont le commencement d'un couplet tronqué (le dernier feuillet du ms. unique, *B*, se termine par là).

XVI 1: *raisons*, lire *raison*: *-on*. — 16: *lui*, lire *li* (= *Amor*) d'après *CUF* (d'après l'ouvrage de Max Richter, *Die Lieder des afrz. Lyrikers Jehan de Nuevile*, Halle 1904, p. 69, ce ne sont que les mss. *MR* qui donnent *lui*). — 38 - 39. Placer les deux points après *amour*.

XVII 14. Adopter la leçon de *OK*, puisque celle de *MTa* donne une syllabe de trop au vers. — 25. Pour ce vers *MTa* ont aussi une syllabe de trop; *K* donne une leçon satisfaisante. — 49. Supprimer *Quar*, qui rend le vers trop long. — 53: *onques* (*MT*). Introduire la leçon de *a*, qui donne au vers le nombre de syllabes requis.

Malgré les imperfections du texte critique, l'ouvrage de M. Winkler peut être considéré comme une contribution fort précieuse à nos éditions de chansons lyriques françaises du moyen âge.

A. Wallensköld.

Edwin Hagfors, Dictionnaire français-finnois. Ranskalais-suomalainen sanakirja. Suomalaisen kirjallisuuden seuran toimituksia, 136 osa. Helsinki, Keisarillisen Suomen senaatin kirjapaino, 1914. — XXXI, 1088 pp. grand in-8⁰. Prix: 22 marcs finnois = francs.

Cette importante nouveauté de la librairie finlandaise est dédiée »à Monsieur J. W. Söderhjelm, l'éminent champion de la culture française en Finlande».

Elle constitue le tome 136 des Publications de la Société de littérature finnoise.

Parmi les collaborateurs, sont nommés J. Poirot, R. Gauthiot, et, pour le finnois, A.-V. Koskimies.

M. Hagfors, professeur des langues dites »modernes» (allemand, français) au Lycée normal finnois de Helsingfors, nous présente là un travail très soigné. C'est à peine si, pendant les quelques mois que j'ai eu ce travail sous la main,

j'y suis tombé sur une demi-douzaine de fautes d'impression sans portée [1].

L'aspect typographique de la page est fort agréable; les caractères, quoique plus petits que ceux du petit Sachs-Villatte, me paraissent plus lisibles. — On regrette un peu que le **J.** qui précède les locutions appartenant au langage de tous les jours ait plus de relief que n'en ont les chiffres arabes indiquant les subdivisions; ces chiffres ressortent décidement trop peu. Cherchez plutôt le »3» de l'article *prendre I*! j'aurai beau en indiquer la page, 775a; le chiffre n'en est pas plus facile à trouver. En omettant par principe, parmi les dérivés en *-ment*, *-age*, *-ion*, *-teur*, *-trice*, *-ble*, tous ceux qui n'offrent rien de particulier quant à l'orthographe, la sémantique ou la phraséologie, ainsi que par certaines innovations fort raisonnables, M. Hagfors a si bien su ménager la place disponible, que, dans le travail placé aujourd'hui sous nos yeux, plusieurs des articles les plus importants sont plus étendus que dans le grand Sachs-Villatte. C'est le cas p. ex. de *compter*. Dans cet article, Hagfors exclut deux ou trois des significations données par S.-V. (*ne pas compter après q*), mais en offre d'autres qui ne figurent pas dans le travail allemand (*avoir les morceaux comptés, je ne c-e pas mes peines, vous me c-ez cette marchandise trop cher, c. avec qn, avec qc* ottaa lukuun etc., *j'y c-e, tu peux y c-er, moi, je ne c-e pas* ei minusta väliä etc.). Qu'on n'objecte pas que la simple existence en français d'un dérivé donné (en *-ment*, par exemple) constitue un argument suffisant pour faire figurer à la nomenclature ce dérivé; qu'on ne dise pas qu'un lexicographe doit en tout cas vous renseigner sur la question de savoir si *numérotage* a été sanctionné ou non par l'usage à côté de *numéroter*. En effet, il paraît y avoir des raisons d'admettre que ce n'est point aux dictionnaires bilingues, mais bien aux ouvrages de consultation français-français qu'il incombe de droit de fournir les informations de cette espèce. M. Hagfors a bien raison de relever, par contre, même des mots comme *embrocation* et *embrasser un cheval*, dont un Français comme Ch. Bally peut ignorer impunément le sens (*Traité de stylistique française*, I, p. 206)! Signalons, enfin, qu'au nombre des locutions que l'auteur pourrait être le premier à relever dans un dictionnaire, il y en a une qu'en 1913, en-

[1] p. finale, s. v. *Xérès*, lire *Jerez*, et s. v. *Ximenez*, lire *Ximénez* ou plutôt *Jiménez*. — Il est fâcheux que des mots comme *œil*, *œuvres* se trouvent parfois imprimés avec *oe*.

core, le savant rédacteur de la revue annuelle sur la lexicographie française que publie le *Kritischer Jahresbericht* (XII, I 189) déclarait n'avoir trouvé »in keinem Wörterbuch, auch nicht in Sachs-Villatte»: *cela n'a rien à v o i r avec notre affaire.*

La **transcription** qui suit tout mot-tête est, bien entendu, donnée dans les caractères de l'Ass. phonétique internationale. Au tableau alphabétique des signes phonétiques, p. XXX, après l'indication de la valeur de [ɛ], il nous est dit que [ɛ̃] équivaut à une nasalisation de l'*ä* finnois. Cela est très juste; il est bon que l'auteur se soit ainsi passé de cette indication courante d'après laquelle [ɛ̃] représenterait un [ɛ] nasalisé. Pour les voyelles respectives de *peur* et de *peu* (transcr. [œ] et [ø]), il est peut-être exact également de dire que celle-là se prononce comme un *ö* ouvert finnois (avoin suomen *ö*) et que *peu* a un *ö* fermé. Dans la prononciation finnoise, l'*ö* d'un mot comme *kööri* (mot d'emprunt, catégorie unique où se rencontre en finnois un *ö* long accentué) me semble en effet, comme ouverture, se rapprocher d'assez près de l'[œ] de *chœur*; ce qui n'est pas le cas, pour le dire en passant, de l'*ö* suédois de *kör*. (La série que voici, représente selon moi, une espèce de gradation d'ouverture d'un maximum à un minimum: suéd. *kör*, fr. *chœur* et fi. *kööri*, fr. *peu*). C'est bien là aussi, ce semble, l'opinion de M. Hagfors. — Si sommaires que soient forcément ici toutes les indications phonétiques, il y avait lieu peut-être d'admettre à côté de [fɛ], un [fɛt] (*fait*).

Après la transcription, l'**étymologie**. Malheureusement, il y a ici beaucoup d'indications surannées. On aimerait davantage que l'enfant nouveau-né ne portât pas ces cheveux de vieillard. M. Hagfors s'est contenté de reproduire après un ⟨ ce qui a semblé le plus sûr en fait d'étyma latins ou »latins vulgaires» [lire: latins vulgaires de la Gaule du Nord] qu'admet ou que reconstruit le *DG*. C'est ainsi qu'on se voit en présence d'étymologies comme »*auge*, lat. vulg. ALVIAM“ »*recourir*, lat. vulg. RECURERE“; du reste, le terme de lat. vulg. (abrév. »rl.») a été appliqué d'une façon bizarre non seulement aux reconstructions de cette espèce, qui se heurtent au témoignage des autres langues romanes, mais aussi à un certain nombre d'étyma véritables qui, comme par exemple AGNELLUM (*agneau*), sont faciles à attester dans la littérature latine. (Dans ce dernier cas précis, ce n'est pas sur le *DG* que retombe la faute). Un des étyma les plus formalistes du *DG*, c'est ce CUM qu'il faudrait reconnaître sous le fr. *comme*, second article. Cette étymologie a passé dans le nouveau livre; déjà les langues

germaniques criaient gare étant donné leurs *als*, *som* etc. temporels. Il convient de se rappeler toutefois que le plan de l'ouvrage de M. Hagfors date d'une époque où la publication du *DG* était à peine achevée. — Abstraction faite de ce qui est ainsi vieilli, les indications étymologiques sont données avec beaucoup d'exactitude, comme on pouvait s'y attendre ici. En fait de grec, je n'ai noté que »*ἄηρ*», faute plusieurs fois répétée (p. 21 a), d'accord d'ailleurs avec le *DG*, pour *ἀήρ*, et »*παραλιπομένα*», pour *παραλιπόμενα* (*paralipomènes*), mot relevé par M. Hagfors. Le lat. CACHECTICUS (*cachectique*) est-il à la place d'un *κακῶς ἔχειν*, *καχεκτικός*? quel est en somme le principe d'après lequel l'original de tant de grécismes est donné tantôt sous la forme grecque, tantôt dans une transcription à la latine? Un *οἰνοφόρος* existant bien, à quoi bon le travestissement en OENOPHORUS (*œnophore*)? C'est M. Hagfors qui aura à répondre, car ce dernier mot, p. ex., manque dans le *DG* et n'est pas transcrit chez S.-V. — Je saisis l'occasion pour corriger une mauvaise étymologie arabe que j'avais communiquée à l'auteur par une inadvertance bien singulière. Dans le sens de 'sultan', *soudan* remonte bien entendu, non pas à [sūdān] (= le Soudan), mais, à travers l'ital. *soldano*, à [sulTān], étymologie du fr. *sultan* également. En outre, pour la transcription des mots arabes, quelques minuscules fautes d'impression sont à la charge de M. Hagfors, quelques inconséquences, à la mienne.

J'en viens à la **traduction** finnoise. L'agencement des matériaux dans le corps d'un article donné doit différer ici, bien entendu, de celui qui a pu paraître bon dans un dictionnaire fr.-allemand, fr.-suédois etc. — Un mot comme *affection* signifiant, soit une modification psychique, soit une modification physique, et d'autre part, le mot *cœur* évoquant, lui aussi, une idée soit d'ordre physique soit d'ordre psychique, il en résulte qu'une phrase comme *il a une affection au cœur* est un peu délicate au point de vue des étrangers et demande à être placée dans les dictionnaires avec beaucoup de jugement. M. Hagfors s'acquitte parfaitement de cette tâche en traduisant l'exemple en question juste en tête de la série des locutions données sous *cœur*, première acception: s y d ä n au sens physique.

Voici quelques observations portant sur la sémantique des mots et des phrases en tant qu'appartenant à la langue écrite ordinaire, à la **langue intellectuelle** (Bally).

Il n'y a que peu de chose qui ait échappé l'attention toujours en éveil de l'auteur. Voici ce que je voudrais proposer d'ajouter dans une nouvelle édition, pour le domaine en

question. Sous *2. pas*: aj. *pas encore* ei vielä, *toujours pas* ei vieläkään; — aj. *lequel des deux* kumpi(ko); — sous *peu 2.*, faire ressortir davantage le cas typique d'un *c'est peu probable*; car hiukan sent à renverser le sens; — sous *1. comme*, un kuin mikäkin [minkäkin etc.] serait de rigueur étant donné les contextes comme *livrés à la bise, c. des arbres et des pierres*; — *proprement dit* (p. 338 b, milieu) adjectif: varsinainen, varsinais-; — *prenez donc place*: la seule trad. possible est istukaahan (ou bien painakaa puuta, proprement une tournure assez »affective»: »pesez sur ce bois»!); — *dérisoire* n'est pas épuisé par les significations offertes, qui, pour des tournures comme *les résultats furent d-s*, donneraient des traductions ratées. Corriger naurettava en naurettava(n kehno), naurun arvoinen, et le faire précéder du point virgule; cf. Sachs-Villatte; — dans les argumentations, *point de repère* peut signifier tukikohta; — sous *corvée*, aj. taakka (»*la pesante c. des épreuves*»); — *cachet* est aussi ruoka(ilu)lippu; et *parmentière*, pour le dire dans ce contexte, n'est pas vieilli (cf. Sachs-Villatte, Supplém.): les belles (*soupes*) *p-s* que nous avons tous pu goûter dans quelqu'une des petites maisons à prix-fixe ou à la carte de la rue Monsieur-le-Prince, par exemple, au beau milieu de la capitale du monde!; — corriger les parenthèses en »*démissionnaire* . . . virasta eronnut (henkilö)»; un démissionnaire au bureau d'abonnements d'une Revue, par exemple, est un eronnut; — *données* de l'histoire etc.: tǫsiasiat; — *épopée* aussi eepos; — *survivances* romanes d'un mot latin: jatkajat. — En un moment voulu par l'auteur des *Misérables*, débouche du boulevard ténébreux une sorte d'*encombrement* confus qui en finnois serait un rykelmä ou roukkio et non ce que donne le dict. — En présence de cette phrase: *son costume était à la fantaisie de la misère* (Hugo), on pourrait en donner sous *fantaisie* la traduction que voici: hänen pukunsa kuosin oli sommitellut hätä.[1]

Après cette liste d'acceptions ou de nuances d'acception à ajouter, puis-je proposer maintenant de modifier, de rendre plus variée, de rapprocher du français, la traduction des mots et des locutions usuelles ci-dessous, pour lesquelles je m'excuse de supprimer faute de place les traductions offertes par

---

[1] Renvoyer de *danse* à p. 1072 *Guy* (*d. de Saint-G.*) et, en général, renvoyer du corps du dictionnaire à la liste des noms propres, pour ce qui est des locutions.

M. Hagfors? — *blafard* kelmeä; — *carnage* raatelu; — *foules compactes* sankat joukot; — *combien*, fin, ajouter: monesko (päivä)?, qui répond bien au fr. comme syntaxe; — *délier* kirvottaa (kielen kanta); — *Charles V, dit le Sage* . . . lisänimeltä . . . — *c'est exquis* parfois: se hakee vertaistaan; — *groin* kärsä; — *hagard* avant tout vauhko; — *morbide*, terme d'art, aussi uhkea; — *il l'a fait en moins de huit jours* . . . vajaassa viikossa; — *oiseleur* linnustaja; — *plus d'un*: la traduction-type, n'est ce donc pas monikin?; — *à ta place je le ferais bien* tekisin sen kyllä sinuna; — *poli* au figuré: hiotun-hieno; — *se prononcer* possède en notre langue cette équivalence élégante qu'est ääntyä M. Hagfors lui-même ne s'en sert-il pas à la p. III?; — *rendement* (techn.) tulos, teho; — *renvoyer* palauttaa; — *résulter* koitua; — *scabreux*, fig., säädytön, équivalence des plus parfaites. Le dict. nous donne säädyllisyyttä loukkaava [circonlocution non nécessaire], rivonsekainen, ruokoton [me semble rendre une nuance plus basse], sopimaton [trop vague]; — *traduction*, aj. *trad. française* ranskannos, *t. finnoise* suomennos etc.; ménager de la place également aux verbes ranskantaa etc., sous *traduire*; — *2. voilure* käyryys, à ajouter ou à substituer à kierous, qui ne se dit que trop souvent au figuré, ce qui n'est pas le cas de *voilure*. — De *jour*, *2.*, ligne 5, renvoyer à *tout*, *2.*, où se rencontre le mot arki-, équivalence de *de tous les jours*. — De *beau*, *I*, p. 108 a, vers le milieu, renvoyer à *esprit*, p. 405 b, milieu, où se trouve kaunosielu, équivalence de *un bel esprit*.

D'autre part, toujours pour ce qui est du domaine en question, le dictionnaire contient bien des traductions qui sont tout spécialement dignes de louanges. Ce sont des fennismes, pour l'introduction desquels, bien entendu, l'auteur n'a pu se reporter à aucun ouvrage semblable antérieur. Voici quelques-uns de ces fennismes obligatoires: jommoinen, adjectif relatif dont M. Hagfors a dûment tenu compte sous *1. comme*; — päältä (*du haut de*); — luettaa itselleen (*se faire lire qc*); — kuinka paljon (*on sait tout le mal qui* . . .); — tehdä heinäkuorma (*charger une voiture de foin*); — auttakaa taakka selkääni (*aidez-moi à me charger*); — lukija suvaitkoon huomata (*le lecteur est prié d'observer*); — herahtaa itkemään (*fondre en larmes*); — *des chants rythmés par l'envol des voiles* . . . joitten tahdissa liehahtelivat hunnut; — voyez plutôt un article entier comme

dire. Quel sens pour le bien tourné, pour le bien rythmé même! Bref, l'auteur sait trouver, non seulement des traductions, mais la traduction, et il ne se fatigue pas à chercher les mots-tête sous lesquels tel un tel fennisme fait bien. Prolonger ici jusqu'au bout la liste de ces fennismes, ce serait remplir bien des pages.

Voilà à peu près ce que j'ai à dire aujourd'hui sur la nomenclature, la transcription, l'étymologie, et, après avoir fait de très nombreux coups de sonde dans ce mare magnum, sur la traduction des mots et des phrases appartenant au français intellectuel.

J'en suis ainsi à peu près arrivé à une limite. Derrière cette limite un peu diffuse, s'étend un autre domaine; et, en regardant celui-ci, je vois planer au-dessus de lui, surtout, ce quelque chose de très réel et de très positif que j'ose appeler l'attrait de l'étude d'un dictionnaire. La prairie riante dont il s'agit, c'est le domaine de la **langue familière,** non intellectuelle. Un dictionnaire bilingue est captivant s'il abonde en faits de langage qui tiennent du spontané, évoquent les moments d'abandon, ne sentent pas trop l'encrier. C'est le cas du dictionnaire de M. Hagfors.

L'auteur déclare s'être appliqué à traduire en finnois les faits de langage qui sont généralement admis aujourd'hui dans le français littéraire et dans le parler des gens bien élevés (*Préface,* p. I [en finnois uniquement]); il a de même relevé, en les indiquant comme tels, par principe, les archaïsmes rencontrés le plus souvent à la lecture des classiques français (ibid.). En réalité, le présent travail offre une riche moisson également des faits de langage propres au parler non seulement familier, mais aussi vulgaire, même grossier, argotique. Or, ce n'est que rarement qu'on traduit mot à mot la langue non intellectuelle, la langue affective; déjà la simple définition d'un fait de langage donné appartenant à ce domaine doit compter avec des facteurs vagues et mal définies comme l'évocation. Dans ce travail délicat, l'auteur a la main exercée.

Soit la phrase »*l'affaire est aplatie*» (elle fait défaut chez S.-V.). L'une des traductions qu'en offre le dictionnaire est: asia on nukkunut nahkoihinsa. C'est du bon finnois »vert»; et c'est d'une fidélité stylistique qui frappe. Si, pour le français, il n'y a pas d'»affaire endormie dans sa peau», il n'y a d'autre côté pas d'»affaire aplatie» pour le finnois. Ce qui nous importe, c'est que les deux locutions différentes, chacune sur le fond d'un contexte imaginaire à compléter soit en

français soit en finnois, projettent une même silhoutte d'évocation. — Voici quelques autres tours de phrase ou mots simples, tous plus ou moins familiers ou vulgaires; je les ferai suivre de celle d'entre les traductions respectives proposées qui me semble la plus digne d'applaudissement. Parfois, on le dirait, c'est un peu en romanciers que cisèlent leur finnois M. Hagfors et son habile collaborateur. Un *meuble de ruelle*, c'est katuluuta (proprement »balai à balayer les rues»); — *bon enfant* hyvänahkainen ihminen; — *avoir bon pied* olla kova käymään; — *en voilà une bonne* siinäpä häntä on siisti juttu; — *il y a du bon et du mauvais* sitä on hyvää ja huonoa; — *la faire courte et bonne* elää niinkuin viimeistä päivää (c'est ce qu'on ne saurait guère retraduire par »vivre comme si c'était le jour [du jugement] dernier»; le tour finnois est même inséparable d'une intonation spéciale qui a je ne sais quoi d'inoffensif et d'à la bonne franquette); — *une fois n'est pas coutume* ei yksi kerta vielä mitään; — *changer de gamme* panna toinen ääni kelloonsa; — *il lui en prendra mal* paha hänet perii (orig. »le mal viendra le prendre»); *n'aimer que le coin de son feu* olla oikea kotikissa (»faire le chat domestique»; cf. *casanier*!); — *cela coûte les yeux de la tête* se on silmittömän kallista; — *c'est un balai neuf* ou . . . *il fait balai neuf* uusi luuta uunin puhdistaa (même Villatte, *Parisismen*, s. v. *balai*, ne donne ici que la définition: »von einem neuen Diener: diensteifrig sein»!). — A noter, enfin, les belles trouvailles dans certains articles comme *1. biberon, 2. coco, coller, diable, jaillir, lorgner, minauder, pendre, pointu, quia, sabreur, venette.*

On le voit bien: l'auteur s'en donne à cœur joie de placer dans leur jour les faits d'expression dont disposent les deux langues, l'interprétante aussi bien que l'interprétée. Il paraît bien probable que si l'on se mettait à ranger dans une liste alphabétique, en nomenclature, tout le finnois qui a passé dans le présent dictionnaire, cette liste contiendrait la plupart des mots-tête d'un dictionnaire finnois moderne quelconque. C'est beaucoup dire. Il y a des dictionnaires bilingues de ce format qui n'admettent de la langue interprétante que juste ce qu'il faut pour définir tant bien que mal les mots et les expressions de la langue à interpréter. Si M. Hagfors avait suivi ce principe, il y eût eu bien peu de chances que des expressions comme katsella vesissä suin (*lorgner*) fussent introduites dans le nouveau dictionnaire. Celui-ci ne nous eût

donné dans ce cas que la traduction de *regarder avec envie*, en langue finnoise non affective. —

Certes, il y a lieu à des modifications et à des additions, pour la langue non intellectuelle aussi bien que pour l'intellectuelle; et à plus forte raison, car la langue familière est difficile à rattraper au bout de la plume.

Étant donné précisément que l'idéal poursuivi par M. Hagfors coïncide par plusieurs de ses aspects avec l'idéal que je me suis formé d'un dictionnaire bilingue de ces dimensions, je me permets de soumettre maintenant à son jugement les observations, les critiques de détail qui suivent.

Soit l'exemple *il n'est bon qu'à mettre les p o i n t s sur les i.* Hagfors: h ä n o n t u r h a n, s a i v a r t e l e v a n t a r k k a, j o u t a v a n p i k k u m a i n e n. Ce sont là autant de variations du thème 'c'est un pédant', en langue intellectuelle pure et simple ou par des métaphores presque complètement pâlies aujourd'hui. C'est une circonlocution; selon moi, ce n'est pas ce qu'il faut ici. Je suis sûr qu'en traduisant un roman où notre expression se rencontrerait, M. Hagfors écrirait e i h ä n e s t ä m u u h u n o l e k u i n i:n p i l k k u j a p i s t ä m ä ä n, ou quelque chose de mieux que cela. Alors, pourquoi la »traduction» du dictionnaire? — Soit *il ne craint ni Dieu ni d i a b l e*, e i h ä n p e l k ä ä k e t ä ä n ('il ne craint personne'). À quoi bon, de grâce? Les phrases *ne craindre ni Dieu ni diable* et *ne craindre personne* ne se ressemblent-elles pas à peu près comme *pendre* et *suspendre*? Supprimer phrase et traduction! — On a l'habitude de rendre ce bout de français: *un peu p l u s, il était tué* par h ä n o l i v ä h ä l l ä m e n e t t ä ä h e n k e n s ä. Cela languit; le français est saccadé et haletant. Peut-être quelque chose comme v i e l ä h e t k i: h ä n o l i k u o l e m a n o m a. (S i l l o i n . . .). — Pour *p l u s on a, plus on veut avoir*: k u t a e n e m m ä n o n, s i t ä e n e m m ä n t e k e e m i e l i, ou plutôt k u n p a l j o o n, n i i n e n e m m ä n t. m i e l i; — *être à deux d o i g t s de la mort* k a t s o a k u o l e m a a s i l m i i n, ou s i l m ä s t ä s i l m ä ä n (proprement »regarder la mort d'un œil à un autre œil»!); — *d i r e pis que p e n d r e de qn* l e v i t e l l ä n i i t ä h i r t e h i s e n j u t t u j a j k s t a; — *en venir aux g r o s mots*: Hagfors j o u t u a r i i t a a n, ce qui est décidément trop peu dire; r u v e t a p i t ä m ä ä n ä ä n t ä, p i s t ä ä h a u k k u m i s e k s i?; — *il a* [pour *avoir*] *des yeux, de l'esprit au b o u t des doigts*: Hagfors: . . . (fig.) e r i t t ä i n k ä t e v ä, n ä p p ä r ä s o r m i l t a a n; dans mon pays, on dit: e i o l e h ä n e l l ä p e u k a l o k e s k e l l ä k ä m m e n t ä (»lui n'a pas le pouce au milieu de la paume»), et je pense

que cette tournure pourrait passer dans certains contextes, malgré tout ce que le français a ici de plus civil, de plus spirituel; — *ils s'ennuient comme tout* (*III, 1.*) heidän on pahanpäiväsen ikävä, ou pourquoi pas encore (étant donné »so frei wie nötig, so treu wie möglich!» [1]) directement: heidän on ikävä kuin mikähän? *facile comme tout* helppo kuin mikäkin; — *tout le tremblement* [cas à ajouter] = koko hökötys [belle trouvaille d'un critique antérieur]; — *ça boulotte* siinähän se hurisee; — *boulotter* (p. 1055) suimia; — *charger, 6.*, pour liioitella, parfois huiputtaa; — *clou* (p. 1055) putka; — *faire des courbettes à qn* hännystellä jkta (»jouer de la queue devant qn»; évocation vague de l'idée de 'habit de cérémonies', en finnois hännystakki); — aj. *saleté de*; ex. *s. de corvée* pahakurkisen urakkaa; — *il y a une bonne trotte jusque-là* on sinne aika huippaus; — *au prix de ma vie* pourquoi pas (vaikka) henkeni kaupalla?

Hagfors donne: *savoir sa leçon*] *sur le bout de son doigt* niinkuin 5 sormeaan, virheettömästi, moitteettomasti (»comme ses cinq doigts, sans faute, d'une façon irréprochable»). Ces deux dernières indications sont des transpositions au mode intellectuel; en fallait-il? la première à elle seule est acceptable, c'est là l'équivalence finnoise. — Par contre, on trouve: *voilà qui est fort étrange* sepä on kovin omituista, no sepä kummaa, eihän mokomata. C'est une tournure en français intellectuel (d'une nuance affective très légère, il est vrai, due à la présence de *voilà*; cf. *cela est fort étrange*); or, la troisième des trad. la rend dans un langage extrêmement familier, presque vulgaire, comme qui dirait en français »j'crois pas celle-là». Passe encore pour no sepä kummaa. — Heureusement, les cas de mélange de cette espèce sont rares chez M. Hagfors. Il est rare aussi qu'une trad. unique ou toutes les traductions offertes soient conçues dans un langage plus bas que le français interprété; c'est ce qui arrive pour *l'esprit malin*, terme que je ne rendrais que par pahahenki (cf. *malin*) ou par pahuuden enkeli.

D'ailleurs, le mélange de styles dont je parle paraît admissible ou même presque inévitable dans un certain nombre de cas dont il n'a pas encore été question. Pour quelques-uns de ces cas, ce n'est peut-être que l'apparence d'un mélange. Toutes réserves faites à cause de ma connaissance imparfaite

[1] Cauer, *Die Kunst des Übersetzens*, 4e éd., p. 12.

des procédés d'expression du français parlé, j'ose déclarer croire que certaines traductions données par le lexicographe dans un finnois plutôt très familier peuvent trouver leur justification même là où la phrase française à traduire ne porte pas d'indices bien visibles du mode familier. M. Hagfors rend *faire une affaire de tout* par tehdä kärpäsestä härkänen, tournure finnoise fréquemment employée qui, dans une traduction aussi littérale que possible, donnerait quelque platitude comme »appeler petit bœuf une mouche», mais qui, pour nous, ne manque pas de saveur dans le balbutiement de l'original aux assonances initiales. Or, et c'est ce qui nous intéresse, le petit miracle sémantique qu'est fr. *affaire*, un des mots de prédilection du parler par gallicismes, mot que l'on osera appeler pittoresque étant donné le grand nombre de milieux différents qu'il évoque dans ses diverses combinaisons, mot-protée, enfin, qui par tout cela diffère si profondément de son »équivalence» finnoise asia, — ce mot pourrait bien être assez qualifié, somme toute, pour justifier dans une certaine mesure la juxtaposition proposée de la locution française avec la locution finnoise à l'image pâlie. (Pas d'ailleurs pour n'importe quel texte, bien entendu). — M. Hagfors va jusqu'à risquer, entre les quelques traductions de *il ne portera pas loin*, un sillä ei hän pitkälle potki (»comme cela, il ne gambadera pas loin»), et pour *manquer à sa parole*, un syödä sanansa (»manger sa parole»); mais il faut admettre que ces images, très affaiblies elles aussi par l'usage quotidien que nous en faisons, sont bien moins »saisissantes» en finnois qu'elles n'en ont l'air sous le voile d'un mauvais français.

Il nous reste l'autre catégorie de ces traductions qui détonnent: je parle de cette espèce de gallicismes pittoresques qui n'ont absolument rien de correspondant dans le finnois pittoresque. Par exemple, *avoir l'esprit de l'escalier*. *L'esprit de l'escalier*, nous l'avons souvent, hélas!, nous autres Finnois; c'est le terme que nous n'avons pas eu l'esprit d'inventer. Dans le dictionnaire, la »traduction», en mode intellectuel, ne surpasse pas une définition: hoksata sattuva sana t. vastaus liian myöhään (oikeast.: vasta portaissa, pois mennessä), olla hidasälyinen. Il ne pouvait en être autrement. C'est à peine si dans quelque contexte on songera à rendre *tombeau des secrets* par autre chose qu'une définition (ehdottoman vaitelias ihminen); même remarque pour *il est toujours pendu à mes oreilles, prendre son cœur à deux mains, vouloir prendre la lune avec les dents*; en voir d'autres,

par exemple, sous *lune.* Peut-être la langue finnoise connaît-elle quelque équivalence pour l'adj. *bellâtre*; cette équivalence, adjectif, verbe ou autre mot, ni l'auteur ni moi ne l'avons encore trouvée. Dans tous les cas pareils, la tâche du lexicographe bilingue, coïncidant en principe avec celle qui incomberait à des lexicographes français, a consisté à expliquer par d'autres termes, à définir. —

Peut-on terminer cette étude rapide du traitement de la langue familière dans le dictionnaire par la transcription d'un bout de dialogue en langue grossière, même argotique? Même dans ce morceau, qui est cependant d'une »limpidité cristalline pour n'importe quel Français» (Bally, I, p. 243), il y a quelques expressions dont M. Hagfors n'a pas tenu compte, soit comme mots-tête soit comme traduction. Faut-il lui en faire un reproche? Faudra-t-il faire entrer le langage tout entier dans un dictionnaire? Ce serait, ou très peu s'en faut, vouloir prendre la lune avec les dents.

L'homme du gaz.

Elle: On passera payer. — *Lui*: V'là huit fois que vous me la faites, celle là; je commence à la connaître! — *Elle*: Mais . . . — *Lui*: Y a pas de mais! Je vous dis que vous devez soixante mètres et que la compagnie en a plein le dos. Qu'est ce qui m'a fichu des bohèmes comme ça, qui disent tout le temps: on passera! Cré saleté de purée, va! Quand on n'a pas le moyen de se payer le gaz, on brûle de la chandelle. En voilà des crasseux! — *Elle*: Vous êtes un mufle! — *Lui*: Ah! c'est comme ça? Des gros mots et pas de galette? Eh bien! je vous ferai couper la conduite. — *Elle*: Me couper la conduite, à moi? Ah la la! elle est bien bonne, etc.

Et voici une tentative un peu risquée pour traduire cela (syntaxe »non orientale»):

Vaimo: Me tullaan kyllä maksamaan. — *Mies*: Tämä kerta on kahdeksas, ja sama juttu taas; mua alkaa kyllästyttää! — *Vaimo*: Tuota noin . . . — *Mies*: Tuota noin, tuota noin! Asia on nyt se että teidän on 60 kuutiometriä velkaa ja yhtiö tahtoo jo niskoiltaan sen pois. Mistä helkkarista niitä aina mulle kaikenmailman tattareita jotka hokee että kyllä me tullaan! Pahuksen suutarin kiipeliä se semmonen. Kun ei ole millä kaasua kustantaa, sopii polttaa kynttilää. Senkin visukintut! — *Vaimo*: Kolho! — *Mies*: Ohoo, niinkö päin? Suuta soittaa, mutta pennin pyöreet puuttuu. No, jahka sanon että panevat teiltä johdon kiinni. — *Vaimo*: Minulta johto kiinni, häh? Kas kas kun häntä osaakin, mukamas! etc.

*

Sans avoir droit au titre de lexicographe, oserai-ja parler d'un idéal de dictionnaire français et finnois, tel que je le con-

çois aujourd'hui? Ce livre de l'avenir présenterait certainement plusieurs des qualités qui caractérisent l'ouvrage récent de M. Hagfors.

Je voudrais me figurer un dictionnaire qui, tout en ayant peut-être les mêmes dimensions à peu près qui celui que nous avons aujourd'hui sous la main, contiendrait deux parties et serait capable de nous rendre des services qui ne coïncideraient qu'en partie avec celles que l'on demande aujourd'hui au livre de M. Hagfors. La partie I constituerait, à elle seule, une espèce de dictionnaire français-finnois contenant par principe, non seulement les mots et les locutions françaises, mais aussi tous les mots et les locutions finnoises qui peuvent être considérées comme appartenant à la nomenclature ou à la phraséologie d'un dictionnaire finnois ordinaire; et voici comment je me figure l'arrangement de cet ensemble. Les faits de langage français qui possèdent quelque correspondance finnoise directe (*ciel*: taivas) ou indirecte (*être à deux doigts de la mort*: katsoa kuolemaa silmiin) y seraient traduites avec fidélité stylistique, et un grand nombre de traductions d'un même fait de langage seraient données le cas échéant en vue des différents contextes possibles, comme chez Hagfors. Les autres faits de langage français, en l'absence (réelle ou imaginaire) d'une correspondance finnoise stylistique (*bellâtre* adj.; *brioche*; *l'esprit de l'escalier*), seraient, soit rendus par quelque mot finnois du type »lähinnä vastaava» (demi-correspondance la plus proche), soit munis, du côté finnois, d'un signe spécial à expliquer par 'intraduisible', 'à rendre par une périphrase'; ils ne seraient jamais définis. Quant aux faits de langage finnois à admettre dans le dictionnaire, la plus grande partie d'entre eux se trouveraient dûment distribués par le procédé même qui vient d'être décrit pour la traduction du français [1]; mais il en resterait d'autres, disons p. ex. des noms de mets nationaux inconnus en dehors du domaine des Finnois. Même ces termes devraient être placés, et cela, faute de mieux, sous des mots-tête français comme *farine*, etc. — simple énumération précédée de »vrt., cf.». — Dans ces conditions, la partie I remplirait peut-être, à elle seule, les deux tiers environ d'un livre comme celui de M. Hagfors. Paraîtrait-il possible de disposer d'un peu plus de place? Tant mieux! ce serait pour admettre,

---

[1] Il devrait en être ainsi des nombreux mots composés finnois qui sont difficiles à traduire, ainsi que des mots du type suuremmuus »le fait d'être plus grand» (à faire figurer sous *grand*), etc. etc.

enfin, quelques définitions, en premier lieu celles des locutions intraduisibles qui ne se trouveraient pas dans le *DG*.

La partie II, elle, constituerait un dépouillement alphabétique complet, mais purement énumératif, des vocables finnois placés dans la partie I; ce serait une espèce d'Index muni de renvois aux mots-tête de I. Le système de ces renvois pourrait être considérablement simplifié par l'exclusion méthodique de certains faits de langage qui offrent un intérêt sémantique très faible; du reste, il serait inutile, étant donné p. ex., dans I, sous *doigt*, le fait de langage *être à deux doigts de la mort* katsoa kuolemaa silmiin, de renvoyer en II de kuolema à *doigt*; il suffirait d'y renvoyer de silmä. L'art. *doigt* porterait, bien entendu, une numération marginale, et la présence d'un numéro dans le renvoi serait l'indice d'une locution à trouver dans l'article.

Ainsi conçu, le livre constituerait une espèce de répertoire de traductions français-finnois et finnois-français. La place ménagée par l'omission des définitions serait occupée tout entière par ce qui ne saurait être cherché ailleurs qu'ici: les traductions. Celui qui voudrait s'informer sur le sens précis d'une nuance, sur la prononciation, sur l'étymologie d'un fait de langage français, tirerait peu de profit ou plutôt n'en tirerait point du répertoire en question; c'est à un *Larousse illustré*, au *DG*, à Sachs-Villatte, à Michaelis et Passy ou Martinon, à Meyer-Lübke — à des ouvrages spéciaux, enfin, qu'il lui faudrait s'adresser. Il est vrai que le plus petit d'entre ces ouvrages spéciaux lui fournirait la plupart de ces informations désirées avec une richesse de détails plus grande que ne le fait le dictionnaire récemment publié.

On objectera peut-être que, dans le domaine de l'enseignement ou à la lecture des écrivains français par exemple, le »dictionnaire général» français-finnois de M. Hagfors est plus utile que ne le serait un répertoire de traductions avec Index; on me répondra surtout qu'une traduction en finnois peut, le cas échéant, vous rendre bien moins de services que ne le ferait une définition en finnois. Je ferai observer à ce sujet qu'aucun néo-philologue, qu'il soit pédagogue ou littérateur, ne pourra dûment exercer son métier sans posséder sa langue maternelle avec une perfection toute spéciale, et que le répertoire de traductions serait destiné à être employé à côté d'un dictionnaire français-français,[1] qui, lui, ne fournit en fait d'appareil sémantique que des définitions en langue intellectuelle.

---

[1] Ajoutons: et à côté de ce desideratum que serait un bon dictionnaire finnois-finnois moderne.

Le but principal ou plutôt unique que se proposerait ainsi l'auteur du répertoire ou »dictionnaire» français et finnois dont je viens d'esquisser le plan, ce serait de fournir de bonnes traductions dans les deux sens. Encore le lexicographe ne pourrait-il pas prendre à sa charge toute la responsabilité qui est inhérente à cette tâche déjà si limitée, mais difficile à mener à bien. Comme l'a fait M. Hagfors, et à plus forte raison, il devrait travailler en collaboration avec des hommes de profession ; le plus important d'entre ceux-ci, ce serait peut-être le romancier, qui, philologue ou non, aurait consacré tout son temps à étudier les faits d'expression du parler non intellectuel finnois, les dialectes principaux y compris.

L'utilité d'un ouvrage de cette espèce serait en tout cas très considérable ; non seulement au point de vue du contact de la jeune culture finnoise avec l'Europe occidentale, mais aussi, je pense, au point de vue de cette science future qu'on a osé appeler stylistique comparée. En raison des particularités syntaxiques et stylistiques du finnois, qui n'est pas une langue indo-européenne, les dictionnaires finnois bien qualifiés ne sont-ils pas appelés à servir à cette science à côté des dictionnaires en langues romanes, germaniques, slaves?

*

Tel qu'il est, une espèce de compromis entre un dictionnaire général et un répertoire de traductions, le livre de M. Hagfors est le meilleur dictionnaire finnois que je connaisse, du moins comme phraséologie. Il se distingue avantageusement, entre autres choses, par une tendance très déclarée à bien tenir compte des nuances de style. Admis dans un grand nombre, les faits de langage appartenant au français familier ou vulgaire sont très souvent, non définis, mais traduits. Étant donné que les échantillons du finnois plus ou moins populaire qui ont ainsi trouvé leur place dans le dictionnaire à côté de la langue intellectuelle sont nombreux et bien représentatifs, l'ouvrage pourrait se recommander le cas échéant, déjà dans cette première édition, comme base à des recherches à entreprendre dans le domaine de la phraséologie comparée. [1]

---

[1] Il est fâcheux que notre dictionnaire finnois-français (par E. S. Yrjö-Koskinen; Helsinki, Suom. kirj. seura, 1900) soit déjà un peu vieilli, notamment pour ce qui est du finnois.

O. J. Tallgren.

Protokolle des Neuphilologischen Vereins.

Protokoll des Neuphilologischen Vereins vom 24. April 1915. Anwesend: der Ehrenpräsident Prof. *W. Söderhjelm*, der Vorstand und 24 Vereinsmitglieder.

§ 1.

Das Protokoll vom 27. März 1915 vurde verlesen und geschlossen.

§ 2.

Prof. *W. Söderhjelm* hielt in schwedischer Sprache einen Vortrag über die litterarischen Einflüsse auf die Jugenddichtung Oscar Levertins.

Prof. Söderhjelm wies nach, dass Levertins Jugendgedichte Spuren seiner Bekanntschaft mit skandinavischen, vor allem älteren und jüngeren schwedischen Dichtern verraten. Aber auch der Einfluss von deutschen, englischen und französischen Dichtern ist mehr oder weniger leicht erkennbar. So waren seine frühesten Dichtversuche im Heineschen Geiste geschrieben, wie etwas später die deutsche Neuromantik nicht ohne Einfluss auf seine Dichtung blieb. Von französischen Dichtern wurde u. a. Victor Hugo erwähnt, an dessen Dichtkunst einige Gedichte aus der Mitte der achtziger Jahre in Stimmung und Inhalt erinnern, sowie Musset, aus dessen Elegien schwächere Nachklänge vernehmbar sind, und der von ihm besonders bewunderte de Vigny. Von wesentlicher Bedeutung für Levertins Dichtung ist aber seine Bekanntschaft mit den englischen Dichtern, besonders mit Dante Gabriel Rossetti und Swinburne. Sein Anschluss an die englische Dichterschule ist jedoch ganz selbständiger Art, wie er überhaupt durch seine litterarischen Kenntnisse stets zur selbständigen Tätigkeit inspiriert wird, nie aber zur blossen Nachahmung herabsinkt.

§ 3.

Dr. *J. Hortling* behandelte in einem in deutscher Sprache gehaltenen Vortrag einige Punkte der grammatischen Schulterminologie.

Dr. Hortling wies auf die in mancher Hinsicht schwankende und unklare grammatische Terminologie hin, die in der

grammatischen Litteratur, vor allem aber in unseren Lehrbüchern zur Anwendung kommt, in denen sie den Schülern viel Mühe bereitet. Das gilt z. B. von der Apposition, dem substantivischen und dem prädikativen Attribut. Ganz besondere Schwierigkeiten macht die Definition der Apposition, wie Dr. Hortling u. a. durch die Anführung der einschlägigen Stellen in dem 1886 erschienenen Kommissionsberichte des letzten Grammatikkomitees (vom J. 1885) und in vielen bekannten grossen Grammatiken (Blatz, Heyse-Lyon, Wunderlich, Ayer u. a.) feststellte. Die Definitionen vieler Verfasser scheinen darin übereinstimmend zu sein, dass ein Substantiv nur dann als Apposition zu betrachten ist, wenn es selbständige Stellung hat und somit eine verkürzte Bestimmung von satzvertretender Natur bildet (Heinrich, mein bester Freund). Wenn aber das kongruierende Substantiv mit seinem Träger eine begriffliche Einheit bildet, also keine selbständige Stellung einnimmt, ist es richtiger es als substantivisches Attribut zu bezeichnen (mein Freund Heinrich). In manchen bei uns angewendeten Schulgrammatiken lässt die Behandlung der Apposition viel zu wünschen übrig, indem z. B. bald das substantivische Attribut, bald das prädikative Substantiv (»dein Bruder als mein Freund riet mir dies») oder das prädikative Adjektiv (»er kam gesund nach Hause») als Apposition dargestellt wird, bald die Apposition gar nicht definiert und praktisch beleuchtet wird.

Hinsichtlich des substantivischen Attributs findet Dr. Hortling die Formulierung des letzten Grammatikkomitees richtig, macht aber auf eine Inadvertenz der erklärenden Anmerkung aufmerksam.

Attributive Satzverkürzung liegt vor in einem Satze wie: »själv lycklig, försökte hon även befrämja sina medmänniskors lycka» (selbst glücklich, versuchte sie auch das Glück ihrer Mitmenschen zu fördern). Sie kann durch Substantive und Adjektive (Partizipien) ausgedrückt werden.

Für das prädikative Attribut (»aftonen framskred kulen och mörk») findet sich die richtige Definition in Pauls Prinzipien der Sprachgeschichte. In den Grammatiken wechseln die Benennungen hier häufig. Bei Beckman wird das prädikative Attribut uneigentliches Prädikativ oder prädikatives Attribut (»oegentligt predikativ el. predikativt attribut») genannt: »han gick bedrövad bort» (er ging traurig fort). Bei Heyse-Lyon heisst es — im Gegensatz zum wirklichen Prädikat: das Leben ist kurz — prädikativer Zusatz: wir gingen traurig fort; einen glücklich machen. Bei Blatz findet man die Ausdrücke: reine

und unreine (durch als eingeführt), adverbiale (zu, für) und umschriebene (er ist von Adel [= adelig]) Prädikative.

Der Vortragende sprach sich noch über die Frage aus, ob irgend ein Grund bestehe, die Apposition und das substantivische Attribut voneinander zu trennen, welche Frage er bejahte. Was die Darstellung der in unseren Grammatiken so vernachlässigten Apposition betrifft, wollte er mit Blatz die Apposition als »eine selbständige Bestimmung, die einen Nebensatz vertritt» definieren.

In der darauf folgenden Diskussion äusserte sich zuerst Dr. *I. Uschakoff*, der das grosse Schwanken auf dem vom Ref. behandelten Gebiete der grammatischen Terminologie, vor allem bezüglich der Apposition, bestätigte. Er glaubt, dass die Benennung Apposition sich ursprünglich nur auf substantivische Bestimmungen bezogen habe, sei es dass diese rein attributiven Charakter haben oder zu der Art von prädikativen Bestimmungen gehören, für die das jetzige Grammatikkomitee den Ausdruck »tilläggsbestämning» vorschlägt. Die vom Ref. erwähnte bunte Anwendung des Ausdrucks Apposition sei die Folge teils einer späteren Beschränkung, teils einer Erweiterung dieser Benennung, wobei sie u. a. auch auf adjektivische Bestimmungen bezogen wurde. Wenn überhaupt der Ausdruck Apposition noch beizubehalten sei, müsse man seine Anwendung ausschliesslich auf attributive substantivische Bestimmungen beschränken. Im Komitee sei dafür die Benennung »Epithet» (Konung Fredrik; Helsingfors, Finlands huvudstad) in Aussicht gestellt; woneben die vom Ref. als substantivisches Attribut und Apposition bezeichneten zwei Arten dieser Bestimmungen wegfallen könnten. Für »predikatsfyllnad» habe das Komitee »predikativ» vorgeschlagen, das u. a. auch die Anwendung des Adjektivs als »prädikatives Attribut» sowie die des Substantivs als prädikative Bestimmung in Fällen wie: »din broder såsom min vän rådde mig därtill» (dein Bruder als mein Freund riet mir dies) in sich schliessen würde. Die Prädikative könnten dann einerseits in subjektive und objektive Prädikative, anderseits in notwendige und nicht notwendige Prädikative: »fyllnads- o. tilläggspredikativ» geteilt werden. Für »satsförkortning» (Satzverkürzung) (»trötta efter det långa arbetet, gingo de hem») schlage das Komitee »satsmotsvarighet» vor.

Prof. *A. Wallensköld* findet überhaupt die Einführung neuer Benennungen, die in den Grammatiken anderer Sprachen keine Äquivalente haben, nicht zweckmässig. Es frage sich auch, ob ein Ausdruck wie Epithet, der sich mehr auf die

Stilistik beziehe, zu empfehlen sei, da er falsche Ideenassoziationen veranlassen könne. An der üblichen Terminologie festzuhalten sei besser. Dagegen sollte die Anzahl der grammatischen Benennungen womöglich vermindert werden. Es liesse sich z. B. der Ausdruck Prädikativ auch für adjektivische Satzverkürzungen anwenden, sowie man sich auch für das substantivische Attribut und die Apposition einen gemeinsamen Namen denken könnte. Auf diese Weise sei auch das jetzige Komitee bei seiner Behandlung des Prädikativs verfahren, indem es zwei verschiedene, nahestehende Kategorien unter einem gemeinsamen Namen zusammenfasste, diese Gruppe aber dann in Unterarten teilte, für die es die sehr glücklichen Benennungen »tilläggs-» und »fyllnadspredikativ» gefunden habe.

Dr. *Hortling* sagt, dass der Unterschied zwischen dem substantivischen Attribut (»huvudstaden Helsingfors») und der Apposition (»Helsingfors, Finlands hufvudstad») seinem Sprachgefühl ganz deutlich sei. Die Apposition vertrete etwas Satzartiges. Er würde es sehr bedauern, wenn das Komitee in seinem Vorschlag diesen Unterschied unbeachtet liesse. Was aber den Ausdruck Prädikativ belange, finde er den Vorschlag des Komitees annehmbar. Die Unterscheidung zwischen der attributiven Satzverkürzung und dem prädikativen Attribut sei häufig schwer.

Dr. *Uschakoff* gibt zu, dass in wissenschaftlicher und psychologischer Hinsicht ein Unterschied zwischen den als substantivisches Attribut und als Apposition bezeichneten Bestimmungen bestehe, weshalb sie in einer wissenschaftlichen Darstellung durch verschiedene Namen von einander getrennt zu halten seien. In einer Schulgrammatik sei jedoch die Einführung von verschiedenen Benennungen nicht zu empfehlen. Der Name substantivisches Attribut sei übrigens nicht zutreffend, weil er auch das Genitivattribut sowie die »Apposition» in sich schliesse.

Prof. *Wallensköld* berührt noch die Frage, wie die mit »såsom» (als) eingeleiteten Ausdrücke (»såsom en vän av rättvisa, försvarade han den anklagade») zu betrachten seien. Für sein Teil zähle er sie zu den Prädikativen, weil sie sich in Sätze auflösen lassen.

Dr. *Uschakoff* findet die Definition des »såsom»-Typus als ausschliessliches Prädikativ zu eng. — Als allgemeine Benennung für sämtliche attributive Bestimmungen könnte der Name Attributiv angewendet werden. In der Gruppe der Attributive seien dann u. a. zwei Arten zu unterscheiden: a) Appo-

sition (oder Epithet), b) Attribut (in der ausschliesslichen Bedeutung von adjektivischem Attr.).

Prof. *Wallensköld* hält den gemeinsamen Namen Attributiv nicht für glücklich.

In fidem:

Ludvig Granit.

Protokoll des Neuphilologischen Vereins vom 2. Oktober 1915. Anwesend der Vorstand und 20 Vereinsmitglieder sowie eine Anzahl Mitglieder des Vereins für schwedischen Sprachunterricht (»Förening för svensk språkundervisning).»

§ 1.

Das Protokoll vom 24. April 1915 wurde verlesen und geschlossen.

§ 2.

Lektor *L. Granit* trug den Jahresbericht über das akademische Jahr 1914—1915 vor.

§ 3.

Bei der Wahl des Vorstandes für das akademische Jahr 1915—1916 wurden gewählt, nachdem Prof. *U. Lindelöf* und Lektor *L. Granit* einer event. Wiederwahl entsagt hatten: zum Präsidenten Prof. *A. Wallensköld,* zum Vize-Präsidenten Prof. *H. Suolahti* sowie zum Schriftführer und Kassenverwalter Dr. *I. Hortling.*

§ 4.

Der Vorsitzende teilte mit, dass das vom Staate eingesetzte, aus Prof. *E. N. Setälä* und den Oberlehrern *I. Uschakoff* und *Ralf Saxén* bestehende Komitee zur Herbeiführung von Einheitlichkeit und Gleichförmigkeit im Grammatikunterricht an den Verein das Ersuchen gerichtet habe, sich über den Berichtsvorschlag des Komitees auszusprechen. Zugleich meldete der Vortsitzende an, dass der Verein für schwedischen Sprachunterricht durch seinen Vorsitzenden Oberlehrer *R. Saxén* gebeten habe, an der Diskussion, die anlässlich des genannten

Berichtes stattfinden werde, teilnehmen zu dürfen, und dass der Vorstand in diese Bitte gern eingewilligt habe.

Auf Antrag des Vorsitzenden beschloss der Verein als Antwort auf das Ersuchen des Grammatikkomitees die in dieser und etwa in folgenden Sitzungen zu führenden Diskussionsprotokolle, die sich auf den Bericht des Komitees beziehen, dem Kommitee zu überreichen. Im Hinblick darauf, dass die kommende Diskussion sehr genau wiedergegeben werden müsse, schlug der Vorsitzende vor, es möchte dem Schriftführer unter den Mitgliedern des Vereins für schwedischen Sprachunterricht ein Gehülfe gewählt werden. Der Verein stimmte diesem Vorschlag zu und wählte zum assistierenden Schriftführer Dr. *B. Sjöros.*

Hierauf folgte ein Detailkritik der 29 ersten Paragraphen des Berichtes, an welcher sich Frau *Edla Freudenthal* sowie die Herren Dr. *Cannelin,* Oberlehrer *Hagfors,* Dr. *Hortling,* Prof. *Lindelöf,* Lektor *Lundström,* Oberlehrer *Saxén,* Dr. *Sjöros,* Prof. *Suolahti,* Oberlehrer *Uschakoff,* Prof. *Wallensköld* und Mag. *Warén* beteiligten.

Die Fortsetzung der Kritik des Berichtes wurde zu einer folgenden Sitzung aufgeschoben.

In fidem:

Ivar Hortling.

Jahresbericht des Neuphilologischen Vereins über das akademische Jahr 1914—1915.

Im Laufe des Berichtsjahres fanden 7 Sitzungen statt, die durchschnittlich von 24 Mitgliedern besucht waren. Die Programme der Verhandlungen enthielten Vorträge und Besprechungen. Es wurden 10 Vorträge gehalten, von welchen 7 wissenschaftlicher und 3 pädagogischer Art waren. Die Zahl der Besprechungen war 3. Diskussionen schlossen sich jedesmal an die pädagogischen Vorträge, an die wissenschaftlichen sowie an die Besprechungen je einmal.

Das Jahresfest wurde am 15. März 1915 gefeiert.

Die *Neuphilologischen Mitteilungen* erschienen im Jahre 1914 in 3 Lieferungen mit 8 Nummern und enthielten 238 Textseiten. Als Beitrag zur Bestreitung der Druckkosten hat

das Consistorium Academicum dem Verein für dieses Jahr 500 Mk angewiesen.

Die Mitgliederzahl des Vereins — die zwei Ehrenmitglieder nicht mitgerechnet — betrug 140, die Zahl der Abonnenten der Zeitschrift 94.

Der in der ersten Sitzung vom 31. Oktober 1914 gewählte Vorstand setzte sich zusammen aus den Herren:

Prof. *A. Wallensköld*, erster Vorsitzender.
» *U. Lindelöf*, zweiter »
Lektor *L. Granit*, Schriftführer und Kassenverwalter.

Als Redakteure der *Neuphilologischen Mitteilungen* fungierten die Herren Prof. *A. Wallensköld* und Prof. *H. Suolahti.*

Helsingfors, den 19. September 1915.

Ludvig Granit.

Eingesandte Litteratur.

Hanna Andersin, Engelsk grammatik för nybegynnare, utgiven av *Anna Bohnhof* och *Hanna Granström*. Helsingfors, Otava, 1915. 78 S. 8:o.

Carl Collin, Tyska Översättningsövningar. Lund, Lindstedts Univ.-bokh., 1913. 48 S. 8:o. Preis: 1 Kr.

Carl Collin och *Heinz Hungerland*, Praktisk hjälpreda vid tysk stilskrivning för skolor och självstudium. Lund, Lindstedts Univ.-bokh., 1914. Preis: Kr. 1: 25.

Carl Collin och *Heinz Hungerland*, Några anmärkningar till prepositionernas bruk i tyskan till hjälp vid stilskrivning. Lund, Lindstedts Univ.-bokh., 1914. 20 S. 8:o. Preis 50 öre.

Philologie française, publiée et annotée par *Kr. Nyrop*. Deuxième édition, revue et augmentée. Copenhague, Gyldendalske Boghandel — Nordisk Forlag, 1915. 192 p. in-8⁰.

Schriftenaustausch.

Anuario estadístico de la República Oriental del Uruguay. Libro XXIII (años 1911 y 1912). Montevideo, 1915. XV + 736 pag. 4⁰.

Les Langues Modernes, 13ᵉ année, n:o 4 (Juillet-Août 1915): N. Weiller, Rapport sur l'enseignement de la langue allemande au lycée Jules Ferry pendant l'année scolaire 1914—1915; Livres, Revues et Journaux; etc.

Mnemosyne, nova series, vol. XLIII (1915), pars III—IV.

Modern Language Notes, vol. XXX, no. 5 (May, 1915): Allen Wilson Porterfield, Rhetorical Contrasts in Schiller's Dramas, I; Benjamin M. Woodbridge, Biographical Notes on Gatien de Courtilz, Sieur du Verger; John M. Berdan, »Speke, Parrot», an Interpretation of Skelton's Satire; Reviews; Correspondence. — N:o 6 (June, 1915): Gertrude H. Campbell, The Swinish Multitude; Allen Wilson Porterfield, Rhetorical Contrasts in Schiller's Dramas, II; Laura A. Hibbard, The Books of Sir Simon de Burlet, 1387; Louise Mallinckrodt Kueffner, Orphic Echoes in Modern Lyric Poetry: Ernst Lissauer's »Der Strom»; John Whyte, The Order of Monosyllables and Dissyllables in Alliteration; Reviews; Correspondence; Brief Mention.

Moderna Språk, Jahrg. IX, Nr. 5 (Mai 1915): Fredrik Gadde, Litet om engelska texter för skolbruk; Litteratur, usw. — Nr. 6 (Juni 1915): T. Hilding Svartengren, Critical Notes to Ronald B. McKerrow's Edition of the Works of Thomas Nashe; Arne von Kock, A New Interpretation of »Something is rotten in the state of Denmark»; Litteratur.

Museum 22ˢᵗᵉ Jaarg., N:o 8—12 (Mai—Sept. 1915); 23ˢᵗᵉ Jaarg., N:o 1 (Oct. 1915).

Namn och Bygd, 3. Jahrg. (1915), Heft 1—2.

Rassegna bibliografica della letteratura italiana, anno XXIII, num. 3—6 (Marzo-Giugno 1915).

Revista de Filología Española, tomo II (1915), cuad. 2⁰: R. Menéndez Pidal, Poesía popular y Romancero, III—IV; José R. Lomba y Pedraja, Enrique Gil y Carrasco: su vida y su obra literaria; Notas bibliográficas; Bibliografía.

Virittäjä, Jahrg. 1915, Nr. 5—6.

Mitteilungen.

Personalia: Zum ordentlichen Professor der romanischen Philologie an unserer Universität wurde am 21. Mai d. J. Prof. *A. Wallensköld* ernannt als Nachfolger Prof. *W. Söderhjelms*, der seit dem 22. März 1913 den neueingerichteten Lehrstuhl der einheimischen und allgemeinen Litteraturgeschichte inne hat. Prof. Wallensköld trat sein Amt am 25. Sept. mit einer öffentlichen Vorlesung (»Ein Blick auf die Entwickelungsgeschichte der romanischen Sprachen») an.

NEUPHILOLOGISCHE MITTEILUNGEN

Herausgegeben vom Neuphilologischen Verein in Helsingfors.

Redaktion:

A. Wallensköld — Professor der romanischen Philologie

H. Suolahti — Professor der germanischen Philologie

Nr. 7/8

Acht Nummern jährlich. Preis: 4 Fmk (= francs direkt bei der Redaktion. 4: 32 durch die Post und 5:- durch die Buchhandlungen. Zahlende Mitglieder des Vereins erhalten das Blatt unentgeltlich. — Abonnementsbetrag, Beiträge, sowie Bücher zur Besprechung bittet man an Prof. A. Wallensköld, V Hamng. 5, zu senden

XVII. Jahrg.

1915

Beiträge zu den finnisch-germanischen Berührungen.

1. Finn. *luoto* = anord. *flúð*.

Über das finn. Wort *luoto* schreibt A. Ahlqvist in seinem Werke »Die Kulturwörter der westfinnischen Sprachen» S. 165 folgendes: »*luoto* ist genuin finnisch und scheint ein Derivat vom Verbum *luon* aufwerfen zu sein; in dem Gebrauch des Wortes scheint die Sprache nicht recht sicher zu sein, da das Wort in verschiedenen Theilen des Landes bald grössere, bald kleinere Insel, bald Grund (Untiefe) oder Klippe bedeutet.»

Ich glaube, dass die Erklärung Ahlqvists nicht aufrechtzuerhalten ist. Derselben stehen sowohl formelle als semasiologische Hindernisse im Wege.

Im Estnischen ist das Pendant des Wortes *lood* (früher **lōto*), Gen. *loo* (früher **lōđon*) und bedeutet 'kleine, flache Insel (ohne Wald), trockene Fläche'.

Vielleicht ist das Wort *luoto* (früher **lōto*) nordischen Ursprungs. Ich denke dabei an norw. *flu* fem. 'blinde Schäre, blinde Klippe', anord. *flúð* 'flache Schäre, die bei niedrigem Wasser sichtbar wird.'

Es wäre eher die Form **luuto* (lies: *lūto*), (estn.) *luud* anzusetzen als *luoto* (resp. *lood*). *ō* und *uo* (< *ō*) lässt sich wohl

als volksetymologische Verdrehung (vgl. *luo/da* aufwerfen) erklären.

Dieses germanische Wort ist durch Vermittelung des Karelischen und Wepsischen (wo es ebenfalls vorkommt) auch ins Russische gedrungen. Vgl. näher Jalo Kalima, Die ostseefinnischen Lehnwörter im Russischen, Helsingfors 1915, S. 155—156.

2. Estn. *paht*, Gen. *paha* = got. *bansts*, anord. *báss*.

Südestn. *paht*, Gen. *paha* bedeutet: 1) Stall, z. B. *tseapaht* 'Schweinestall', *hanipaht* 'Gänsestall'; 2) Lager, Streu, z. B. *hiirepaht* 'Mäusenest'.

Das estnische Wort ist offenbar ein got. Lehnwort. Zur Vergleichung kann herangezogen werden got. *bansts* 'Scheuer', anord. *báss* 'Lagerstelle', aschwed. *bās* 'Kuhstall'. Was die Konsonanten anbelangt, herrscht hier dasselbe Verhältnis wie beim finnischen Worte *lahto*, das nach Thomsen auf lit. *slą́sta* < **slansta* zurückgeht. *Lahto* und *pahta* wären verallgemeinerte Schwachstufen des angenommenen Stufenwechsels *st* ∽ *zt*, woraus *st* ∽ *ht* entstanden wäre. Vgl. z. B. *ahku* < **azku* = got. *azgō* oder finn. *askar* und *ahkera*.

Finn. *pahna*, das Thomsen mit *bansts*, *báss* zusammengestellt hat, kann mit südestn. *paht* (< **pahta*) verbunden werden, falls die Annahme eines urfinnischen Wechsels *t* ∽ *n* stichhaltig ist. Dafür gibt es wirklich ein Beispiel. Neben unserem Worte *tähti* 'Stern' begegnet auch *tähne* 'Punkt, Fleck, Farbenfleck', estn. *tähn*. Gen. *tähni* 'Fleck'. Vielleicht reicht der Wechsel *t* ∽ *n* schon ins Vorfinnische zurück. Vgl. z. B. den mundartlich vorkommenden Übergang *n* > *t* im Lappischen, ebenso auch im Tscheremissischen, ferner finn. *tämä* ∽ *nämä*, *tai* ∽ *nai*, *tuo* ∽ *nuo*, *tousen* (estn. *tõusen*) ∽ *nousen*, estn. *tukkuma* ∽ finn. *nukkua* usw. — Zum erstenmal sind die Wörter *tähti* und *tähne*, *tähn* von O. Donner zusammengebracht worden (Vergl. Wörterb. Bd. I, N:o 413).

3. Finn. *laidun*, vgl. altisl. *leiða*.

Finn. *laidun*, Gen. *laitumen* bedeutet nach Lönnrot 'vidt, öppet, gräsbevuxet fält; vall, betesmark, bete, mulbete;

betesplats, löt' (weites, offenes, grasbewachsenes Feld, Weide, Weideland, Weideplatz, Viehweide, Trift), *käydä laitumella* 'beta' (grasen, weiden), *mennä laitumelle* (auf die Weide gehen); *yhteinen l.* 'falad'; *laitumella olo l. käyminen* 'betande' (Weiden). Nach Juslenius hat das Wort die Bedeutung 'pascua, betesmarck' (Weideplatz). Soweit ich weiss, ist das Wort aufs Finnische beschränkt.

Laidun ist früher flektiert worden: *laiðuin*, *laiðuinta*, *laitumen*, *laitumella* (vgl. z. B. *onnetoin* ∽ *onnettoman*). In Renvalls Wörterbuch ist das ältere *laiduin* noch angeführt. *laiduin* erinnert an Wörter wie *istuin* (Gen. *istuimen*, mundartlich *istun*, *istumen*), *asuin*(seutu), *synnyin*(maa) usw. Wie neben *istuin* das Verbum *istua*, neben *asuin asua*, neben *synnyin syntyä* vorkommt, wäre auch neben *laiduin* ein Verbum **laitua* denkbar. Bei Lönnrot begegnet in der Tat die Verbform *laitua* in der Bedeutung 'uraktlåtas, försummas' (?). Das beigefügte Fragezeichen zeigt, dass die Bedeutung nicht als sicher zu betrachten ist.

Das Wort ist germanischen Ursprungs. Das Altisländische hat *leiða* u. a. 'have gaaende på bete' (auf der Weide halten); im Altdänischen lässt sich damit zusammenbringen *fǣlāþ*, im Neuschwedischen (mundartlich) *fälad* (neudänisch *fælled*) 'Weide(land)', aschwed. *fǣlǖdh* 'Vieh' usw. Vgl. bei Fritzner *leida* Mom. 4). S. Axel Kock, Svensk ljudhistoria I, 2, 337. Im Urnordischen hatte das Wort noch den Diphthong *ai* in der ersten Silbe. Das Original des finnischen Wortes lautete **laiða* 'auf der Weide halten'. Ein Verbum *laidan*, *laitaa*, wie wir es erwarten würden, kommt im Finnischen nicht vor. Daraus scheint jedoch früh ein reflexives Verbum *laitua*[1] 'weiden' entstanden zu sein, woher dann das Substantiv *lai-*

[1] Ob das von Lönnrot angeführte *laitua* dasselbe Wort ist, wie man gern annehmen möchte, ist schwer zu sagen. — Zur Beziehung **laitaa* ∽ *laitua* vgl. *löytää* ∽ *löytyä*, *johtaa* ∽ *johtua*, *kastaa* ∽ *kastua*, *paistaa* ∽ *paistua* usw.

duin (*laidun*), *laitumen* zur Bezeichnung eines Weideplatzes des Viehs[1].

Die einheimische Bezeichnung für die Weide ist *syöttömaa* (bei Renvall: pascuum, Weide), auch *syöntömaa, syöntimaa* (terra pascenda, pascuum) = estn. *sööt* Gen. *söödü* oder *sööt'*, Gen. *söödi* u. a. 'Weideland'; auch *söödämaa*, *söömamaa*.

4. *Piettiö*, *pietin*, *pietimys*, *pieturi*.

Pietin, *-imen*, *pietimys*, *-yxen* ist nach Juslenius equus morbo exsectus — af siukdom snöpt häst (wegen Krankheit verschnittenes Pferd). Bei Renvall steht ausser den erwähnten Formen noch *pieturi*, *pietti* und *pieti* equus morbo castratus, al. male castratus bos l. equus, cui unus testiculorum restat — hodenloser oder halbverschnittener Hengst l. Ochs. Bei Lönnrot: *pieto* (?), *pietimys*, *piettimys*, *pietin* (Gen. *piettimen*), *piettiö*, *pieturi*; Bedeutung: illa kastreradt djur (häst, ren), som har blott en testikel, halfgälling, ein schlecht kastriertes Tier (Pferd, Renntier), das nur einen Hoden hat. Aus Akaa ist mir die Form *piettari* bekannt.

Das Wort ist germanischer Herkunft, und sein Original lässt sich leicht ermitteln. Im Dänischen findet sich ein Verb *bede* 'verschneiden, kastrieren'. Falk und Torp betrachten dieses Wort als eine entstellte Form von dän. *bøde* 'Weibchen ausschneiden', das wiederum eine Entlehnung aus ndd. *bôten* < mndd. *bôten* 'heilen, kastrieren' sei. An das Verbum schliesst sich ein Substantivum: dän. *bede* 'verschnittener Widder', schwed. (mundartlich) *bete*, das Falk und Torp auf die gleichbedeutenden ndd. *bötel*, mndd. *bôtlink* beziehen.

Ahlqvist, Suomen kielen rakennus S. 11 f. hält das Wort *piettimys* für eine ostfinnische Form einer ursprünglichen **pidättimys*, eine Zusammenstellung, die sowohl wegen der Form des Wortes als auch aus semasiologischen Gründen bezweifelt werden muss.

---

[1] Wie mir Herr Dr. E. A. Tunkelo mitgeteilt hat, ist auch er schon früher auf diese Zusammenstellung gekommen.

Das Kastrieren wurde zum Zweck der Heilung (an kranken Tieren) vorgenommen; daher der Bedeutungswandel: heilen 〉 verschneiden. Die von Juslenius und Renvall angegebenen Bedeutungen scheinen die ältere germanische Bedeutung behalten zu haben.

Das Wort begegnet auch im Karelischen: *piet't'ie*, Gen. *piet't'ien* auch *piet't'ivö* 'Tier, welches nur einen Testikel hat'. Dies liegt dem russ. *петачъ* 'unkastrierter Ochs' zu Grunde. Vgl. Jalo Kalima, a. a. O. S. 184.

5. Aschwed. *hvif* 〉 finn. *huivi* 〉 estn. *uju* (*oju*) 〉 finn. *ujo*(*vaatteet*).

Die Wörter sind wahrhaftig »geflügelt». Auch unsere Überschrift liefert dafür ein ausgezeichnetes Beispiel — angenommen, dass ihre Richtigkeit sich nachweisen lässt.

Aschwed. *hvif* bedeutet: Schleier, weibliche Kopfbedekkung, Kopftuch, das finnische Wort nach Lönnrot: duk, halsduk, qvinnors hufvudbonad (Tuch, Halstuch, weibliche Kopfbedeckung).

Da das Wort im Schwedischen der Ostseeprovinzen nicht vorkommt, ist es möglich, dass estn. *uju* (Gen. *uju*) 'Schleier, Tuch (welches der Braut gleich nach der Trauung übergelegt wird)' eine Entlehnung aus dem Finnischen sei.

Schon Ahlqvist (Kulturwörter S. 157) hat das finnische und estnische wort zusammengestellt, ohne jedoch auf ihre lautliche Beziehung näher einzugehen. Es verhält sich damit folgendermassen: *h* ist im Anlaut beinahe auf dem ganzen estnischen Gebiete lautgesetzlich geschwunden, ebenso hat die Apokope (schon früher) stattgefunden. Ist das Wort aus den südwestlichen Mundarten des Finnischen entlehnt, so muss das estnische Wort in apokopierter Gestalt entlehnt worden sein. Es liesse sich also die Form *uiv* erwarten. Im südwestl. Estnischen ist aber auslautendes *v* (m. E. durch den Einfluss des Lettischen) in *u* übergegangen, z B. *ladu* = finn. *latva*, *kaju* = finn. *kaivo*, *kõju* = finn. *koivu* usw. Demnach also auch *uju*. Die Flexion sollte eigentlich *uju*, Gen.

uivi oder (infolge *vi* > *i*) *u*(*j*)*i* lauten. Es hat aber eine Verallgemeinerung zu Gunsten der Nominativform stattgefunden.

Estn. *uju* ist seinerseits ins Südwestfinnische entlehnt worden, in dem es durch volksetymologische Verdrehung die Form *ujo* aufweist. Es begegnet nach Lönnrot in Zusammensetzungen wie *ujopaita* brudgumslinne, skjorta (Wäsche oder Hemd des Bräutigams), *ujovaatteet*, *ujoverhot* brudgumskläde (Bräutigamsgewand). In meinen Aufzeichnungen über die südwestlichen Mundarten von 1899 habe ich aus dem Kirchspiele Gustafs: *ujòvāttè* (Nom. Pl.); es bezeichnet Trauungskleid, sowohl männliches als weibliches. Der Bedeutungswandel ist wohl der gewesen, dass das Wort *ujuvaate* zuerst nur den Schleier der Braut bezeichnet hätte, weil aber der erste Teil des Kompositums volksetymologisch an das Wort *ujo* 'blöde, schüchtern, scheu, schamhaft, bescheiden, verzagt' angelehnt wurde, hat die Bedeutung sich zuerst auf das ganze Traukleid der Braut, dann auf das Traukleid überhaupt (sowohl das weibliche als das männliche) erweitert. Mundartlich wird unter dem Worte vielleicht nur das Trauungskleid des Bräutigams verstanden. In diesem Falle hat somit die Volksetymologie eine Form- und Bedeutungsveränderung hervorgerufen.

6. Finn. *laittaa*.

Finn. *laittaa* hat zwei Bedeutungen: 1) 'tadeln, verkleinern, schmälern'; in dieser Bedeutung erscheint das Wort auch im Estnischen *laitma* 'tadeln, verachten, verschmähen, schelten'; 2) 'in Stand setzen; machen, einrichten; verschaffen, veranstalten; anstellen, ordnen; verbessern, ausbessern, reparieren; bereiten, zubereiten, verfertigen, besorgen'. Hier sind zwei Wörter zusammengeflossen, die ursprünglich lautlich verschieden gewesen sind.

1. *laittaa* 'tadeln' ist meiner Ansicht nach wohl mit estn. *laimama* 'verläumden, herabsetzen, verächtlich machen, verspotten, kränken (biblisch)' und finn. *laimin* (wahrscheinlich aus dem Estn. entlehnt) in der Redewendung *lyödä laimin* 'versäumen, unterlassen' zu verbinden.

2. *laittaa* 'in Stand setzen, ausbessern usw.' ist schon in zweierlei Weise erklärt worden.

Thomsen hat es als eine Ableitung aus *laita* 'Ordnung, Beschaffenheit, Verhältnis' erklärt; vgl. Beröringer 196 f. Da aber z. B. die faktitive Ableitung von *aita aidoittaa*, die von *rauta raudoittaa* lautet, wäre *laidoittaa* (nicht *laittaa*) zu erwarten. Nach meiner Ansicht ist Thomsens Erklärungsversuch zu verwerfen. Was die Bedeutung anbelangt, ist die Zusammenstellung unanfechtbar.

H. I. Streng, der die Erklärung Thomsens übersehen zu haben scheint, hat in seinem Buche »Nuoremmat ruotsalaiset lainasanat vanhemmassa suomen kirjakielessä» S. 91 das Wort mit dem aus dem Schwedischen entlehnten *laji* 'genus l. indoles rei, agendi modus' zusammengestellt, also *laittaa* < *lajittaa*. Es muss jedoch bemerkt werden, dass die Bedeutungen zu weit auseinander liegen.

Das Original des Wortes ist auf germanischem Gebiete zu suchen. *laittaa* gehört zu dem Worte *laki*, allerdings nicht in dessen heutiger Bedeutung, sondern in der älteren: »rätt ställning, ordning». Hinsichtlich seiner Ableitung ist das Wort gleich Verben wie *avittaa* aus einer Grundform *api*, die noch in der ingrischen Mundart vorkommt (= estn. *abi*), *ripittää* ∽ *rippi* usw (Diese Ableitung ist noch immer produktiv: *laji* ∽ *lajittaa*, *nappi* ∽ *napittaa*, *pari* ∽ *parittaa*, *väri* ∽ *värittää*, *tili* ∽ *tilittää* usw.) — Vergl. auch aschw. *lagha* (isl. *laga*) 'laga, ställa, ställa till, foga, ordna, inrätta, lämpa, afpassa' (K. F. Söderwall, Ordbok öfver svenska medeltids-språket).

In einer Quelle aus dem Jahre 1636 begegnet das Verbum *laittaa* in einer lautlich älteren Form: »Ylös nous colmanel päiväl, *Lagitti* meille caick hyväx»; siehe Streng a. a. O. S. 91. In dem finnischen Worte *lai* (< *laji*) = aschwed. *slagh* kommt nie ein inlautendes γ (mit *g* oder *gh* geschrieben) vor, und das Wort selbst ist ohne Zweifel später entlehnt als *laki*.

Heikki Ojansuu.

Studî su la lirica siciliana del Duecento. III.

§ 9. I primi due studî pubblicati sotto questo titolo [1] ci valsero una serie di osservazioni interessanti comunicatemi per lettera o per cartoline. Comportano note critiche particolareggiate quelle dei signori Alfred Jeanroy (Parigi) e Amerindo Camilli (Roma). Pregando tutti i signori che s'interessarono del nostro lavoro di ricevere i rispettosi ringraziamenti degli autori della prima serie, mi permetto di riserbare per le Giunte e correzioni che chiuderanno la serie ultima, i ragionamenti che ci furono ispirati dalle critiche ricevute. Faccio eccezione per una nota completiva riferentesi alla canz. I, nota che non sarebbe forse opportuno rimetter sino all'ultima serie. Parlo della traduzione della canzone, che noi avemmo torto di escluder dall'edizione — ce lo dice anche il prof. Jeanroy. Ci affrettiamo dunque a trascriverla qui sotto. Siccome però un'altra delle osservazioni del Jeanroy ha finito col convincerci del vantaggio che v'è a accettare un ragionamento diverso da quello formulato nella serie prima, giova conformare ora la traduzione a questa nostra convinzione, per i due passi interessanti.

TRADUZIONE FRANCESE

della Canzone I

In gioi mi tengno tuta la mia pena

(p. 59 del tomo annuale, p. 7 dell'Estratto)

I. Je considère comme de la joie toute ma peine, [2]je la compte pour une grande félicité pour moi; [3]tout comme Pâris, lorsqu'il aimait Hélène, [4]ainsi je vis, absorbé à tout moment par [cette] pensée. [5]Mon cœur ne se soucie point s'il a des peines, [6]il pense à la joie qui viendra. [7]Plus il souffre, plus il s'endurcit à la souffrance.

[1] *NM* XVII (1915), pp. 53—80.

II. Personne, je crois, n'aime loyalement [9]s'il a peur d'éprouver des peines auprès de la dame qu'il aime. [10]Il est [maint] amant qui aime faussement; [11]à quelque moment qu'il voie quelque chose, il en désire davantage [12]et crie merci à chaque rencontre, [13]sans jamais croire [14]que l'amour doit connaître le mal (la souffrance), lequel enflamme les autres (= tout amant loyal).

III. Pourtant (Mais) j'estime qu'il y a grande ignorance [16]à vouloir reprocher à Amour les souffrances qu'il cause; [17]car ce (l'amour) n'est pas une joie qui se vende à crédit (*cioè chi aspira alla gioia. dev'esser pronto a comperarla »a contanti», a pagarne il prezzo anticipato in sofferenze*) [18]ni (qui se vende) au prix des peines qu'[aurait] ressent[ies] un autre (*cioè, proprio a chi ha sofferto spetta la ricompensa, la »gioia»: non ad altri. Sapendo questo, dunque. e forzando un poco la logica, lui che tanto ha sofferto. ne conchiude che deve pur avere diritto ad essa gioia lui. proprio lui*). [19]Il ne ment point à ceux qui sont à lui; [20]non, il leur donne de la joie, [21]comme fait le bon seigneur envers ses serviteurs.

IV. Ainsi donc, ma dame, j'ai grandement raison [23]de vous compter (*ovvero* raconter?) les peines que je souffrais (= que j'ai souffertes?), [24]bien que j'aie déjà obtenu une récompense: [25]la joie la plus riche qui soit en vous. [26]Je voudrais, belle, peu à peu [27]reprendre le jeu avec vous, [28]puisque je suis à vous et que vous, ma dame, vous êtes à moi.

V. Te rappelles-tu bien aujourd'hui, ma belle, ce moment [30]où je fus saisi du désir de t'aimer? [31]Depuis que tu m'as infligé la grave blessure, [32]toute la peine que je ressens me semble un bien. [33]Je suis heureux, Amour, de vous servir, [34]même en supportant des tourments, [35]et contre rien au monde je n'échange[rai] la joie que j'ai. [1]

---

[1] La traduzione qui sopra armonizza con quanto vien detto nell'edizione (testo, commento, concetto della canzone), fatta eccezione di due o tre passi: v. 11, il problematico *eque* del ms. (che data la paleografia del Can-

Ecco poi uno dei lavori nostri novelli. — Come nelle edizioni I e II, il „TESTO DEL MS." si stampa qui, non a rigo lungo come sta scritto nel Canzoniere, ma disposto secondo i versi del testo critico.

O. J. Tallgren.

III. *De la mia disianza.*

MANUSCRIT UNIQUE: *Vat.*, feuillet 14a, n⁰ LI. — Les premiers mots de la chanson se trouvent répétés à l'Indice

---

zoniere Vaticano [1] non può aver nulla da fare con un »e che») verrebbe forse letto *ende*, cioè '*ne*'. Deformazione, dunque, anziché dialettologica (come sarebbe quella ammessa nel Commento p. 63 = 11), quasi puramente paleografica: *indi* > *ende*, *ēde* > *eꝗ e* > *eqe* > »*eque*». Cioè, credendo di leggere un »*eqe*», il copista avrebbe voluto rimediarvi, se non con altro, con un povero *u*. — Per quanto al senso, questa congettura è da preferirsi certo a quella dell'edizione; ma l'ordine delle parole sarebbe latineggiante.

v. 33, m'è parso preferibile una lezione proposta dal prof. Jeanroy: »La phrase serait plus naturelle en lisant: *Ben agio, Amore, en vo(i) servire*» o piuttosto, dacché *en* è rarissimo nei nostri testi, *B. a.*, *Amore, 'n vo' servire.* Giustificazione paleografica: *amorenuo* o *amorēuo* > *amor euo*, »*amore euo*». Pare cioè che uno dei copisti toscani ha capito a guisa del Casini: *Amor(e) e voi*; idea inammissibile, cf. il Commento. — L'infinito retto dall' *in* è frequente nelle Canzoni: *in voi, madonna, amare* »La buona venturosa innamoranza»$_2$ e »Poi ke ti piace, amore»$_1$, *madonna, in voi amare* »Amando lungamente»$_2$, *in voi mirare* »La namoranza disiosa»$_3$, *in voi venire* 'nel venir verso voi' »Amore in chui disio ed ò speranza»$_1$, *só dato in voi laudare* »Amor ben veio che mi fa tenere»$_3$; di più nel *Pal.* (ma non nel *Vat.*) »Poi le piace k'avançi suo valore»$_3$.

v. 35, leggo ora col prof. Jeanroy *e non cangio* (ms. *cangia.*, ediz. *cangiar*); modificazione necessaria dopo quel che va detto nella nota precedente (giacché *voi* non equivale più a 'voglio'). E non solo necessaria; anzi, serve pure a rendere la frase »plus naturelle». Il presente *cangio* va bene: p. 61 = 9, n. 6. — E serà, credo, il modo di leggere definitivo.

Ella Blåfield.

---

[1] Per altri mss., vedi Caix, *Origini*, p. 177, § 161 (*Q*); il Parodi, *RBLIt* 1913, p. 158, n. 1, cita fatti di pronunzia, non grafie, pronomi interrogativi, non relativi.

du Chansonnier sous la forme: *Delamia difianza cope nata adauere mifa ∫baldire.*

ÉDITIONS: L. Valeriani, *Poeti del primo secolo della lingua italiana in due volumi raccolti,* Firenze 1816, I 66 (je connais ce texte bizarre par l'intermédiaire de D'A.); — D'A. I, n° LI (sans traduction et avec un minimum d'appareil-commentaire) suivi des *Annotazioni* de Casini dans le t. V (reconstruction intégrale du texte de la str. IV; corrections éparses); — J. Ulrich, *Altital. Lesebuch,* Halle 1886, n° 18 (ce livre mentionné par Cas. n'a pas été à ma portée; d'après ce qu'en disent l'anonyme du *GStLIt* VII (1886) 253-7 et surtout Mussafia, *LbGRPh* VII (1886) 145-7, il paraît que je n'ai là absolument rien à regretter).

VERSIFICATION: cinq strophes (*coblas capfinidas*) à deux *piedi* et une *sirima*, selon le schème suivant:

7a, 7b, 5b+6c, | 7a, 7b, 5b+6c, || 5c+6a, 5a+6c, 5c+6a.

A la différence de ce qui est le cas dans les chans. I et surtout II, le copiste ne se trompe pas ici une seule fois quant à la ponctuation métrique. Les fautes de rime sont fréquentes dans la str. IV. Quant à la syllabation, le schème assez compliqué ci-dessus s'adapte d'une façon régulière à toute la chanson dans le texte critique. Sans compter les lapsus évidents *rimemembrando* 10 et *sosospirando* 18, les vers à corriger sont les suivants:

Termes du schème	Vers faux (nombre de syllabes)
7a	II 10 (8 s.)
7b	III 20 (8 s.)
5b+6c	II 12 (5+7 s.), IV 30 (5+7 s.), V 39 (13 s.)
7a	aucun
7b	IV 32 (8 s.)
5b+6c	[I 6 lacune], V 42 (5+7 s.)
5c+6a	I 7 (5+7 s.), ?III 25 (5+7? s.), [IV 34 lacune]
5a+6c	I 8 5+7 s.), ?II 17 (5+7? s.), [IV 35 lacune
5c+6a	IV 36 (6+7 s.)

On voit que pour le terme 5b+6c du premier *piede* les vers faux sont plus nombreux (3) que les vers corrects (2). Néanmoins, j'ose croire parfaitement acceptable mon schème, qui, du reste, coïncide avec celui que Casini admet pour sa reconstitution de la str. IV. Toute tentative d'établir un autre schème à appliquer à la chanson entière amènera la nécessité de corriger un nombre de vers bien plus grand. — Puisque les Chansonniers les plus anciens (*Pal.* et surtout *Laur.-Red. A*) observent les troncamenti exigés par le mètre avec beaucoup plus de régularité que ne les observent les Chansonniers plus tardifs (déjà le *Vat.* et surtout le *Chig.* etc.), Monaci (*Crestom.*, p. V) ne paraît pas avoir raison de dire contre Caix (*Origini*, p. 133) que les plus anciens auteurs et copistes auraient connu l'usage d'écrire l'hypermètre tout en prononçant le vers correct. Pour les diverses corrections admises, v. le Commentaire. — Pour quelques strophes de la chanson, on constate une espèce de *coblas capfinidas* d'ordre psychique; v. ibid. v. 13.

ATTRIBUTION: *jperadore federigo*, c'est à dire Frédéric II de Hohenstauffen (1194—1250)[1]. Au nombre des chansons italiennes qui nous sont parvenues, sans compter les anonymes, deux seules peuvent avoir été composées par l'Empereur. Si la poésie présente lui est attribuée par le ms. unique, l'autre, »Poi ke ti piace, Amore» (Monaci, p. 72), ne l'est que par trois mss. tardifs d'entre les cinq qui nous ont transmis la chanson. Il se pourrait toutefois que quelqu'une des trois chansons qui, dans quelque Chansonnier, portent le nom de »Federico Re» ou «F. d'Antiochia» (1229—1258), ait été écrite par Frédéric II. Si on fait abstraction des témoi-

[1] C'est par quelque confusion bizarre que M. Giulio Bertoni, dans son *Duecento* (*Storia lett. d'Italia*), p. 65, arrive à parler de notre chanson comme ayant été conservée non par le *Vat.*, mais par le *Palatin* (n° 50, dit M. Bertoni), où elle serait attribuée à »Rex Fridericus Antiochie».

gnages des contemporains (»scribere et cantare sciebat et cantilenas et cantiones invenire» Salimbene[1]), nous avons par conséquent très peu de matériaux pour juger des aspirations poétiques de l'Empereur Frédéric. Ni Hans Niese, *Zur Geschichte des geistigens Lebens am Hofe Kaiser Friedrichs II*, *Historische Zeitschr.* CVIII (1912), pp. 473—540, ni Torraca, *Studi su la lirica italiana del Duecento* (Bologna 1902), pp. 235—333, n'étudient Frédéric II poète lyrique.

TEXTE DU MS.		TEXTE CRITIQUE.
I. Delamia diſſtanza .	1	De la mia disianza,
copenata adauere .	2	c'ò penata ad avere,
miſa ſbaldire . poi chino raſgione .	3	mi fa sbaldire poi chi n'ò rasgione,
che | madata fermanza .	4	che m'à data fermanza
comio poſſa compiere .	5	com'io possa compiere
ſenza ongne caſgione:	6	— — — ire senza ongne casgione.
Alaſtagio | ne . chio lauero poſſanza .	7	A la stagione ch'io l'avrò n possanza,
ſenza fallanza . uolgliano le perſone .	8	senza fallanza volglia la persone
perchui caglo | ne . faccamo membranza .	9	per chui cagione faccamo membranza!
II. Atutora rimemembrando .	10	A tut'ora membrando
delodolze diletto .	11	de lo dolze diletto
chedio aſpetto . ſonne alegro egau | dente .	12	ched io aspetto, só alegro e gaudente.
uaio tanto tardando .	13	Vaio tanto tardando
chepaura mimetto .	14	che paura mi metto
edoſoſpetto · delamala giente : |	15	ed ò sospetto de la mala giente,
che perneiente . uanno diſturbando .	16	che per neiente vanno disturbando
erampongnando . chiama leale mente .	17	e rampongnando chi ama lealmente;
ondio ſoue | nte . uado ſoſoſpirando .	18	ond'io sovente vado sospirando.
III. Soſpiro eſto ranchura .	19	Sospiro e sto n ranchura;
chio ſono ſidiſioſo .	20	ch'io só sì disioso
epauroſo . miſate penare .	21	e pauroso, mi face penare.

Sans compter l'orthographe, le texte de D'A. et les quelques Annotazioni de Cas. diffèrent du texte critique dans: — 4 ;Chè m. d. f. *D'A.* — 6 *D'A. ne fait pas observer la lacune; Cas. la comblerait par* [Lo meo volire]; *D'A. ne ponctue pas après* casgione. — 7, *fin, point virgule D'A.* — 8 s. f. volglian le p. *D'A.* — 10 A tuttor rimembr. *D'A.* — 12 c. io a., - sonne gaudente *D'A*, „per far la strofa di nove versi". — 20 c. son sì d. *D'A.* — 21 E p. - mi fate p. *D'A.* — 22 Ma tanto m'a. *D'A.*,

[1] *Cronica* (Cod. Vat. 7260), éd. *Monumenta Germ. historica*, Scriptorum t. XXXII (1905—1913), p. 348/349. Le renvoi de M. Bertoni (*Duecento*, p. 268) est inexact.

matanto masi | chura .	22 Ma tando m'asichura
losuo uiso amoroso .	23 lo suo viso amoroso
elogioioso . riso elosguardare :	24 e lo gioioso riso e lo sguardare
Eloparlare . diquella cria | tura .	25 e lo parlare di quella criatura,
che perpaura . misacie penare .	26 che per paura mi facie penare
edimorare . tante fine epura .	27 e dimorare. Tant'è fine e pura!
IV. Tanto essagia ecortese .	28 Tanto è ssagia e cortese,
nocredo chepensasse .	29 no credo che pensasse
nedistornasse . dicio chemi jmpromise .	30 né distornasse cio che m'à mpromiso.
dala | ria giente aprese .	31 Da la ria giente aprese;
dalora nomsistornasse .	32 da lor nom si stornasse!
chemitornasse . adanno chigliofese :	33 ché mi tornasse a danno chi gli ò ofeso.
Ebenmi | amiso .	34 E ben mi à miso — — — — ise
infoco ciome auiso .	35 — — — ise in foco, cio m'è aviso;
chelobello uiso . locore madiuise .	36 ché lo bel viso lo cor m'adivise
V. Diuiso ma locore .	37 Diviso m'à lo core
elocorppo amballia .	38 e lo corppo à m ballia
etienemi jmilia . fortte incatenato .	39 e in umilia e tienmi incatenato.
lafiore | dongne fiore .	40 La fiore d'ongne fiore
prego per cortesia .	41 prego per cortesia
chepiu nomsia . losuo detto fallato :	42 che piu nom sia suo detto fallato,
Nedisturbato . | perinizadore .	43 né disturbato per inizadore,
nesuo ualore . nomsia menouato .	44 né suo valore nom sia menovato
nerabassato . per altro amadore .	45 né rabassato per altro amadore.

(Ma tando m'a. Cas., citant Gaspary). — 30 Nè d. - di ciò m'impromise *D'A.*, ... - ciò che m'à impromiso *Cas.* — 31 *D'A. et Cas. ne ponctuent pas après* aprise. — 32 D'alor non si s., *Cas.* — 33 Chè mi t. - a danno ch'i' gli offise, *D'A.;* Che mi t. - a d. che gli à ofiso. *Cas.* — 34, 35 *D'A. n'observe pas la lacune; Cas. la comble ainsi:* E b. m. à m. — [in pene e fatt' offise | Poi che mi mise] - in f., c. m. a. — 35 :Che lo bel viso *D'A.* — 36 Lo core mi divise. *D'A.;* Chè lo b v. - lo cor mi divise. *Cas.* — 39 E tienimi in milia - incatenato („quel 'forte' abbiam creduto glossa inutile") *D'A; renvoi à Gaspary chez Cas.* — 42 c. p. n. s. - lo s. d. f. *D'A.*

TRADUCTION.

I. De mon ardent désir, [2]qu'il m'a été une torture de porter, [3]elle me fait me réjouir — car j'ai raison en cela — [4]elle, qui m'a manifesté avec certitude [5]comment (= que?) je pourrai accomplir [6]. . . . . ., sans mésaventure aucune. [7]Au moment où elle sera tombée dans mon pouvoir, [8]puisse-t-elle ne pas y manquer, mais avoir la bonne volonté, la personne [9]à propos de qui nous donnons l'essor à nos pensées!

II. A chaque instant, ne pensant qu' [11]aux douces délices [12]qui m'attendent, je suis tout joyeux et égayé. [13]Tellement je vois se prolonger mon attente [14]que je suis pris d'appréhension [15]et que je suspecte les méchantes gens, [16]qui sans aucune raison vont tracassant [17]et outrageant quiconque aime d'un amour loyal; [18]aussi vais-je souvent poussant des soupirs.

III. Je soupire et je reste anxieux; [20]car je suis si plein de désir [21]et de crainte (que) cela me fait souffrir. [22]Mais voilà que me rassure [23]son visage d'amoureuse, [24]son joyeux rire et le regard [25]et la parole de cette personne, [26]qui, par la confusion qui me saisit, me fait tarder [27]et rester indécis. Tant elle est gracieuse et pure!

IV. Tant elle est discrète et courtoise [29](que) je ne crois point qu'elle ait songé [à manquer] [30]ni qu'elle ait manqué à ce qu'elle m'a promis. [31]C'est aux méchantes gens qu'elle à entendu dire [qu'on ne maintient pas toujours la promesse donnée]; [32]puisse-t elle ne pas s'être égarée dans leur compagnie! [33]car je les ai offensés et cela pourrait me porter dommage. [34]Et vraiment, elle m'a mis . . . [35] . . . en feu, cela m'est évident; [36]c'est que la beauté de sa figure m'a fendu le cœur.

V. Oui, elle m'a fendu le cœur, [38]elle maintient mon corps en son pouvoir [39]et en toute humilité et me tient enchaîné. [40]La fleur de toutes les fleurs, [41]je la prie par courtoisie [42]que sa parole ne reste plus en suspens [43]ni offusquée par les perturbateurs, [44]que sa valeur ne soit point entamée [45]ni abaissée par un autre amant.

COMMENTAIRE.

1. Trouvée dans l'Indice (cf. MANUSCRIT), la graphie *disianza* est rétablie ici étant donné ital. *disio*, prov. *dezèg, dezieg, dezig* etc.; v. Meyer-Lübke, *REW* 2590. D'autres langues romanes hésitent entre *s* [z] et *ss*; voir notamment Menéndez Pidal, *Mio Cid*, p. 625. — Il est vrai que notre copiste retombe dans sa »*dissianza*«, p. ex. dans »A pena pare

ch'io saccia cantare« (*Vat.*$_3$, où le *Pal.*$_5$ donne *disiança*), et cela bien qu'il ne confonde guère ailleurs *s* et *ss*.

2. La leçon du ms. *c'ò penata ad avere* pourrait facultativement être considérée comme issue d'un *c'ò penat' ad avere* < *c. penato ad a.* Le passage n'en est pas moins difficile. Ce qu'il y a d'évident, c'est que *che* est le régime de *avere* et non de *penata,* verbe toujours neutre (par conséquent, on ne songera pas à un »*a dovere*» pour *adauere*). Ce qu'on se demande, c'est tout d'abord s'il faut prendre ce *penare a* dans le sens de 's'efforcer de', 'affaticarsi per' (Tomm. et Bell. *penare* 3) ou bien dans le sens temporel de T. et B. 4 (v. ci-dessous) ou bien, encore, dans le sens premier de 'souffrir, patir pene'; puis, pour le mot *avere*, est-ce à un des sens duratifs ('posséder' etc.) ou bien à un sens inchoatif ('obtenir' etc.) qu'il faut penser? A priori, il paraît naturel qu'en déclarant qu'il a langui après sa dame, le poète nous dira ici, soit (*A*) que cette tristesse a longuement duré, soit (*B*) qu'elle a trop pesé sur son cœur, soit (*C*) qu'il s'est efforcé de la supporter comme il convient à un amant; ou bien, enfin, (*D*) il nous dira quelque chose concernant la naissance de ce sentiment. La question est d'autant plus délicate que l'usage des prépositions varie, déjà pour ce qui est des matériaux recueillis chez T. et B. (v. *penare* 3). — Le *penare* 4 (sens temporel) irait bien quant à la préposition *ad* donnée par le ms., mais non quant à la sémantique de ce *penare* 'mettre du temps à'. Il suffit d'étudier d'un peu près les nombreux exemples qu'en donnent T. et B., pour les voir se grouper assez nettement autour des deux nuances des sens que voici: 1. 'mettre peu de temps ou longtemps à finir' (action ayant quelque durée), 2. 'mettre peu de temps ou longtemps à arriver à . . .' (action momentanée). Cela étant, on doit trouver mal fondée l'idée que le poète ait voulu dire: 'que j'ai si longtemps porté' (*A*). — Il ne paraît pas non plus possible d'établir une combinaison bonne pour le *avere* inchoatif (T. et B. 23, 74 etc.) (*D*). — Reste à voir quels inconvénients il y a à reconnaître dans notre passage le *penare* 1 ('souffrir')

ou le *penare* 3 ('s'efforcer pour'). Celui-là nous donnerait un »que j'ai peiné à avoir», 'qu'il m'a été une peine d'avoir, de porter' (cf. plus bas), 'qui m'est devenu si lourd à porter' (= *B*)—ce qui irait bien, n'était la construction *penare* **a**, dont il n'y a pas d'exemples, du moins chez T. et B., dans ce sens de 'avoir de la peine à'. Le *penare* 3, lui, nous met en présence d'un 'que je me suis efforcé d'avoir, de (dûment) porter'; (cf. plus bas) (= *C*); il est vrai que cette interprétation paraît nécessiter la conjecture *d'avere* pour le *ad avere* du ms. — On peut bien se permettre de rendre le mot *avere*. comme dans ces deux derniers cas *B* et *C*, par 'porter' ou 'supporter'; v. T. et B. n⁰ 61 ('patire, soffrire, sostenere'. *Io credo pure d'avervi ringraziato della buona intenzione vostra delle fatiche e dei travagli, che ci avete avuti*) et voir, en général, n⁰ 5. Certes, les exemples cités sont moins difficiles que le nôtre, où il s'agirait, quant à *C*, d'appliquer au mot très peu affectif qu'est *avere* un sens comme 'porter de parti pris', 'porter de propos délibéré' (»je me suis efforcé d'avoir»!).

On voit que c'est la formule *B* qui constitue la base de la traduction donnée plus haut. Elle ne répond peut-être pas trop mal à la pensée du poète. Il y en a eu d'autres qui, avec l'auteur du comjat »Amore avendo interamente voglia»[1], ont confessé que:

> Mentre ch'eo disiava,
> ver' è ch'eo tormentava disiando.

Quant au texte, *ad avere* a été maintenu sous les réserves formulées; de même *penata* (pour *penato*; cf. le commencement de cette note), et cela malgré tout ce qu'il y a d'inattendu à voir s'accorder le participe d'un verbe neutre non modal, comme l'est *penare*. C'est autrement curieux que l'it. moderne *le ho dovute sbrigare*.

Le raisonnement ci-dessus semble avoir montré en tout cas qu'il n'y a pas d'arguments suffisants pour altérer le texte traditionnel par quelque conjecture radicale.

3. Le sujet de *fa* ne peut-être que le déterminatif impliqué par le *che* du v. 4 (v. n. 4). — Dans *poi chi* = 'poiché',

l'*i* orig. n'a pas été toscanisé, parce que ce *chi* a pu être pris pour du toscan: c'est vraisemblablement un *ch'i'* (*che io*) qu'a cru écrire là le copiste. De même, v. 33; cf. § 7 et I 24,32, II 12. Dans le *Dial. Greg.*, 'poiché' est *poi ki* (variantes graphiques). — L'expression *n'ò rasgione* peut être commentée par celle ci, qui se trouve dans l'autre chanson attribuée (*Chig.* etc.) à Frédéric II qu'est »Poi ke ti piace, Amore»:

. . . . lo meo core adesso a voi s'inchina.
[2] Si inkino, r a s o n a g i o
d i sì amoroso bene;
ka spero e vo sperando
c'ancora deio avere
allegro meo coragio
e tucta la mia spene.

4. Ce *che*, qui signifie 'celle qui' (non comme chez D'A.), doit-il être prononcé *ki*? Que le copiste ait écrit *che* et non *chi* à la toscane, cela ne devrait pas dans ce cas nous préoccuper beaucoup; notre passage est un peu trop compliqué pour avoir sûrement été bien compris par toute la série de copistes qui ont travaillé sur la chanson. D'autre part, il faut se garder d'altérer ici la leçon du ms. sans bien s'y connaître. C'est que l'hypothèse de la prononciation *ki* est contredite, du premier abord, par le fait qu'en sicilien, *cui* sert aussi de nominatif (M e y e r - L ü b k e II, § 107) — ainsi, c'est par *cui* et non par *ki* qu'est exprimée l'idée de 'celui qui', dans la *Quaedam profetia*, v. M o n a c i 609a, vers le bas de la colonne; dans le *Dial. Greg.*, je ne me rappelle pas avoir vu un seul ex. du *ki* = 'celui qui', 'celle qui'; l'interrogatif y est bien toujours *cui*. Et il y a plus; car il est curieux de retrouver dans un autre chansonnier toscan le *che* signifiant 'celle qui'. On lit dans *Pal.* 5_{1}: *Per la fera membrança: delo mio gran disio: malamente fallio:* ke *mi fece partire* etc., passage où G a s p a r y 94 propose dubitativement de lire *Chi mi f.* De même, *Pal.* 16 (chanson du »fino uccellatore»)$_{4}$: *K'asai piu k'eo non kiesi m'à donato* Ke *vale oltra valere; E di null'altra avere Prendo vollia.* Est-ce qu'à côté du masc. *cui*, des restes de QUAE auraient été conservées dans le midi de l'Italie

sous la forme *ke*, qui y serait phonétiquement régulière? On a l'habitude de dire que la confusion de QUAE avec QUI remonte au V[e] siècle (cf. Meyer-Lübke II, § 107). — La forme *ke*, si elle a existé dans l'original sicilien de notre chanson, a bien dû rester intacte sous la plume des copistes.

6. Il serait facile de combler la lacune en conjecturant un *lo meo volire* (Cas.), *lu meu plachiri* ou quelque chose dans ce genre. — A la différence du *cagione* du v. 9, le mot correspondant du 6 signifie manifestement un 'accident, contre-temps, adversité'. Ce sens rare en italien se retrouve dans »Uno disio d'amore sovente»$_5$ (poésie ressemblant à la nôtre):

> . . . in voi spero, avenente,
> k'eo non sarò perdente;
> sicome da voi ebbi guiderdone,
> mi tragerete fuor d'ogne casone.

et, ce semble, dans »Assai cretti cielare»$_1$:

> ca lo troppo taciere
> nocie manta stagione,
> e di troppo parlare
> puo danno adivenire;
> per che m'aven temere
> l'una e l'altra casgione.

Le Glossaire de la nouvelle éd. de *Vat.* ne mentionne pas notre sens. T. et B., *cagione* 4 †, offre deux exemples qui le montrent et cite dûment ital. mod. *cagionevole*, *cagionoso* 'maladif', mais il se trompe quant à l'origine de ce sens, qui rappelle lat. OC-CASUS et que représente également le portug. (*a*)*cajão*, latinisme *o*(*c*)*casião* 'Unglück, Unstern', 'Gefahr', 'mauvaise *chance*': *REW* 6029. (Le changement de préfixe roman pourrait être dû à l'AC- du synonyme ACCIDENS, *AC-CAD-). Le sens (ou groupe de sens) qui nous intéresse semble être attesté, en dehors du portug. et de l'ital., en anc. provençal (*acaizó* ou *ocaizó*). C'est par 'sans difficulté, s. obstacle' que *ses ocaizo* est rendu par Raynouard, *Lex. roman* II 360a; Levy, *Prov. Supplem.-Wbuch* V 461a formulerait, pour la traduction de Rainouard, des réserves qui ne paraissent pas

nécessaires étant donné l'ital. *senza casgione* (< prov.?) et le portug. — Pour la ponctuation après *casgione*, v. note 8.

7. Ce *ala staxuni chi* se retrouve dans *Cruyllis-Spatafora* 580 ('au moment où'). — Ms. *auero*, texte crit. *avrò* donne lieu à quelques observations. Caix, *Orig.*, § 102 n'étudie pas l'usage des formes syncopées chez les Siciliens; il n'en donne aucun exemple. Les formes que l'on trouve dans les textes sicil. non courtois, en poésie ou en prose, n'offrent pas la syncope: *Dial. Greg. averia* 50_{11} $54_{18\ 22\ 23}$ 104_5, *averiano* 14_{14}; *Cruyllis-Spataf. auirò* 570, *auiria* 572, *auirà* 573 574 etc., *auirianu* 577; *Quaedam prof.* 160 *lu premiu ki avirimu* etc. Quant aux chansons courtoises, on a de même (cas assurés): *non m'averia savore* (septén.) »Umile core e fino ed amoroso»$_2$, *la saveria trattare* ibid.$_3$, *non doveria dottare* »Assai mi piacieria»$_3$, *però, madonna, ogn'omo doveria* »La buona venturosa innamorança»$_2$, *io n'averò pensiero e cordolglianza* «Membrando l'amoroso dipartire»$_2$, *non doveria tardare* (septén.) »In amoroso pensare»$_3$. Mais ce n'est pas tout. En effet, sans compter les cas peu sûrs comme celui de »Pir meu cori alegrari»$_2$, où le texte traditionnel donne *ben lu divria fari*, qu'on lira soit *ben lu diviria f.*, soit *bene lu divria f.*, on trouve un certain nombre de passages où, sans doute par gallicisme, la syncope seule rentre dans le mètre, qu'elle soit donnée par tous les mss. ou non: *ben mi dovreste perdonare* »La namoranza disiosa»$_6$ (= mss.), *morto fusse. dovria* »Troppo só dimorato»$_1$ (= mss.), *non mi dovria punire* »La buona venturosa innamorança»$_2$ (= mss.); de plus: »Venuto m'è n talento»$_2$ (*dovria* Vat., *deve* Pal.), »Distretto core e amoroso»$_4$ (*Vat.*, corriger »*Iscomforttamento nauerano*» en *Scomf. n'avranno*[1]), »Per fino amore vao sì allegramente»$_3$ (où il convient de lire, cf. Cesareo 172: *Paragio non avrai. sì se' valente*).

Dans ces conditions, la leçon du texte critique est parfaitement justifiée.

---

[1] Cela, pour répéter tel quel le *scomforttamento* final de la str. précédente (*coblas capfinidas*!). D'autres préfériront peut-être *Iscomforto n'averanno.*

8. 'Sans faute, puisse cette personne le vouloir bien, (9) celle à cause de qui nous faisons exercice d'esprit'. Pendant qu'il chante, le poète (Sa Majesté?) se sent en communauté de pensées avec son noble auditoire; tous ensemble ils font »membranza». Absente ou présente, connue de tous ou gardant son incognito, l'inspiratrice du poète est en quelque sorte aussi celle des auditeurs. — Pour constituer ce texte, il suffit d'admettre qu'un copiste a pu méconnaître, comme en d'autres passages, un *la pirsuni* ou *la persone* qu'a pu lui donner son original. Trouvant cette forme à la rime, il a dû croire bien faire en mettant au pluriel l'article et le verbe: *volgliano le p.* — Ce gallicisme *la persone*, que M. Salvioni a muni d'astérisque en 1905, *KJbRPh* VII I, 119, est attesté dans *Dial. Greg.* 2_3, 2_{18}, 47_8 (*stetti in là trj anni. ky non lu sappi nulla persune exceptu kyllu monacu*), 52_{15} (*la persune*), 3_5 (*la persunj*), à côté de nombreux exx. de *persuna*; puis, chez Brunetto Latini (Wiese p. 177, § 69) et, sous la graphie *le persone*, dans un certain nombre de passages qu'énumère aujourd'hui Monaci, 594, § 401 (D'Ovidio 691); y ajouter le sing. *persona* rimant avec *prigione*. dans un Discordo antérieur à 1266 (?), *Miscellanea di lett. del medio evo* (Soc. Fil. rom.) I, p. 31. — D'autre part, il ne serait peut-être pas impossible non plus de garder tel quel le pluriel *le persone*. étant donné le pluriel *faccamo*. On ponctuerait, ce semble, dans ce cas:

senza ongne casgione
a la stagione ch'io l'avrò n possanza.
Senza fallanza volglian le persone
per chui cagione faccamo membranza!

'Sans faute, puissent-elles accorder un jour le je-veux-bien, ces personnes qui sont nos inspiratrices'. Ces amoureux (*Vat.* XVII, fin) pouvant avoir chacun leur inspiratrice à eux, le »facciamo membranza» collectif d'un d'entre eux pourrait ainsi constituer une apostrophe collective à l'adresse de toutes ces dames. Le *voglian* qu'on lirait dans ce cas pour ms. *-o* serait bien légitime comme troncamento, dans le sens de *NM* XVII (1915) 93.

Encore pourrait-on songer à supprimer la virgule après *possanza* (7) et à ponctuer après *fallanza*: 'au moment où je l'aurai dans mon p. infailliblement'.

10. Dans les mss., on rencontre *tu(c)tora* et *a t.* L'une de ces formes aussi bien que l'autre est admissible au point de vue métrique pour le passage précis dont il s'agit (*Tutora rimembrando?*). Il serait impossible de lire «*a tutora*» dans le quinaire *tutora aspetta* de »Membrando l'amoroso dipartire»$_3$, ou dans l'octonaire »*Tutor la dolẓe speranza*»$_1$. Ainsi, on ne transcrira du moins pas notre passage par »*A tutor rimembr.*» — Pour la traduction de (*ri*)*membrare*, v. I 6, note.

12. *io aspetto* compte bien entendu pour 4 syllabes (§ 7, n. 2). — Pour l'introduction de *só* à la place de *sono* SUM, v. I 28, II 27. Il est vrai que le passage présent nous donne *sonne*. Le mètre interdit d'y voir un *son*(*o*)+*ne*, un 'j'en suis' authentique. Il paraît que le copiste, qui n'écrit jamais *so* dans le sens de SUM, a ajouté ici à son *son* ce *ne* qui, il faut bien l'avouer, est assez bien motivé par le contexte comme une espèce de résumé de 10 11, mais qui peut être omis sans compromettre en rien la clarté de ce contexte (v. Traduction). La correction de D'A. ne donnerait l'hendécasyllabe qu'à la condition de faire quatre syllabes de *gaudente*, ce qui est inouï.

13. *vaio* VADO figure en 18 sous la forme *vado* La première seule est méridionale: Gaspary (1878) 189, Caix *Origini* (1880) 241, 243, Cesareo 177. Dans un autre passage, Gasp. corrige justement »vado» en *vaio*, étant donné la rime. — *Vaio tanto tardando, che* pourrait bien signifier, soit 'je vais tant tardant, que' = 'j'y parviens si tard, que' (= dans la Traduction), soit 'je marche à pas si ralentis; car'. La première seule de ces deux façons de voir semble bien tenir compte de *tanto*. Du reste, et sans vouloir partout faire la chasse aux parallèles, on ne peut s'empêcher de voir la ressemblance qu'il y a entre ce 'j'y parviens si tard' et le passage correspondant d'une strophe du Notar Giacomo, où le changement de ton est introduit par les mots

Ma tanto tarda la speranza

(La namoranza disiosa»$_4$). — Je disais changement de ton. Il est curieux d'observer qu'en effet il y a ici transition assez brusque du plus joyeux optimisme au plus morne pessimisme à un endroit précis de la strophe où, dans la strophe suivante (v. 22), s'opère un changement de ton non moins brusque, mais en sens inverse. Dans la str. IV, encore, le septénaire initial du second pied introduit le changement. On dirait une suite de *coblas capfinidas* d'ordre psychique constituée par: str. II, commencement, c o n f i a n c e, suite et fin, d o u t e s; III, commencement, d o u t e s, suite et fin, c o n f i a n c e; IV, commencement, c o n f i a n c e, suite, d o u t e s; et l'on aime à croire que la musique doit avoir reflété d'une façon gentille ces alternances de coloris dans le texte. A noter que les pensées exprimées dans »II doutes» sont analogues à celles de »III doutes»; de même, que »III confiance» est sensiblement égal à »IV confiance». — Les str. I et V, elles, ne constituent qu'une espèce d'introduction et une espèce de conclusion respectivement; elles encadrent le tableau dualiste donné par le poète.

14. Pour *che paura mi metto* on peut annoter avec T. et B.: *mettersi paura* dice meno che *mettersi in paura.*

17. Comme dans I 24 et 32, il n'y a pas d'hiatus après *chi* — chose évidente pour ces deux derniers passages, où *chi* équivaut à un simple *che* ou *ch'* (v. ci-dessus, n. 3). Voici au contraire un passage sicilien où les trois mss. anciens sont d'accord en faveur de l'hiatus: *chi è temente, fuggie villania* »Ben m'è venuto prima al cor dolglienza»$_2$. Dans cette même chans., *Laur.-Red.*$_3$ nous donnerait *chi a torto batte o fa incresciensa*, vers où l'on serait enclin à ne pas admettre l'hiatus après *batte* (ponctuation?); le *Pal.*, lui (20$_2$; v. T a l l g r e n, *La Rime*, 274, n. 5), donne l'hiatus après *chi*: *E ki a torto bacte nfa increscença*; *Vat.*: *e chi per tortto batte e fa ncrescienza.* La question est difficile et ne peut être traitée à fond ici (cf. n. 4). Cf. les deux septénaires du XIVe (ou du XVe?) siècle que voici (*Quaed. Prof.* 192):

beatu cui esti amanti   di la tua santa gloria,

où l'on n'aimerait pas à remplacer *esti* par *è*. Pour résoudre la question, il faudra examiner attentivement ce qui se trouve, non chez Dante, mais chez les méridionaux les moins toscanisés.

18. Pour *vado*, v. n. 13. — *Ond'io languisco e tormento*, c'est ce que dira Odo de le Colonne di Messina, dans une situation absolument ressemblante, »Distretto core e amoroso»$_2$.

21. *pauroso*, Cruyllis-Spatafora 574 *pagurusu*. — La forme *fate* du ms. ne peut être qu'une faute d'écriture. Maintenue par D'A., la 2e pers. ne donne pas de sens et ne se rencontre d'ailleurs nulle part dans la chanson. (Il serait mal à propos de rappeler ici ce *e faitemi penare* 'vous me faites souffrir' qui se lit dans »Madonna mia, a voi mando»$_4$, *Pal.*, chanson qui est tout entière à la 2e pers.). La correction admise est paléographiquement facile; cf. »rateso» pour *raceso*, corrigé sans avertissement chez Monaci, p. 84, l. 41. — Pour la ressemblance de notre vers avec 26, v. n. 26. — Quant à l'omission de »*che*», ici et 29, nos passages pourraient figurer chez Meyer-Lübke III, § 538, où il n'est pas tenu compte de l'ital. pour ce qui concerne la juxtaposition employée après une proposition verbale offrant *sì*, *tanto*. Wiese 183 § 91 offre quelques exx. non méridionaux et renvoie, outre à Meyer-Lübke, à David, *Über die Syntax des Ital. im Trecento* (1887), p. 111/112 (renvoi pas tout à fait précis de M. Wiese). — Voy. Bourciez, *Éléments*, § 134.

22. Pour *tando* 'alors', qu'il est parfaitement permis [1] de reconstituer et que déjà Gaspary 194 a trouvé vraisemblable pour notre passage, on eût pu admettre à la rigueur le *tanto* du ms.; non que ce *tanto* puisse être mis en relation avec le *che* du v. 26 (car on obtiendrait ainsi: 'mais jusqu'à

[1] V. II 28 Voici un exemple de plus pour illustrer la facilité avec laquelle se confondait *nd* ∽ *nt* dans les mss. méridionaux. *Dial. Greg.* 12_{20}, on lit: *lu quali landu pluj certamenti cunctava chistu miraculu quantu alij che era statu presente*, 'qui racontait ce miracle avec autant plus de certitude qu'il y (*che* = 'ci') avait été présent' (pour *alij*, cf. esp. *allí* 'là'). Corriger ce *tandu* en *tantu*.

tel point me rassure sa figure charmante . . ., que, par la confusion qui me saisit, elle me fait tarder'), mais bien, je pense, avec ce qui est dit au commencement de la strophe: 'Je soupire, car je suis si plein de désir et de peur, que cela me cause des souffrances. Mais [juste au]tant [que j'ai de souffrances, de peur etc.,] me rassure l'aspect de ses beautés, qui . . .' . On ne niera pas, je crois, que la leçon admise dans le texte a plus de »vraisemblance intérieure». — Cette leçon admise pourrait, du reste, s'appuyer en quelque sorte sur l'analogie du passage que voici. Les deux chansonniers *Vat.* et *Laur.-Red.* (partie plus récente du ms.) concordent à y donner *quando* et non *quanto* (»Assai cretti cielare»$_2$). Il s'agit de *meo core* qui est tout peureux

> e fa simile mente
> come chi va a furare,
> che pur veder li pare
> l'ombra *(suppr.* di?) chui a dottanza;
> e poi prende ardimento,
> quant'à magior paura.
> Così Amor m' asichura
> quando piu mi spavento.

Pour le ehangement de ton qu'introduit notre v., voir n. 13.

23. Comme ses équivalences prov. et française, le mot *amoroso* a deux sens, l'un actif: 'amoureux' (1e acception) et l'autre passif: 'aimable' ou 'aimé'. Ce n'est que l'ensemble de la strophe qui servira de critérium ici. Je crois que ce critérium nous inclinera à accepter 'amoureux', sens actif. Pour 'rassurer' cet amant souffrant, le 'visage d'amoureuse' est mieux fait que ne l'est un 'visage charmant'.

25. La leçon ms. *di quella criatura* est-elle correcte? On est embarrassé pour étudier la prosodie de *criatura* dès l'époque primitive. Il y a des vers comme le septénaire *voi gientile criatura* (»Poi ke ti piace, Amore»$_4$, *Vat.* seul), qui peut être lu *voi gientil criatura* tout aussi bien que *voi gientile criatura* (il y en a deux dans »A pena pare ch'io sacca cantare»$_3$). Nous avons un exemple d'un *crïatura* qua-

drisyllabe qui semble assuré: *m'avete fatto, gentil crëatura* dans le sonnet »Sì como parpaglion, ch'à tal natura» (*Laur.-Red.* seul, Notar Giacomo). On ne sait pas si c'est sur ces matériaux que se base Gaspary, *ZRPh* IV (1880) 611, pour faire à Caix, *Orig.* 115, le reproche d'avoir mal mesuré le mot *criatura* dans la chanson précise qui nous occupe aujourd'hui. Caix, lui, ayant lu *e lo parlare - di quella criatura* (comme nous), voici ce que ferait observer le savant Allemand: ». . . nicht *criatura* zu lesen, sondern folgendermassen: *E lo parlar(e) - di quella crïatura*, d. h. Binnenreim mit überschüssiger Silbe wie so oft». Quant à cette licence métrique, d'abord, »im Binnenreim eine tonlose Silbe zu verwenden, die das Versmass zu apocopieren zwingt», on doit faire observer qu'il est impossible d'en trouver un seul exemple sûr chez les Siciliens; ensuite, il y a un exemple du moins qui plaide pour Caix et non pour Gaspary (c'est un exemple un peu tardif, mais sicilien): *Cusì, gentil criatura,* septénaire que donnent les deux vieux mss. indépendents *Pal.* et *Laur.-Red.*, »Ancor che l'aigua per lo foco lassi»[1] (le *Pal.,* lui aussi, donne *criatura*, non »creatura» comme imprime Monaci dans son texte quasi-diplom. en bas de la p. 221, v. 4). Personne ne prétendra conjecturer ici un »*Sì, gentil crïatura*». — La seule conclusion qu'il soit permis de tirer de ces matériaux insuffisants quant à la prononciation poétique du latinisme qui nous occupe, c'est que le passage de Caix paraît inattaquable et que, par conséquent, l'usage pourrait avoir admis pour notre mot et pour *criatore* etc. la synérèse aussi bien que la diérèse. — Il convient d'ajouter que les textes anc. siciliens en prose ne paraissent pas offrir d'exemples de *illu* soit démonstratif soit déterminatif, tandis que, dans ces fonctions, *killu* s'y rencontre des dizaines de fois par page. On ne songera donc pas à la possibilité d'un »*d'illa crïatura*».

26. *paura.* Dans les vv. 14 et 21, le pòete a peur de la *mala giente* (les *inizadori* du 43; cf. note 33!); ici, en présence de la beauté, celle-ci seule lui inspire la »*paura*» dont il parle. Le mot a un sens un peu spécial ici: lui se sent

saisi par un accès de timidité fatale qui le confond. — La rime est plus que léonine. Excepté les syllabes initiales, les vers 21 et 26 tout entiers riment entre eux[1]. Seulement, comme pour 21 *pauroso* ∽ 26 *paura*, il y différence de sens pour la rime proprement dîte; car le mot *penare* doit signifier tout autre chose ici que dans 21. On est en présence évidemment de »*penare* 4», dont il a été question dans la n. 2: il met du temps à s'approcher d'elle; saisi de timidité, il n'en vient pas à bout. La belle caractéristique de Cesareo 297 est bonne pour les vv. 22—27.

29. Pour suppléer un 'que', v. n. 21. — Après *pensasse*, sous-entendre »*di distornare*». C'est ce qui rappelle la figure constatée dans II 17 et 18; ici, il y a cette complication de plus que la forme à suppléer (l'infinitif) est autre que celle qui l'évoque (*distornasse*).

30. *distornasse ciò*; ms. *d. di ciò.* Le verbe actif ('détourner, faire rétrocéder, annuler qc') est bien connu; le copiste, lui, a pensé au verbe neutre, qui, parfaitement attesté lui aussi dans les dictionnaires, nécessite la préposition qui a faussé le vers. — *m'à mpromiso.* Ici et ailleurs dans notre strophe, le copiste ne fait pas bien attention à la rime; il est vrai que la proximité formelle et fonctionnelle des deux terminaisons *-isi* et *-isu* prêtait à la confusion. *Promise*, passato remoto et *ha promesso*, passato prossimo (on sait que ces dénominations accentuent trop la différence de fonction des deux formes), avaient anciennement les formes respectives *mprumisi*, *a mprumisu*; pour le partic. de *mettere*, dans les poésies siciliennes, v. Tallgren, *La rime*, p. 279, n. 3. Les deux *i* de *mi impromise* pourraient être dus à la ressemblance qu'il y avait dans certains mss. (du moins en Espagne) entre *a* et *ii*, explication qui nous donnerait directement le *mamprom.* du texte critique (cf. Casini).

[1] Cet exemplaire tout à fait splendide de l'espèce *rima equivoca*, il convient de l'ajouter à la liste de Biadene, *Raccolta D'Ancona* 731 suiv. Je regrette de ne connaître Parodi, *Bull. Soc. Dantesca ital.*, N. S., III 141 suivv., que par Parodi, *RBLIt* 1913, p. 157.

31 32 33. Passage le plus difficile de la chanson. Étant donné la présence des »méchantes gens» (*la ria giente*), on entrevoit bien immédiatement l'ordre d'idées qui va être exprimé ou du moins effleuré ici; mais la lecture du texte du ms. ne laisse de prime abord aucune impression précise. Cela tient, non seulement à la concision extrême, mais aussi, et surtout, au fait que plusieurs des mots et des formes qui figurent dans notre passage sont de ces faits de sémantique versatiles qui n'ont un sens précis que dans un contexte bien déterminé — surtout étant donné les imperfections de l'orthographe de l'époque (époque de transition dialectale). C'est d'abord le mot *aprese*, qui, correspondant à sicil. *aprisi*, peut signifier 'j'ai appris' ou 'elle a appris'; ensuite, (32) *dalora*, qui peut être = *d'allora*, c'est à dire 'dès lors', mais qui, puisque 'allor(a)' s'écrivait *allora* ou *al(l)or*, peut être issu d'un *da lor* mal entendu d'un copiste et signifie dans ce cas, soit 'de chez eux', soit 'chez eux', 'vers eux'; de plus, (32) *nom si stornasse*, dans ce contexte, prête à la traduction '[appris] qu'elle ne se serait pas détournée' aussi bien qu'à 'pût-elle ne pas s'être d.' (et pourrait en fin de compte, qui sait?, remonter à un »*»no mi stornasse*»); le (33) *che* peut être soupçonné de nous reporter à 31: '[appris] que . . .', mais peut également bien être rendu par 'c'est que' (= *ché*); (33) *tornasse* est à la 1e ou la 3e personne et peut être verbe actif ('cela me tournât') ou verbe réfléchi ('je me tournasse'), ou bien encore v. neutre ('cela tournât pour moi en . . .'); enfin, sans parler de tout ce que le *che* répété peut avoir de vague, le groupe de mots (33) *gliofeso* (la fausse rime corrigée) peut dans ce contexte répondre à des prononciations différentes que l'on devrait interpréter soit par '. . .les a offensés' (»li ofeso» < »li aufeso» < »li à aufisu») soit par 'je les ai offensés' (»li ò 'fisu); or, si c'est 'a offensés', on se demande si le sujet en est 'elle' ou 'cela' (= 'ce qui'); même remarque du reste pour (33) *tornasse*. Quelques-unes de ces difficultés se reflètent dans les divergeances déconcertantes que l'on aura constatées entre les textes reconstitués par les critiques précédents.

Or, parmi les centaines de combinaisons différentes qui seraient théoriquement possibles étant donné le canevas cidessus, une seule répond bien entendu à l'idée conçue par l'auteur vers 1220 ou 1230. Cette combinaison a-t-elle été trouvée par celui qui écrit les présentes lignes? Aucun fait de langage ou de psychologie ne paraît le contredire.

Dans ces conditions, il n'a pas semblé nécessaire de lancer des conjectures nouvelles comme »*da l'onor mi stornasse*» ou »*dolor no ndi storn.*» pour *dalora nomsist.* Et voici quelques notes supplémentaires.

31. Pour le changement de ton, v. n. 13.

32. 'Puisse-t-elle ne pas s'être détournée, fourvoyée, ne pas être allée chez eux'. Pour arriver à cette interprétation, il n'est peut-être pas nécessaire de proposer la conjecture paléographiquement facile que serait *a lor* ('à eux') pour *da lor.* Même dans la combinaison *stornare alcuno da alcuni*, il paraît que *da* peut signifier 'vers', 'chez'. On se rappelle que Dante dit *Io mi volsi dallato con paura D'esser abbandonato*, 'je me tournai vers lui', exemple cité par Tomm. et Bell. s. v. *dallato.* — Quoi qu'on en ait dit, *loru* est bien attesté en anc. sicilien, non seulement dans les chansons, mais aussi dans les textes en prose etc. (Cesareo 226 suiv.)

33. Cette appréhension au sujet de la dame est celle même qui se fait jour dans les vv. 14 et suivv., 21. Les méchantes gens (*rei parladori, la noiosa e falssa giente, inizadori, lusingatori* etc.), qu'il n'aime certainement pas, le poète se rappelle encore les avoir un jour offensés; on voit la scène d'ici. Or, qui sait, se dit-il, est-ce que ce monde ne va pas prendre vengeance de moi? est-ce qu'on ne va pas tout faire pour me priver de la bonne faveur de madame? — C'est dans ce sens qu'a été prise ici l'expression (33) 'que je les aie offensés [un jour], cela pourrait *tornarmi a danno*'. Cette dernière tournure est fréquente à côté de (Gaspary 228) *tener danno* 'porter préjudice'. Le conditionnel »pourrait porter» de la traduction est justifié, vu Cesareo 189 complété par *NM* 1909, p. 92, n. 2 et par Tallgren, *La Rime*, p. 359, s. v.

»Mortte, perché». Aux exemples qui y sont indiqués, ajouter le nôtre. — Pour *chi* = 'che', v. n. 3. — Au lieu de »*gli ho offeso*», on dirait aujourd'hui »*gli ho offesi*». Il faut croire que nous avons là affaire à un *li* datif (I 20; Monaci 602); c'est le datif que régit notre verbe dans le ms. de »Troppo só dimorato»$_2$ (*a null'omo nonn afesi Quant' a me solo*) et dans *Dial. Greg.* Pour l'usage de ce datif, v. II 16.

30 *distornasse*, 32 *stornasse*, 33 *tornasse*. Je me permettrai d'attirer encore l'attention sur cet emploi triple du thème *tornare*. On dirait un »fait qui ressemble à une pensée». Ce n'est pas bien entendu le manque de mots-rime qui a introduit notre *rim grammatical*, car, mis au subjonctif passé, n'importe quel verbe de la première conjugaison était disponible ici. Ce n'est peut-être pas non plus la simple recherche formelle d'une rime grammaticale. Appeler cet artifice, soit une plaisanterie soit un jeu de mots plus ou moins insaisissable aujourd'hui, ce n'est peut-être pas non plus tout dire. Car il me semble y avoir, entre l'idée de *tornare* et l'idée fondamentale de la strophe, une certaine concordance qui pourrait être intentionnelle. Je pense à la façon dont nous impressionne le passage dantesque (*Inf.* XIII 67 suiv.)

> Infiammò contra me gli animi tutti;
> E gl'infiammati infiammâr sì Augusto,

etc. C'est un effet de rhythme voulu, une suite d'éruptions, une gradation, ce sont des flammes qui montent. Notre pauvre poète amoureux du commencement du XIIIe siècle, on n'aura peut-être pas mauvaise grâce à dire qu'il peut avoir suivi dans le passage qui nous occupe une espèce d'inspiration artistique rappelant de loin — oui, de très loin — cette inspiration puissante qui nous a donné les deux vers aux flammes montantes. C'est comme s'il avait voulu rendre par une sorte d'onomatopée l'idée de la torture dont il est la victime à cause de sa jalousie, de son indécision. Il met le verbe *tornare* sur le chevalet pour le tordre et le tourner, et les trois formes *distornasse*, *stornasse* et *tornasse* qui sortent de ce procédé, le subjonctif leur donne encore un arrière-goût

de doute et d'incertitude. — Si peu caressante que cette rime triple en (-)*tornasse* doive paraître à un lecteur moderne, qui est habitué à des rimes d'un autre genre, elle a pu exercer un charme tout particulier sur l'esprit de la société courtoise à laquelle le rimeur s'est adressé. Il est bien notre devoir de tâcher de l'écouter dans ce milieu.

34 35. Intéressante est la tentative de Casini pour combler la lacune des deux hémistiches qui ont été oubliés par le copiste unique (v. appareil des variantes). Étant donné la façon dont je comprends les vv. 31 32 33, je ne saurais cependant pas accepter le *e fatt' offise*.

36. La forme prothétique méridionale *addividere* a été admise dans le texte.

39. Vers estropié. Plutôt que d'accepter la conjecture de M. Tallgren (*La Rime*, 261, n. 2), qui commet l'erreur de reconstruire un septénaire là où il nous faut un quinaire, et rejetant également, vu l'objection présentée par M. Tallgren, la conjecture de Cesareo 192, on est amené, soit à opter pour la reconstruction de Gaspary 192, soit à en tenter une quatrième. Ayant trouvé dans *Vat.* XCVI$_2$ un *millia* signifiant 'il me lie', Gaspary propose de voir ce verbe dans le *immilia* incompréhensible du ms. et de lire:

forte mi lia e tienmi incatenato.

C'est beaucoup changer, dit-il; mais le sens est excellent. Voici, partant de la conjecture de M. Tallgren, une espèce de modification qui me semble permettre d'entrevoir la façon dont serait née la leçon fautive du ms. Un des ms. antérieurs peut avoir donné, leçon correcte selon moi,

e in umilia e tienmi incatenato.

Le copiste ayant sauté les mots *e inumilia* arrive à écrire: *etienemi*, comme dans le *Vat.*; puis, après un *jmilia* qui représente le *inumilia* un peu estropié, il intercale cet adverbe *fortte* que D'A. me semble avoir raison de considérer comme une glose inutile. — J'ose introduire cette conjecture dans le texte.

40. Ce *ogne fiore* est au singulier, comme qui dirait en français : »la fleur de toute fleur». La preuve en est fournie par la rime dans les tournures comme celles-ci: *fiore d'ongni cristïana* »Distretto core e amoroso»$_5$, *fiore d'ogne amorosa,* »Meraviglosamente»$_7$ (*Laur.Red.* et *Vat.*; manque dans *Pal.*). Lorsque le mot OMNIS n'y est pas, on a bien entendu le pluriel: *flor de le donne sete* »Madonna mia a voi mando»$_5$ (*Pal.*).

42. Il y a une syllabe de trop dans *lo suo d. f.* D'après I 14, on pourrait songer à admettre l'enclise de l'article (*sia'l suo d. f.*); la synaphie des vers quinaire et sénaire se trouve ailleurs, même dans notre chanson (33, 35; 38 conjecture). Mais la suppression de l'article devant les possessifs est parfaitement légitime; dans les textes en prose, des *nostru segnuri* se trouvent pêle-mêle avec des *lu nostru s.*, et les chansons nous fournissent, bien attestées, un grand nombre des deux faits de syntaxe (I 16).

43. Le glossaire de *Vat.* rend *inizadore*, qui ne se rencontre qu'ici, par 'aizzatore, inframettente'. A ranger sous l'étym. de *REW* 4558; cf. 456. — La graphie *-ore* ne nous donne aucun indice pour savoir si le mot est au pluriel ou au singulier; la confusion est sicilienne.

44. *menovato.* Dans *Dial. Greg.*, la graphie correspondant à ce *-UARE est *-uare*: *mentuata* 11$_{15}$, *mentuati* 99$_8$.

Ragnar Öller.

Besprechungen.

Dr. Richard Ackermann, Das pädagogisch-didaktische Seminar für Neuphilologen. Eine Einführung in die neusprachliche Unterrichtspraxis. Verlag von G. Freytag. Leipzig. 1913. Preis gebunden 3 M.

Der Verfasser, Konrektor des Realgymnasiums mit Reformgymnasium in Nürnberg, veröffentlicht in diesem Buche die methodisch-didaktischen Vorträge, die er als »technischer Leiter» der neusprachlichen Seminarkurse dieser Schule vor

den Lehramtskandidaten gehalten hat. Er hat darin die Erfahrungen verarbeitet, die er während seiner dreissigjährigen Tätigkeit gemacht hat nicht nur als praktisch tätiger Lehrer an Lehranstalten verschiedener Art und mit verschiedenen Systemen und Lehrbüchern, sondern auch als schriftstellerisch tätiger Pädagog, dessen Vorschläge und Anregungen auf verschiedenen Gebieten der neusprachlichen Unterrichtspraxis in der bayerischen Schulwelt Beachtung gefunden haben. Zugleich aber will das Buch auch einen Einblick gewähren in die Einrichtung der bayerischen pädagogischen Seminarien für die Lehramtskandidaten der neueren Sprachen, indem es über die Leitung derselben, ihre Arbeitsmethoden, Leistungen u. a. m. berichtet, wovon gewiss interessierte Kreise auch »jenseits der blauweissen Grenzpfähle» gerne Kenntnis nehmen.

Seinem Hauptinhalte nach zerfällt somit das Buch in zwei verschiedenartige Teile: der eine führt in den Seminarbetrieb ein, der andere und umfangreichere Teil behandelt methodisch-didaktische Fragen. Beides wird durch den Anhang ergänzt, der die bayerische Seminarordnung und die verschiedenen offiziellen Lehrprogramme, Instruktionen und Lehrpläne enthält.

Ihre praktisch-theoretische Vorbildung erhalten die Lehramtskandidaten der philologisch-historischen Fächer in Bayern an bestimmten Lehranstalten, an welchen alljährlich einjährige Seminarkurse angeordnet sind. Die *neusprachlichen* Seminarien — die übrigens sehr jungen Datums sind: die drei ersten wurden 1908 eingerichtet — sind vier verschiedenen Lehranstalten angegliedert, durch die die drei Gattungen der höheren Schule vertreten sind (Oberrealschule, Realgymnasium und humanistisches Gymnasium). Sie sind in die Universitätsstädte (München, Erlangen, Würzburg) oder in deren nächste Nähe (Nürnberg [einger. 1909] — Erlangen) verlegt, sowohl um den Praktikanten die Benützung der für ihre Seminararbeiten nötigen litterarischen Hilfsmittel einer Universitätsbibliothek zu erleichtern, als auch um den vorgeschriebenen Unterricht der französischen und englischen Universitätslektoren zu ermöglichen, die den Kandidaten »zur Übung der Konversation und zur fremdsprachlichen Lektüre in zwei zusammenhängenden Wochenstunden» Vorträge und Übungen abzuhalten haben.

Die Zahl der jedem dieser Seminarkurse vom Unterrichtsministerium zugeteilten Praktikanten soll in der Regel nicht über *sechs* betragen — eine gewiss sehr wohlbedachte Beschränkung, durch die einerseits die Überbürdung der mit der Lei-

tung und Unterweisung der Kandidaten betrauten Personen verhindert wird, anderseits eine den Seminaristen so persönliche und so wenig schematische Anleitung als möglich gewährt wird. Übrigens kann eine übermässig grosse Zahl von Praktikanten auch an sehr grossen Anstalten weder im Interesse des planmässig geordneten Unterrichts liegen, noch für den ruhigen, ungestörten Verlauf der einzelnen Unterrichtsstunden erwünscht sein.

Die Oberleitung des Seminars liegt in den Händen des Rektors der betreffenden Anstalt, des Seminarvorstands, der einen (oder mehrere) Seminarlehrer aus den neusprachlichen Lehrern seiner Schule auszuwählen hat. Diesem Seminarlehrer, der »sich in besonders umfassender Weise an der Leitung des Kurses zu beteiligen und erforderlichen Falls als Stellvertreter des Vorstands zu fungieren» hat (Bestimmungen, § 6), kommt nicht der geringste Teil der Arbeit bei der Ausbildung der Kandidaten zu. Er hat nicht nur, gemeinschaftlich mit dem Vorstand, ihre praktische Einführung in den Lehrberuf und dadurch grossenteils auch ihre praktische Ausbildung für die Lehrtätigkeit überhaupt zu leiten, sondern auch, wie der Vorstand, ihre theoretische Unterweisung zu handhaben. Diese theoretische Belehrung erfolgt in Vorträgen und Konferenzen, die »in jeder Woche durchschnittlich mindestens einmal unter der Leitung des Vorstandes oder auch des Seminarlehrers stattfinden» (Bestimmungen, § 9). Der Vorstand führt, wenn er kein Neuphilologe von Fach ist, in seinen Vorträgen die Kandidaten in die Grundfragen und Hauptrichtungen der Pädagogik ein — macht sie aber auch mit Fragen mehr praktischer Natur bekannt, z. B. mit der vorschriftsmässig zu behandelnden bayerischen Schulgesetzgebung. Dem Seminarlehrer fällt vor allem die »Methodik der einschlägigen Lehrfächer unter Hinweisung auf Litteratur und Unterrichtsmittel» zu (Bestimm., § 9, a). Der Seminarlehrer der neueren Sprachen hat demgemäss in erster Linie Vorträge über die Methodik und Didaktik der neueren Sprachen zu halten, wobei er die Themata nach freier Wahl bestimmen kann.

An den Konferenzen haben auch die Praktikanten sich als Vortragende zu beteiligen, indem ein jeder Kandidat während des Seminarjahres eine Frage »pädagogischen oder schultechnischen Inhalts» in freiem Vortrage zu referieren hat, wie er hier auch Berichte über seine beim Hospitieren — sei es in den gewöhnlichen Hospitierstunden oder in den Probestunden — gemachten Erfahrungen regelmässig erstatten soll. Im

übrigen enthalten die Programme der Konferenzen Kritiken der Probestunden sowie methodische Vorträge, die einzelne Fachlehrer über »ihre spezielle Lehrsparte» halten.

Über jede Sitzung des Seminars — auch über die Vorträge der Leitenden und die Übungen der Lektoren — haben die Kandidaten der Reihe nach Protokoll zu führen und sind dabei »zu klarer Hervorhebung der Hauptgesichtspunkte sowie zu gewandter Darstellung anzuleiten» (Bestimm., § 9). Dass dadurch die Kandidaten — von dem rein inhaltlichen Gewinn abgesehen — eine höchst nützliche Übung im guten Referieren erhalten, liegt auf der Hand. Doch scheint es, als führe eine strenge Beobachtung dieser Bestimmung in gewissen Fällen zu einer unbequemen, ziemlich nutzlosen Vielschreiberei. Wenn z. B. die Kandidaten wöchentlich zehn Unterrichtsstunden besuchen — die gesetzlich vorgeschriebene Höchstzahl ist fünfzehn — macht das nicht weniger als zehn Protokolle in jeder Woche, oder durchschnittlich vierzig Klassenberichte im Monat. Es fragt sich nun, ob nicht die Führung solcher nicht immer sehr ungleichartigen Protokolle, so notwendig sie auch anfangs zur Einführung in das Schultechnische einer Unterrichtsstunde ist, ohne Schaden aufhören kann, sobald die Kandidaten die nötige Sicherheit in der Auffassung der Hauptmomente einer Lektion zeigen. Schliesslich ist diese Arbeit doch nur ein Kopieren. Als Unterlage bei der Führung der Protokolle dient das Tagebuch, das jeder Kandidat regelmässig »über alle Vorgänge während eines Seminarkurses» zu führen hat und das »zeitweise auch von dem Vorstand oder dem Seminarlehrer eingesehen werden kann» (§ 8).

Über das Hospitieren erhalten die Praktikanten ganz bestimmte Anweisungen, sie dürfen also den Unterricht im eigenen oder in anderen Fächern nicht planlos besuchen. Zuerst werden die Neuphilologen in den vorbildlichen Unterricht der mittleren Klassen vom Seminarlehrer eingeführt, von dort stufenweise abwärts, nachher aufwärts in den der übrigen Klassen. Indessen erweitert sich allmählich der Plan: die Kandidaten besuchen die Musterlektionen anderer neusprachlicher Lehrer, haben allmählich auch mit dem Unterrichte anderer Fächer, vor allem und zuerst mit dem deutschen Bekanntschaft zu machen und sollen schliesslich noch zur möglichst vollständigen Einführung in alle Gebiete der Unterrichtspraxis wiederholt andere an Ort und Stelle befindliche Mittelschulen besuchen. Ein sehr wichtiger Umstand ist dabei zu bemerken: jeder Hospitierstunde soll eine Einführung in den zu behandelnden

Lehrstoff vorangehen, wie über eine jede Bericht in den Seminarsitzungen erstattet wird.

Auch bei der eigenen Unterrichtserteilung der Kandidaten geht anfangs der Probestunde von Seiten des Seminarlehrers eine Besprechung des Pensums voraus, wobei die Behandlung und Einteilung des Lehrstoffes u. a. m. ausführlich erörtert wird. Schriftliche Vorbereitung zu den Probestunden kann »nach Bedürfnis» verlangt werden, doch sind die Ansichten der Leitenden über ihre Notwendigkeit geteilt. In der Tat kann gegen die »viele Bogen langen schriftlichen Vorbereitungen» eingewendet werden, dass sie im entscheidenden Augenblicke öfters doch für den Probekandidaten von wenig Nutzen sind, weil er dem allzu ausführlichen Programm nicht in den Einzelheiten zu folgen vermag und dadurch verwirrt und in der Führung der Klasse unsicher wird, wie auch, dass sie bei zu rigoröser Befolgung zu einem unpersönlichen oder gar schablonenmässigen Unterrichtsbetrieb führen können. Dazu kommt, dass solche zeitraubenden Vorbereitungen von den meisten Kandidaten als eine lästige Bürde empfunden werden, die leicht eine nicht erwünschte Unlust gegen eine sorgfältige Vorbereitung überhaupt aufkommen lässt. Dagegen ist — wie auch im vorliegenden Buche betont wird — für den Probekandidaten eine kurze schriftliche Fixierung der Hauptpunkte seines Plans, die er zur sicheren Durchführung desselben während der Stunde stets vor Augen hat, wenigstens im Anfange von grossem Nutzen.

Gegen Ende des Schuljahres erhalten die neusprachlichen Kandidaten Gelegenheit zu selbständiger Unterrichtserteilung, indem sie 4—5 Wochen lang eine Klasse zu führen haben und dabei die Verantwortlichkeit des Fachlehrers — auch in allem, was die schriftlichen Probearbeiten betrifft — völlig übernehmen. Etwas illusorisch freilich bleibt doch die Selbständigkeit, da nach den Bestimmungen der betreffende Fachlehrer in jeder Stunde eine kurze Kontrolle auszuüben hat und auch »im Wechsel mit dem Vorstand in angemessenen Zwischenräumen einer Unterrichtsstunde ganz beiwohnen» soll. Diese Besuche werden daher auch, wie sehr natürlich, »von der Mehrzahl der Lehrer und Praktikanten, besonders der tüchtigeren unter den letzteren, als etwas lästig empfunden.» Besprechungen dieser Unterrichtsstunden finden in den Seminarsitzungen statt.

Es sei zum Schluss noch bemerkt, dass die Kandidaten während des Seminarjahres eine pädagogisch-wissenschaftliche Abhandlung zu schreiben haben, die vom Vorstand oder Se-

minarlehrer, die auch das Thema gemeinschaftlich bestimmen, schriftlich beurteilt und in den Seminarsitzungen besprochen wird.

Es wird, wie aus diesem Überblick ersichtlich, während des Seminarjahrs an den bayerischen Anstalten sowohl von den Seminaristen als auch von den Leitenden ein tüchtiges Stück Arbeit geleistet. Aber nicht die Menge der geleisteten Arbeit allein gewährt eine tüchtige Ausbildung der Kandidaten, sondern in ebenso hohem Grade die Plan- und Zweckmässigkeit dieser Arbeit. Alles ist geregelt, bestimmt und genau auf die bestmögliche Ausnützung der Seminarzeit berechnet. Nichts Unvorbereitetes und Planloses beim Hospitieren, kein lässiges Schlendern der Kandidaten aus der einen Stunde in die andere. Über jeden Vorgang Notizen, Protokolle und Besprechungen in den Seminarsitzungen. Auf eine gediegene theoretische Ausbildung wird nicht weniger Gewicht gelegt, als auf eine möglichst umfassende praktische Vorbereitung.

Dr. Ackermann ist, wie nach seiner Angabe die meisten neusprachlichen Lehrer in Bayern, ein Anhänger der vermittelnden Methode, und dieser Umstand drückt seiner Behandlung der methodischen Fragen ein ganz bestimmtes Gepräge auf. Das ist umso natürlicher, als er sich in diesen Vorträgen in erster Linie an bayerische Lehramtskandidaten wendet, deren Einführung in die gesetzlich vorgeschriebene Methode — eine gemässigte Reform — der Vortragende vor allem zu berücksichtigen hat. Vermittelnde Methode darstellen heisst aber bald die Forderungen der Reformmethode anerkennen, bald sie bekämpfen. Und so erhalten die Kandidaten Gelegenheit, auch die Reform bis zu einem gewissen Grade theoretisch kennen zu lernen. Das geschieht zunächst in dem ersten Vortrage, den Verf. unter dem Titel »Allgemeine Einführung in die Unterrichtspraxis» vor allem einer Charakteristik der vermittelnden Methode widmet. Als ungeeignet und beim Klassenunterricht undurchführbar sind nach Verf. folgende Forderungen der Reform anzusehen: 1. Die Sprachfertigkeit oder gar die Sprachbeherrschung als Ziel des Unterrichts. 2. Die Ausschaltung der Muttersprache. 3. Die Ausschaltung aller Übersetzung. 4. Der ausschliesslich induktive Betrieb, »der bloss sprachmeisternd wirkt und geisttötend wird.»

Es ist wohl ohne weiteres zuzugeben, dass die Sprachbeherrschung als Ziel des Unterrichts den Lehrer vor eine Auf-

gabe stellt, deren Lösung er in den meisten Fällen als unmöglich betrachten muss. Weiss er doch, wie Verf. mit Recht betont, dass »vollständige Sprachbeherrschung auch für den Lehrer, wenn er nicht eine längere Reihe von Jahren im Auslande verbracht hat, ein Ding der Unmöglichkeit bleiben wird.» Anders die Sprachfertigkeit. Denn wenn Sprachfertigkeit, wie Thiergen (Meth. des neuspr. Unterrichts, S. 45) sagt, »die Betonung des praktischen mündlichen Gebrauchs» ist, kann ein guter Sprachunterricht füglich nicht darauf verzichten, diese Übungen so früh und so intensiv als möglich zu treiben. Und je weniger beim Unterricht überhaupt die Muttersprache zur Anwendung kommt, desto mehr kann diese Sprachfertigkeit befördert werden. Die gänzliche Ausschaltung der Muttersprache schafft natürlich die günstigsten Bedingungen einer möglichst häufigen und natürlichen Übung in der Anwendung der Fremdsprache. Die Frage nun, ob auch bei der strengsten Wahrung der Interessen der gesprochenen Sprache wirkliche Sprachfertigkeit beim Klassenunterricht zu erreichen ist, verneint Verf., indem er sich einem Ausspruch von W. Münch anschliesst: »Es wird diesen Übungen nur ein bescheidener Nutzen bleiben, man mag es machen wie man will.» Ein bescheidener Nutzen, mag sein. Wenn aber die radikalsten Reformer so wenig erhoffen können, welcher Nutzen bleibt denn in dieser Hinsicht dem Unterricht derjenigen vermittelnden Reformer, die, wie Verf., nur *lautliche Schulung* und *Einführung in die Konversation* als Vorbereitung für den späteren praktischen Gebrauch der Sprache anstreben, zumal wenn die »*tunlichste* Anwendung der Fremdsprache» auf die oberen Klassen zu beschränken ist, und somit das empfänglichste, zur Einführung in eine gewohnheitsmässige Anwendung der Fremdsprache geeignetste Alter mehr oder weniger unverwertet bleibt? Allerdings lässt sich nicht bestreiten, dass viele Umstände, auf die Verf. aufmerksam macht, wie die stark besetzten Klassen, die geringe Stundenzahl, in gewissen Fällen wohl auch das Alter und die Schwerfälligkeit der Schüler u. a. m., die Übung zur Erreichung von Sprachfertigkeit nicht leicht machen, wenn sie auch nicht, wie Verf. um jeden Preis es wünscht, als unübersteigliche Hindernisse zu betrachten sind, und dass sie daher bei richtigem Betrieb ausserordentlich grosse Anforderungen an den Lehrer stellen. Und so erklärt sich wohl auch die Tatsache, dass diese und andere Forderungen der extremen Reformer manchen Lehrer abschrecken, der prinzipiell kein Gegner der Reform ist. Sie finden, wie Verf., diese Übungen

zu aufreibend, oder sie betrachten die Verhältnisse, in denen sie zu arbeiten haben, als zu ungünstig, und bevorzugen ein weniger anstrengendes, zudem vielleicht ihrem persönlichen Geschmack und Temperament angemesseneres Lehrverfahren. Dass aber ein fortgesetztes Üben dieser Art für den Schüler zu langweilig sein und zu einem »ewigen mechanischen Drill» führen *müsste*, dürften die Reformer energisch bestreiten, wie denn auch selbst von Anhängern der vermittelnden Methode das Urteil darüber sehr günstig lauten kann. So sagt Thiergen (Methodik des neuspr. Unterrichts, S. 45): »Soll solche Sprachfertigkeit gewonnen werden, dann heisst es zeitig anfangen, von den ersten Stunden ab, und wir werden es nicht bereuen. Denn abgesehen von der schönen, wirklich erhebenden Sicherheit, die das Gefühl solchen Könnens mit sich bringt für Lehrer und für den Schüler, ist damit ein solch belebendes Element in die Stunde gebracht, dass die Stunden nach der grammatischen Methode und die der direkten sich scheiden wie Nacht und Tag, wie trüber Himmel und Sonnenschein.» Dass übrigens das Ziel, das Verf. den Übungen im mündlichen Gebrauch der fremden Sprache gesetzt wissen will, »zum Teil» — wie er sagt — erreichbar ist, soll nicht geleugnet werden. Es wurde »zum Teil» auch mit der alten grammatischen Methode erreicht. Schliesslich kommt alles doch auf den Grad an. Indem aber die Reformmethode das Ziel klar und präzis als Sprachfertigkeit formuliert, lässt sie wenigstens den Lehrer nicht im Zweifel darüber, wann und wieviel er die gesprochene Sprache zu üben hat. Es sollen ihm diese Übungen, wie die Anwendung der Fremdsprache überhaupt, von früh an eine Regel sein, von der er unter Umständen eine Ausnahme machen kann, häufig aber nicht zu machen braucht, wenn von Anfang an systematische Ordnung dabei herrscht. Weshalb durch diese Übungen »das Eindringen in die Sprache selbst», wie Verf. sagt, gehemmt werden müsste, ist auch nicht recht einzusehen. Das Privilegium sprachlicher Vertiefung ist doch wohl nicht ausschliesslich derjenigen Methode anzuerkennen, die die praktische Anwendung einer *lebenden* Sprache weniger stark betont. Gehört doch zum Eindringen in eine moderne Sprache auch das Eindringen in die gesprochene Sprache.

Was im übrigen den Gebrauch der Fremdsprache betrifft, fällt es auf, dass Verf., im Anschluss an die bayerische Instruktion, beim Grammatikunterricht die Anwendung der Fremdsprache für zweckmässig hält, nachdem die erste Erklärung in der Muttersprache gegeben worden ist. Dagegen findet er bei

der Lektüre die Muttersprache unentbehrlich zur vollständigen Erfassung des Inhalts: durch die gänzliche Ausschaltung derselben werde nur »die Oberflächlichkeit systematisch grossgezogen» (!). Dass der Lehrer bei schwierigen Texten nicht immer — vieles hängt da von dem Talent des Lehrers und dem jeweiligen Schülermaterial ab — die Hilfe der Muttersprache entbehren kann, werden wohl viele Lehrer, die die einsprachige Methode ernstlich geprüft und versucht haben, nicht in Abrede stellen. Denn halb- oder unverstanden darf der Text doch nicht gelassen werden. Aber das schliesst natürlich keineswegs die regelmässige, wenn auch nicht alleinige Anwendung der Fremdsprache aus. Auch Verf. hält »bei leichten und für das Ganze unbedeutenden Stellen» das Kontrollieren durch Zwischenfragen allein für ausreichend, tritt aber im übrigen warm für die Vorteile und die Notwendigkeit des Übersetzens ein, weshalb die Zugeständnisse an den einsprachigen Lektürebetrieb eigentlich nicht viel zu bedeuten haben. Zumal wenn »Übung und Förderung» für die Muttersprache beim fremdsprachlichen Unterrichte gewonnen werden soll, liegt die Gefahr nahe, dass der einsprachigen Behandlung der Texte ein sehr bescheidener Raum angewiesen wird, und dass den Lektürestunden nach wie vor der alte Charakter von Übungen im Übersetzen anhaften wird. Die Hinübersetzungen betrachtet Verf. u. a. als ein wertvolles pädagogisches Mittel »zur Einübung des vorhandenen Sprachmaterials», das die Reformer selbst nicht alle verwerfen, wie das die neueren Lehrbücher der Reform beweisen. Es soll aber bei diesen Übersetzungen die »moderne» Auffassung — ein Verdienst der Reformer — zum Ausdruck kommen, nach welcher der Fehler im voraus zu verhüten, nicht nachträglich zu verbessern ist, indem z. B. mündliche Übersetzung oder Besprechung der Hauptpunkte regelmässig der schriftlichen Abfassung der Aufgabe vorauszugehen hat. Diese Übungen lehnen sich wohl in der Regel an solchen Lehrstoff an, der den Schülern bereits in fremdsprachlicher Form geboten war, zumal nach Verf. die Lektüre im Mittelpunkte des Unterrichts stehen soll. Alles zusammengefasst: es kann bei der Methode des Verf. nicht über Mangel an »Übung im Vergleichen» geklagt werden, vielleicht aber — wenigstens im Vergleich mit der Reform — über Mangel an Übung in der fremden, besonders der gesprochenen Sprache.

Den induktiven Betrieb des Unterrichts schliesslich hält Verf., ohne den Wert dieses die Selbsttätigkeit des Schülers befördernden Lehrmittels zu unterschätzen, nur dann für geeig-

net, wenn dessen Anwendung nicht mit zu grosser Zeitverschwendung verbunden ist.

In seinem zweiten methodischen Vortrage behandelt Verf. den (französischen) Anfangsunterricht, ein Gebiet, wo die Anweisungen nicht gleich bestimmt und einheitlich sein können, wie auf anderen Gebieten, da Umstände äusserer Art das jeweilige Verfahren nicht wenig beeinflussen können, wie die Altersstufe der Schüler, die Stundenzahl, der Schultypus, die einen Wechsel im Tempo, in den Anforderungen an den Schüler, z. T. auch im Lehrstoffe notwendig machen. Ein gut eingerichtetes, den jeweiligen Bedürfnissen angepasstes Lehrbuch ist dabei, besonders dem weniger erfahrenen Lehrer, eine sehr willkommene Hilfe.

Als Einführung in die betr. Fremdsprache empfiehlt Verf. eine dem geistigen Niveau der Schüler angepasste kurze Geschichte der Entwicklung der Sprache, wobei der Lehrer mit »einer kurzen Unterhaltung über den Wert dieser Fremdsprache» (»Warum lernen wir in dieser Klasse Französisch?») beginnt, nachher unter stetiger Mitwirkung der Schüler auch die verwandtschaftlichen Verhältnisse der Sprache, sowie die Gebiete, in denen sie gesprochen wird, mit in den Kreis zieht. Das Ganze soll sich in den drei bis vier ersten Stunden abspielen. Zugleich aber soll auch der Lautkursus beginnen. Über die Notwendigkeit einer solchen Zweiteilung der ersten Stunden können die Ansichten geteilt sein, so sehr auch tunlichst ein baldiger Beginn der Lautlehre erwünscht sein muss.

Die meisten Lehrer dürften wohl mit dem Verf. einig sein, wenn er das Ausgehen vom Laut (nicht vom Buchstaben oder Alphabet wie früher) kräftig betont, wie denn auch viele Lehrer seiner Meinung beistimmen werden, dass ein ausschliesslicher Lautkursus, der etwa vier Wochen (mit *sechs* Wochenstunden?) in Anspruch nehmen müsste, für die Mehrzahl der Schüler als zu wenig anregend und zu abspannend anzusehen ist. Er will deshalb die Einübung der Laute mit der gleichzeitigen Übung in der Sprache verbinden, so dass etwa im Verlaufe des französischen Lautkursus' die Elemente der Flexion bewältigt werden könnten. Der Lehrer, der den Schülern immer als Vorbild zu dienen hat, soll die Laute möglichst praktisch einlehren und sich mit reiner Theorie nicht abgeben. Lautschrift und Lauttafeln sind dabei nicht unentbehrlich: ihr Gebrauch scheint dem Verf. »eine Frage des subjektiven Geschmacks und nicht von einschneidender Wichtigkeit zu sein». Es soll nun freilich nicht bestritten werden, dass eine gute Aussprache auch ohne

diese Hilfsmittel zu gewinnen sei. Sind sie deshalb wohl als Geschmackssache zu betrachten? Sie bedeuten für den Lehrer eine Erleichterung bei der Arbeit, wie sie auch zweifelsohne als ein zuverlässiges Mittel zum sicheren Einlehren einer möglichst nationalen Aussprache anzusehen sind. Auch Verf. hat übrigens in einzelnen Fällen »einfache diakritische Zeichen» zur deutlichen Darstellung der Laute nötig.

Nicht weniger auffallend ist sein Urteil über das Nutzen des Chorlesens, das seiner Erfahrung nach nur gruppenweise (6—10 Schüler) und zwar nur in den unteren Klassen zu treiben ist. Dass diese Übung ohne kräftige Disziplin und grosse Aufmerksamkeit von Seiten des Lehrers leicht ihren Zweck verfehlen kann, lässt sich auch nicht leugnen. Aber anderseits feuert das Chorlesen bei richtiger Leitung auch die sonst Verzagten zur kräftigen Teilnahme an und hat in grossen Klassen den Vorzug, wie das ein deutscher Methodiker [1] mit Recht betont hat, dass alle Schüler sprechen, und dass jeder das Gesagte hört, was nicht immer der Fall ist, wenn ein einzelner Schüler liest oder spricht. Dem Chorsingen als Mittel zur Einübung der Aussprache steht Verf. skeptisch gegenüber, will es vielmehr als ein Erholungsmittel für die Kinder betrachten. Dabei sollen die Schüler nur nationale Lieder singen, was ohne Zweifel das Richtige ist.

Auf den mit dem Lautkursus verbundenen Elementarkurs (im Franz. umfasst er: Hilfszeitwort, Artikel, die einfachsten Flexionen des Nomens) folgt der systematische Betrieb der Formenlehre, wobei mit dem Verbum, »der Seele oder aber dem Gerippe des Satzes», zu beginnen ist. Bei der systematischen Darstellung der beiden Hilfsverben hält Verf. auf Grund praktischer Erfahrung ein gleichzeitiges Einüben für zweckmässig, wie er auch die regelmässigen franz. Verben nicht *nacheinander*, sondern *miteinander* behandelt. Zu diesem Zwecke bedient er sich eines systematischen Schemas, das die Schüler selbst niederschreiben müssen und in dem die gruppenweise geordneten Flexionsformen und die Endungen der drei nebeneinander gestellten Musterverben, sowie kurzgefasste Regeln die Gleichheiten wie die Differenzen der Bildung deutlich hervortreten lassen; z. B.

»*Présent du Subjonctif:*

e, es, e, ions, iez, ent.

---

[1] Dr. *Karl Ehrke,* Der neusprachliche Unterricht an Real- und Reformanstalten, Marburg i. H., N. G. Elwertsche Buchhandlung. 1912.

Es wird gebildet, indem man von der 3. P. Plur. *Présent ent* weglässt und dafür die Endungen des Subjunktivs anhängt:

que je loue | que je punisse | que je vende.»

Der Wert einer derartigen einfachen, sehr klaren Zusammenstellung, die das Paradigmensystem mit der gleichzeitigen Darstellung der notwendigsten Regeln verbindet, liegt auf der Hand. Unseren französischen Lehrbüchern könnten ähnliche Schemata einverleibt werden, da sie bei den Wiederholungen einen sichereren Überblick gewähren als die blossen Paradigmen und die davon getrennte Übersicht der Endungen, welch letztere bekanntlich der Schüler häufig vermeidet, weil er sie für überflüssig hält. Fraglich bleibt nur, ob bei der ersten Durchnahme dem Nebeneinander des Verf. das Nacheinander, wie es wohl vielen Lehrern zur Gewohnheit geworden ist, stets der Vorzug zu geben ist. Zahlreiche, möglichst abwechselnde Übungen (Satzreihen u. a.) im gleichzeitigen Konjugieren der drei Typen müssen auf alle Fälle noch während längerer Zeit auf die Darstellung der einzelnen Konjugationen folgen. In gewissen Fällen ist allerdings das gleichzeitige Einüben zu bevorzugen, wie z. B. bei der Behandlung des Futurs und des Konditionals.

Sehr grosse Aufmerksamkeit wird natürlich dem Einlehren der unregelmässigen französischen Verben geschenkt. Es soll der Lehrer sie nicht bloss mechanisch memorieren lassen, sondern sich aller zugänglichen Mittel bedienen, um die Eigentümlichkeiten zu erklären und das Gedächtnis zu stützen: Vergleichen der Verben miteinander und mit den in der Muttersprache vorkommenden Verben französischen Ursprungs, Heranziehen der Sprachgeschichte und der Lautgesetze, eventuell auch des Vulgärlateins — »bis zu einem gewissen Grade auch bei lateinlosen Schulen»; dann natürlich auch eine gute, praktische Gruppierung der Verben. Das Letztere ist nach Verf. nur unter zwei Bedingungen möglich: 1) Erst das Ausgehen vom Laut, dann die Orthographie. 2) Das Erkennen des Stammes und der sog. Kennformen, analog der regelmässigen Konjugation. Im Übrigen betrachtet Verf. die Einteilungsweise als gleichgültig, zieht aber selbst eine Gruppierung nach den Formen des *Défini* und *Participe passé* vor. Seine Methode veranschaulicht er durch eine grosse Reihe von gruppenweise geordneten Beispielen. Aber so sehr auch diese und andere Mittel geeignet sind, das mechanische Einlehren zu beschränken und die Selbsttätigkeit der Schüler zu befördern, einen zu theoretischen Charakter

darf der Unterricht doch nicht haben. Denn gedrillt werden muss der Schüler immer, soll er die nötige Sicherheit erlangen. Nur muss auch dieser Teil der Einübung mit der grösstmöglichen Abwechslung und in methodischer Ordnung vom Leichteren zum Schwereren geschehen: zuerst *Treffübungen*, d. h. einzelne Formen erst in der Fremdsprache, dann in der Muttersprache, sollen möglichst rasch in der anderen Sprache wiedergegeben werden; danach *Einübung in Sätzen.*

Wie Verf. den Unterricht in anderen Teilen gestaltet und geordnet wissen will, kann hier nur kurz angedeutet werden. Der Wortvorrat soll durch den ganzen Lehrgang — das wäre wenigstens das Ideal eines Lehrbuches — nach konzentrisch sich allmählich erweiternden Kreisen systematisch geordnet sein und idiomatisches Wortmaterial bieten. Systematische Zusammenstellung des gelernten Wortschatzes — Wortgruppen — nach Form, Genus, Redeteil oder nach Sinn und Zusammengehörigkeit wird schon im Elementarkursus von Zeit zu Zeit verlangt. Das Diktat hält Verf. für ein wertvolles Bildungsmittel, das wegen seines Nutzens im praktischen Leben häufig zu üben ist; zugleich aber warnt er — gewiss mit Recht — vor einer übertriebenen Wertschätzung derselben. Vor allem sollte es nicht als Probeleistung in den oberen Klassen einer Hin- oder Herübersetzung gleichgestellt werden. Wie das Diktat, soll das Memorieren von Gedichten auf allen Stufen verlangt werden, wobei die zu erlernenden Gedichte von Anfang an stufenmässig für jede Klasse nach Inhalt und Schwierigkeitsgrad zu ordnen sind. Zwecks systematischer Durchführung dieses Plans empfiehlt Verf. die Aufstellung eines Gedichtekanons für jede Anstalt und die Angabe eines Minimums von Gedichten, die in jeder Klasse gelernt werden *müssen.* Es ist freilich nicht zu bezweifeln, dass ein derartiger Gedichtekanon dem Lehrer in jedem einzelnen Falle die Auswahl in hohem Grade erleichtert und eine stets erwünschte Einheitlichkeit als geradezu unvermeidliche Folge haben muss. Aber da über die zweckmässigste Verteilung der Gedichte auf die einzelnen Klassen — vielleicht auch über die Wahl der Stücke selbst — die Ansichten wohl in nicht wenigen Fällen auseinander gehen können, dürfte ein Kanon, der dem persönlichen Geschmack des Lehrers keinen Zwang antäte, immerhin recht schwer zu schaffen sein, mag die Zahl der obligatorischen Stücke auch sehr gering sein.

Ein besonderes Kapitel wird der Darstellung der französischen Syntax gewidmet, ein Kapitel übrigens, das an nützlichen Winken für den Lehrer sehr reich ist und auch sonst wissen-

schaftlich anregend auf den Leser wirkt. Verf. legt Gewicht auf eine möglichst klare Abgrenzung der beiden Gebiete der Formenlehre und der Syntax. Die letztere soll die Zusammensetzung der Wörter zu einem Satze behandeln. Tatsächlich werden aber noch immer viele zur Formenlehre gehörige Erscheinungen in der Syntax behandelt, was durch den Einfluss der lateinischen Grammatiken zu erklären ist, die aus praktischen Gründen die theoretisch richtige Aufstellung schon früh aufgaben. So gehören z. B. die genera verbi (verbes pronominaux, neutres u. s. w.) nicht in die Syntax, sondern in die Formenlehre, d. h. in denselben Teil, wie das Aktivum und Passivum. In die Formenlehre ist auch das ganze Gebiet zu verweisen, das der Kasuslehre der lat. Grammatik entspricht, weil die hierher gehörigen Erscheinungen lexikalischer Art sind, also zur Wortlehre gehören. Man wird dem Verf. wohl Recht darin geben müssen, dass z. B. die Erlernung von Ausdrücken wie *se passer de, content de, consentir à* einfach die Bedeutung derselben memorieren heisst. Solche Ausdrücke gehören also in die Formenlehre, in der die Wörter nach der *Form* und nach der *Bedeutung* behandelt werden. Sonst aber wird wohl immerhin viel Lexikalisches übrig bleiben, das in der Syntax, weil damit aufs engste zusammengehörig, behandelt werden muss; so z. B. in der Lehre vom Infinitiv die zahlreichen »Einzelheiten und Einzelfälle, die man als Ausnahmen bezeichnet» und die nach Verf. am besten als lexikalische Gruppen zusammenzustellen und zu memorieren sind. Übrigens spielt diese Unterscheidung beim praktischen Unterricht keine grössere Rolle, wohl aber bei der Einrichtung des Lehrbuches, wo eine reinliche Auseinanderhaltung logisch nicht zusammengehöriger Teile immer erwünscht ist.

Eine erfolgreiche Behandlung der syntaktischen Gesetze stellt nicht geringe Anforderungen an den Lehrer: er soll nicht nur selbst die Syntax auch in ihren Einzelheiten gut beherrschen, er soll auch ein sehr guter Pädagog sein, um das Interesse der Schüler für diese oft recht abstrakten Dinge stets wachhalten zu können. Das wird ihm erst dann gelingen, wenn er die Kunst versteht, überall Anknüpfungspunkte für seinen Unterricht zu finden, sei es dass er auf schon bekannte Erscheinungen der betr. Fremdsprache oder auf die der Muttersprache und anderer den Schülern bekannten Sprachen hinweist, sei es dass er die sprachgeschichtliche Entwicklung berücksichtigt, um dadurch das Interesse für die Einzelerscheinung zu erhöhn und deren gedächtnismässige Einprägung

zu erleichtern. Dazu kommt natürlich dann noch die gehörige Übung, der Drill, ohne die der Lehrer auch hier sich nicht behelfen kann. Doch ohne ganz bestimmte, oft recht strenge Anforderungen an die Denkkraft und die eigene Energie der Schüler wird das Einlehren der syntaktischen Gesetze, die immer vielen Schülern erhebliche Schwierigkeiten machen, nicht erledigt werden. Und so ist es denn vielleicht kein Zufall, dass Verf. bei seiner Behandlung der französischen Syntax auch auf die Gefahren hinweist, die mit jener modernen Tendenz verbunden sind, welche die Arbeit der Schüler auf jede Weise zu erleichtern versucht und »falsch angewandt, das selbständige Denken und die eigene Energie des Schülers lähmt und für sein späteres Leben grosse Gefahren in sich birgt.» Aus den Leitsätzen, in denen Verf. seine Ansichten über das Lehren der Syntax zusammenfasst, mögen die folgenden angeführt werden: 1. Der Memorierstoff der einzelnen Partien der Syntax ist auf ein Minimum zu beschränken. 2. Dieses Minimum soll nicht mechanisch als ein Faktum gegeben werden, sondern soll entweder *logisch* oder historisch-vergleichend, aus dem Latein oder mit Hinweis auf das Deutsche, erklärt werden. 3. Von Beginn der Lehre von der Syntax an soll eine Sammlung von entsprechenden Gallizismen (Idiotismen) angelegt und durch alle Kapitel der Syntax fortgesetzt werden.

Mit grossem Interesse wird der praktisch tätige Lehrer von der Darstellung des Betriebs der neusprachlichen Lektüre Kenntnis nehmen. In dem knappen Raum von nur zwei Seiten wird hier so ziemlich das Meiste berührt, worüber der Lehrer Auskunft zu erhalten wünscht. Der Betrieb darf nicht in zu langsamem Tempo vorwärts gehen: die Vorfragen sollen sich nur auf nicht verstandene Stellen oder einzelne sachliche Punkte beschränken; beim Abfragen bereits behandelter Textabschnitte soll nur auf wenige wichtige Details eingegangen werden. Vor allem ist möglichst grosse Abwechslung in den Unterricht zu bringen: Lektüre mit und ohne Präparation, kursorisches Lesen, Referieren des Inhalts, Präparation von einzelnen Schülern oder Schülergruppen können dabei je nach den Umständen zur Anwendung kommen. Auch in der einzelnen Lektürestunde kann die sonst übliche Reihenfolge der Vorgänge wechseln.

Was dem Verf. nach der methodischen Einführung in den Unterricht an Einzelheiten sprachlicher und methodischer Art noch übrig bleibt, wird in einem besonderen Kapitel »Kleinkram und Handwerksmässiges in der Praxis» zusammengefasst. Sie sollen vor allem dem jungen Lehrer über gewisse Schwie-

rigkeiten hinweghelfen, die ihm am Anfang seiner Laufbahn begegnen, wie sie denn auch z. T. den Besprechungen über Probestunden ihre Entstehung verdanken. Viele Einzelfälle, wie die Aussprache von französischen und englischen Eigennamen (z. B. Domremy = dorəmi, »wo der abusus eine zweite Aussprache nach der Orthographie kennt«), und das, was unter dem Titel »Handwerksmässiges« behandelt wird: Haltung des Lehrers vor der Klasse, Frage und Antwort, Chorsprechen, Anwendung der schwarzen Tafel u. a. dürften für alle Lehrer nützlich und interessant sein. Ein lesenswertes Kapitel ist das über die Vorbildung der Neuphilologen und ihre Fortbildung in der Praxis. Verf. ist für sein Teil der Meinung, dass der Student nicht vor dem Examen ins Ausland gehen soll. Erst nachdem er seine wissenschaftlichen Studien zu einem gewissen Abschluss gebracht hat und somit im Besitze einer gewissen Sprachfertigkeit ist, wird er die nötige Reife besitzen, um den Aufenthalt im Ausland in richtiger Weise verwerten zu können. Wenigstens sollte der Studierende seine eigenen Studien in der Heimat zwecks eines langwierigen Aufenthalts im Auslande nicht unterbrechen, sondern dafür einen wiederholten, seinen eigenen Ferien angepassten Auslandsbesuch in den Ferienkursen wählen. Was die praktische Fortbildung des Lehrers im Schuljahre betrifft, empfiehlt Verf. vor allem hier das alte bewährte Mittel: die Lektüre; daneben stetige schriftliche Übung und nicht zum mindesten, zwecks praktischer Weiterbildung in der gesprochenen Sprache, den Gebrauch transkribierter Texte und tägliche laute Übung, sowie das Studium phonetischer Lehrbücher. Auch die Sprechmaschine hätte in diesem Zusammenhange erwähnt werden können, zumal sie nach Verf. (S. 61) als ein wertvolles Mittel zur Kontrolle der Richtigkeit der eigenen Aussprache anzusehen ist. Natürlich müssen diese Studien durch einen so oft als möglich wiederholten Besuch im Auslande ergänzt werden. Die Auslandsreise ist für den Neuphilologen keine Vergnügungsreise — sollte es wenigstens nicht sein —, sie gehört, heutigen Tages zu seinem Beruf. Billigerweise sollte der neusprachliche Lehrer denn auch die Kosten nicht selbst zu tragen haben — sind doch die Vertreter anderer Lehrfächer von solchen Opfern befreit. Der Staat hat hier einzugreifen, indem er ihm durch Stipendien und andere Erleichterungen einen womöglich längeren Aufenthalt im Auslande in gewissen Zeiträumen ermöglicht. Aber auch seine wissenschaftliche Ausbildung darf der Lehrer nicht aus den Augen verlieren: »diese Studien bieten das Gegengift

gegen seinen aufreibenden Beruf, so dass sie — natürlich mit Mass betrieben — geradezu eine Erholung für den richtigen Neuphilologen ausmachen.» Zu diesem Zwecke empfiehlt Verf. vor allem das Treiben eines Spezialstudiums, damit der Lehrer sich auf der Höhe hält und nicht zum Routinier herabsinkt.

Einen ganz besonderen Wert erhält dieses Buch durch sein äusserst reichhaltiges bibliographisches Material. Auf die einschlägige Litteratur wird in den einzelnen Kapiteln reichlich verwiesen, auch auf lesenswerte Abhandlungen und Aufsätze, die in verschiedenen Zeitschriften und Programmen erschienen sind. Ausserdem aber widmet Verf. der Bibliographie zwei besondere Abschnitte seines Buches. Der eine besteht in einer Zusammenstellung von litterarischen Hilfsmitteln der neuesten Zeit, die zur Anlage einer guten Seminarbibliothek notwendig sind und unter denen der neusprachliche Lehrer viele Werke verzeichnet findet, die er zur eigenen Fortbildung gern seiner Privatbibliothek einzuverleiben wünscht. Durch diese Liste, die natürlich jedoch auf Vollständigkeit keinen Anspruch machen kann, wird dem Lehrer das mühselige und zeitraubende Aufsuchen in Zeitschriften, einzelnen Werken und Katalogen in vielen Fällen erspart. Dazu kommt, dass sie sehr klar und übersichtlich geordnet und in der Regel mit Preisangaben versehen ist.

Der andere bibliographische Abschnitt hat einen ganz anderen Charakter. Er bildet die Fortsetzung und Ergänzung zu dem vom Verf. gegebenen Überblick über die Geschichte und Entwicklung der neusprachlichen Schullektüre in Deutschland und will dem Lehrer einen Einblick in die überaus reiche Litteratur der Schulausgaben französischer und englischer Schriftsteller gewähren. In der chronologisch geordneten, mit den vierziger Jahren beginnenden Übersicht über die Entwicklung dieses jetzt so blühenden Litteraturzweiges werden die verschiedenen Editionen sämtlicher deutschen Verlagsfirmen kurz besprochen, wobei Einrichtung (Anmerkungen unter dem Text oder getrennt davon, Erklärungen in der Muttersprache oder Fremdsprache, Sonderwörterbücher, u. dgl. m.) und Ausstattung, wie auch Redaktion und allgemeiner Wert berücksichtigt werden. Welch ungeheuren Aufschwung übrigens der deutsche Büchermarkt auf diesem Gebiete genommen hat, geht daraus hervor, dass laut Angabe des Verf. im Jahre 1913 über 25 Sammlungen französischer und englischer Schulausgaben mit mehr als 2000 Bändchen zu zählen waren!

Doch so sehr auch eine sachlich wie sprachlich gut kom-

mentierte Schulausgabe die Arbeit des Lehrers und des Schülers erleichtert, ihre Wahl ist schliesslich doch eine Frage zweiten Ranges im Vergleich mit der nach der Auswahl der zu lesenden Autoren, zumal wenn, wie bei uns, geordnete Lektürepläne gänzlich fehlen. In Deutschland ist man in dieser Hinsicht schon viel weiter, seitdem bereits vor beinahe dreissig Jahren die ersten Versuche zur Aufstellung von Kanonlisten gemacht wurden. So besitzen schon einzelne Provinzen amtlich festgelegte Lektürekanons, die als Grundlage für die Aufstellung von Lektüreplänen an den einzelnen Schulen [1] der ganzen Provinz dienen. Freilich, die Bewegungsfreiheit des Lehrers dürfen diese Listen nicht zu sehr einschränken, und mit Recht betont Verf. die Notwendigkeit, bei der Auswahl nur eine geringe Zahl von obligatorischen Schriftstellern für jede Klasse festzustellen.

Es sei zum Schluss noch bemerkt, dass das Buch zwei interessante Kapitel über die Tätigkeit der Lektoren enthält sowie ein Kapitel, das den schriftlichen pädagogisch-wissenschaftlichen Schlussarbeiten der neuphilologischen Seminaristen gewidmet ist. Es enthält das letztere u. a. eine grosse Menge pädagogischer Themata, die vor allem die Oberlehrer unserer Normallyzeen interessieren dürften. Auch von den im Anhang zusammengestellten Verordnungen und Instruktionen der bayerischen Schulbehörde wird der Lehrer moderner Sprachen mit grossem Interesse Kenntnis nehmen, da sie höchst wertvolle Winke für den neusprachlichen Unterricht enthalten und einen guten Überblick über das ganze Gebiet geben. Unwillkürlich stellt man dabei Vergleiche mit unseren Verhältnissen an und kann nicht umhin, unsere Rückständigkeit zu konstatieren, sowohl was ausführliche und klare Lehrprogramme und Lehrpläne, als auch und vor allem was eine methodische Instruktion für den Unterrichtsbetrieb betrifft.

Dr. Ackermanns Buch ist als eine erfreuliche Erscheinung auf dem Gebiete der neusprachlichen methodisch-didaktischen Litteratur zu begrüssen. Freilich wendet es sich vor allem an die in das Schulleben hinaustretenden Lehramtspraktikanten und will ihnen die Erfahrungen eines »ergrauten Methodikers»

[1] Verf. hat dem Kapitel über die neuspr. Lektüre einen ›Versuch eines Kanons für neusprachliche Lektüre am Realgymnasium in Nürnberg› beigefügt.

nutzbar machen; und dieser Umstand drückt natürlich dem Buche ein bestimmtes Gepräge auf: ohne unnötig in den Ton theoretischen Räsonnierens zu verfallen, sucht Verf. in einer streng sachlichen Weise, besonders auf Grund eigener Erfahrung, die jeweilige Frage zu lösen oder zu deren Lösung beizutragen. Aber eben dadurch wird der Wert des Buches erhöht, denn die Winke und Ratschläge, die er bei diesem Einblick in die Werkstatt des praktisch tätigen Lehrers gibt, bieten jedem neusprachlichen Pädagogen viel des Interessanten wie des Nützlichen. Dabei stellt er immer das Ideal des Lehrers hoch: der Lehrer soll sich hüten zum Routinier herabzusinken. Er warnt den jungen Lehrer vor übertriebener Schätzung des eigenen Könnens und Wissens und ermahnt einen jeden zur unablässigen Arbeit an der eigenen Fortbildung im Fach und im Unterricht und gibt über zuverlässige einschlägige Mittel gute Auskunft. Der ruhige, auch in den methodischen Streitfragen verhältnismässig sehr selten scharfe Ton verrät sorgfältige Überlegung vor dem Niederschreiben und wirkt angenehm auch auf den Leser, der in diesem und jenem Punkte die Meinung des Verf. nicht teilen kann.

Das Buch darf natürlich in den Bibliotheken unserer Normallyzeen nicht fehlen. Auch dem angehenden neusprachlichen Lehrer, der in ihm einen nützlichen Ratgeber finden wird, sei es aufs wärmste empfohlen!

Ludvig Granit.

Solmu Nyström, Die deutsche Schulterminologie in der Periode 1300—1740. I. Schulanstalten, Lehrer und Schüler. Wortgeschichtliche Studie. Helsinki 1915. XI + 256 S.

Den Gegenstand der vorliegenden Dissertationsarbeit bildet nicht die deutsche Schulterminologie in ihrem weitesten Umfange, sondern die o f f i z i e l l e Terminologie, wie sie uns vorzugsweise in den Schulordnungen der betreffenden Periode entgegentritt. Als Hauptquelle haben dem Verf. daher die pädagogischen Sammelwerke und Programme gedient, in welchen diese zahlreichen Schul- und Kirchenordnungen veröffentlicht worden sind. Daneben sind aber auch einige nicht direkt einschlägige Texte wie Platters Autobiographien, Mathesius' Ehespiegel, Zeidlers Sieben böse Geister und aus älterer Zeit Hugo von Trimbergs Renner ausgebeutet worden. Von den

lexikalischen Quellen dieses Zeitabschnitts scheinen nur Rots Dictionarius und Frischs Teutsch-Lateinisches Wörterbuch systematisch zu Rate gezogen worden zu sein.

Da die in Betracht kommenden Schulausdrücke meistenteils bekannte lateinische Worte sind, spielen hier die etymologischen Probleme keine besonders wichtige Rolle. Den *Auditor* (S. 105) hat der Verf. wohl richtig als den »Verhörer» gedeutet und zur Erklärung einiger schwierigen Worte, wie *Stampual* (S. 87), *Kalmeuser* (S. 135) und *Parteke* (S. 232) hat er beachtenswerte Gesichtspunkte vorgetragen; auch der Hinweis auf das Verhältnis von *Klippschule* und *Knipschule* sowie auf das damit eventuell zusammenhängende *Kneipe* (S. 52 f.) verdient durchaus Beachtung. Dagegen finde ich die ausführlich begründete Erklärung des Wortes *Kurrende* (S 227 ff.), welches mit *corradere* 'kratzen' in Verbindung gebracht wird, sehr problematisch. Die bei dieser Beweisführung aus Rots Dictionarius zitierte Stelle *den part abradirn* (S. 228 Fussnote) ist von Nyström gründlich missverstanden worden; dieser Ausdruck bedeutet »den Bart rasiern» und hat also nichts mit dem Bettlerterminus *partem* zu tun. Das Verbum *aussingen* (S. 225) ist nicht richtig beurteilt worden; die Schulordnung, aus welcher die Worte *Ceremonia des Aussingens* zitiert werden, zeigt uns deutlich, dass es sich um die Begleitung der Leiche mit Gesang handelt, und Fischers Schwäb. Wb. erwähnt den Ausdruck *einen Toten aussingen*. Auch das Verbum *goldnen* (S. 225), welches als »um Gold (= d. h. Geld) singen» gedeutet und ohne weitere Kommentare abgefertigt wird, hätte eine etwas eingehendere Behandlung verdient; ich verweise auf die Redensarten *goldenes Almosen*, *Guldenglocke* usw. in Fischers Schwäb. Wb. *Jungmeister* ist nicht eine Übersetzung von *magister puerorum* (S. 86), sondern offenbar ein Terminus der Handwerker und ähnlich zu beurteilen, wie *Altmeister* und *Junggeselle*. Da der Verf. die Schreibung *Lorat* in *Locat* verbessert hat, so hätte er auch in *Syllabirant* (pro *Syllabicant*) denselben Schreibfehler erkennen sollen.

Wenn also die Deutungen der schultechnischen Benennungen nicht immer glücklich ausgefallen sind, so ist zu beachten, dass — wie bereits bemerkt wurde — diese Seite der Untersuchung nur einen bescheidenen Platz einnimmt. Die eigentliche Bedeutung der Arbeit liegt in dem semasiologischen Teile. Die Hauptaufgabe des Verfassers war die Feststellung des jeweiligen Bedeutungsinhalts der betreffenden Schulausdrücke und die Schilderung der bedeutungsgeschicht-

lichen Prozesse auf diesem Gebiete. In der pädagogischen Fachlitteratur sind derartige Fragen vielfach schon erörtert worden, ohne jedoch eine systematische Behandlung in strengerem Sinne erfahren zu haben. Dem Verf. ist die auf dem pädagogischen Gebiete geleistete Arbeit von grossem Nutzen gewesen, und ich finde, dass er dies im Vorworte zu seiner Arbeit und auch im Laufe der Darstellung schärfer hätte betonen sollen. Weit unbedeutender waren die lexikalischen Vorarbeiten. Schulz' Fremdwörterbuch ist nicht über die erste Hälfte hinausgeschritten und giebt ja nur eine beschränkte Auswahl des Fremdwörterbestandes; in Grimms Wörterbuch sind viele Fremdwörter planmässig ausgeschlossen und die aufgenommenen in sehr ungleicher Weise behandelt worden. Immerhin bieten auch diese Wörterbücher ebenso wie die grösseren Dialektlexica bisweilen ausführlichere Artikel über die Schultermini. Diese Artikel sind von Nyström nicht immer genügend verwertet worden, und ich kann mich des Eindrucks nicht erwehren, dass er aus prinzipiellen Rücksichten soweit möglich eine Wiederholung der bereits in den Wörterbüchern vorhandenen Angaben vermeiden will. Dadurch kann aber in einigen Fällen das Gesamtbild, das von der Geschichte des betreffenden Wortes gegeben wird, Abbruch leiden. So z. B. wenn Belege für das Verbum *gassieren* (S. 224) erst aus dem Ende des 16. Jh. u. dem 17. Jh. mitgeteilt werden, obgleich Lexers Mhd. Wb. und Fischers Schwäb. Wb. Zeugnisse aus einer früheren Zeit kennen. Auffällig ist die Behauptung, dass *Schulmeister* zum ersten Mal in einer ahd. Glosse des 12. Jh. und zwar in der Form *scolmagister* begegnet. In Grimms Wb., auf welches der Verf. verweist, finden wir einen Hinweis auf Graffs Sprachschatz II, 657, und wenn wir den betreffenden Beleg hier und in den Ahd. Gll. III, 133 [30] ff. kontrollieren, so stellt es sich heraus, dass *sc(h)ulmeister* in 3 Hss. des 12. Jh. und *scolmagister* in einer Hs. des 13. Jh. steht und dass alle diese Hss. auf eine Grundlage aus der ersten Hälfte des 11. Jh. zurückgehen.

Freilich ist das Material, welches der Verf. selbst gesammelt hat, so reichhaltig, dass er meistenteils die Belege der Wörterbücher entbehren kann. Sein Material stellt er in sachlich geordneten Begriffsgruppen dar (z. B. Schulanstalten: a) Lateinschulen, b) Lateinlose Schulen, c) Mädchenschulen, d) Privatschulen), innerhalb deren die einzelnen Benennungen der Reihe nach behandelt werden. Durch diese Anordnung ist es ihm gelungen ein höchst interessantes und anschauliches Bild

von der Entwicklung des Schulwesens in der angegebenen Periode zu entwerfen. Da die Beweisführung stets von einer reichhaltigen Auswahl von Belegmaterial begleitet ist, kann der Leser sich von ihrer Richtigkeit leicht überzeugen. Dabei hat er zugleich die Gelegenheit festzustellen, dass er in dem Verfasser einen zuverlässigen und scharf urteilenden Führer hat, der nicht allein mit der modernen wortgeschichtlichen Methode vertraut ist, sondern auch in den pädagogischen Realien gut bewandert ist und also die besten Voraussetzungen zur Blosslegung der Fäden besitzt, welche auf diesem Gebiete oft sehr verworren laufen.

In einem »Rückblick» sind die wichtigsten allgemeinen Ergebnisse zusammengestellt. Doch scheinen hier nicht alle bei der Lektüre sich aufdrängenden Gesichtspunkte verwertet worden zu sein, und so bleibt es dem aufmerksamen Leser überlassen einige weitere Konsequenzen aus dieser Arbeit zu ziehen, welche nicht allein als lexikalischer Beitrag höchst wertvoll ist, sondern auch den Pädagogen viel Neues und Interessantes bietet.

Druckfehler und kleine Irrtümer begegnen nicht ganz selten, sind aber fast alle von unschuldiger Art.

Hugo Suolahti.

Protokolle des Neuphilologischen Vereins.

Protokoll des Neuphilologischen Vereins vom 9. Oktober 1915. Anwesend der Vorstand und 12 Vereinsmitglieder sowie als eingeladene Gäste Mitglieder des Vereins für schwedischen Sprachunterricht.

§ 1.

Das Protokoll vom 2. oktober 1915 wurde verlesen und geschlossen.

§ 2.

Der Vorsitzende meldete, der Vorstand habe beschlossen, dass das detaillierte Protokoll von den Sitzungen, in denen der Bericht des Grammatikkomitees kritisiert wird, von einer besonderen Prüfungskommission geschlossen werden soll, be-

vor es dem Grammatikkomitee überreicht wird. Zu Mitgliedern dieser Kommission wurden, ausser den Schriftführern, Professor *Wallensköld* und Mag. *E. V. Lundström* gewählt.

Bei der fortgesetzten Diskussion des obenerwähnten Berichtes wurden die §§ 30—68 unter Debatte gezogen. An der Diskussion beteiligten sich die Herren *Hagfors, Hortling, Laurila, Lindelöf, Lundström, Sjöros, Suolahti, Uschakoff, Wallensköld* und *Warén.*

In fidem:

Ivar Hortling.

Protokoll des Neuphilologischen Vereins vom 23. Oktober 1915. Anwesend der Präsident, Professor *Wallensköld,* und 9 Vereinsmitglieder, sowie als Gäste Mitglieder des Vereins für schwedischen Sprachunterricht und Prof. *Setälä.*

§ 1.

Das Protokoll der Sitzung vom 9. Oktober wurde verlesen und geschlossen.

§ 2.

Die Behandlung des Grammatikkomiteeberichtes wurde fortgesetzt und zu Ende geführt. Bei der Diskussion äusserten sich, ausser den Komiteemitgliedern (Prof. *Setälä*, Dr. *Saxén* und Dr. *Uschakoff*), die Herren *Cannelin, Hortling, Laurila, Lindelöf, Lundström, Sjöros* und *Wallensköld.*

In fidem:

Ivar Hortling.

Eingesandte Litteratur.

Engelske Forfattere for Gymnasiet. København-Kristiania, Gyldendalske Boghandel — Nordisk Forlag, 1915: Nr. 1. Modern English Plays and Dialogues, by Georg Bruun. 147 S. 8:o. Preis: Kr. 1: 75. — Nr. 2. English Essays, vol. I, by Georg Brunn, Emil Rathsach and V. Østerberg.

125 + 64 S. 8:o. Preis: Kr. 2: 25. — Nr. 3. English Essays, vol. II, by V. Østerberg. 121 + 104 S. 8:o. Preis: Kr. 2: 50. — Nr. 4. The Dickens Reader, edited and annotated by Vilhelm Stigaard. 134 + 91 S. 8:o. Preis: Kr. 2: 50. — Nr. 5. Shakespeare, The Merchant of Venice, by Jakob Alsted and V. Østerberg. 100 + 79 S. 8:o. Preis: Kr. 2: 25. — Nr 6 a. George Eliot, Selections from Amos Barton, compiled and annotated by H. Helweg-Møller and K. Thaning. 93 S. 8:o. Preis: Kr. 1: 25. — Nr. 6 b. From Thackeray's Vanity Fair: Rebecca Sharp and the Crawleys, by V. E. J. Andersen. 89 S. 8:o Preis: Kr. 1: —. — Nr. 7. English Poems, selected and annotated by V. Østerberg. 240 S. 8:o. Preis: Kr. 2: 75. — Nr. 8. A Reader's Companion to George Eliot's »Silas Marner», by Jakob Alsted. 72 S. 8:o.

Artur Korlén, Kortfattad tysk språklära. Stockholm, P. A. Norstedt & Söner. 1915. V + 126 S. 8:o. Preis: geh. Kr. 1: 20, kart. Kr. 1: 50.

Walter O. Streng, Himmel und Wetter in Volksglaube und Sprache in Frankreich (aus den Annales Academiæ Scientiarum Fennicæ). 96 + VI + 198 S. gr. 8:o.

Schriftenaustausch.

Les Langues Modernes, 13e année, n0 5 (Sept.-Oct. 1915).

Modern Language Notes, vol. XXX no. 7 (Nov., 1915): Evelyn May Albright, Eating a Citation; C. D. Brenner, The Influence of Cooper's »The Spy» on Hauff's »Lichtenstein»; H. Carrington Lancaster, Rostand, Magne, and Baro; M. P. Tilley, Notes on »All's Well that Ends Well; J. P. Wickersham Crawford, Sources of an Eclogue of Francisco de la Torre; Reviews; Correspondence; Brief Mention.

Moderna Språk, Jahrg. IX, Nr. 7—8 (Okt. 1915): Daniel Elfstrand, Tjugofem års erfarenhet med den induktiv-imitativa språkundervisningsmetoden; A. B. Öberg, Franskans ställning; Herman Söderbergh, Ett par notiser från Jönköpingsmötet; Sigurd Segerström, »Something is rotten in the State of Denmark»; Litteratur. — Nr. 9 (Nov. 1915): Student- och realskolestilar m. m.

Museum, 23ste Jaarg., N:o 2 (Nov. 1915).

Namn och Bygd, Jahrg. III (1915), Heft 3: Jöran Sahlgren, Blåkulla och blåkullafärderna, en språklig och mythistorisk undersökning.

Publications of the Modern Language Association of America, vol. XXX, n:o 1 (March 1915): G. L. Kittredge, Guillaume de Machaut and The Book of the Duchess; Karl Young, The Poema Biblicum of Onulphus; Raymond Thompson Hill, The Enueg and Plazer in Mediæval French and Italian; Edward Chauncey Baldwin, The »Character» in Restoration Comedy; Clarissa Rinaker, Thomas Warton and the Historical Method in Literary Criticism; Robert Withington, The Lord Mayor's Show for 1623; Samuel Moore, The Position of Group C in the Canterbury Tales. Appendix: Proceedings of the 32. Annual Meeting of the Mod. Language Association of America. — N:o 2 (June 1915): Ronald S. Crane, The Vogue of Guy of Warwick from the Close of the Middle Ages to the Romantic Revival; Dudley H. Miles, The Original of the Non-Juror; McBurney Mitchell, Goethe's Theory of the Novelle 1785—1827; John Livingston Lowes, Chaucer and the Seven Deadly Sins; William Witherle Lawrence, Beowulf and the Tragedy of Finnsburg. — N:o 3 (Sept. 1915): Colbert Searles, Stendhal and French Classicism; Evelyn May Albright, »To be Staied»; H. Carrington Lancaster, Gaillard's Criticism of Corneille, Rotrou, Du Ryer, Marie de Gournay, and other Writers; Roger Sherman Loomis, Richard Cœur de Lion and the Pas Saladin in Medieval Art; Gertrud H. Campbell, The Middle English Evangelie; Albert Léon Guérard, The Academic Study of French Civilization; Henry David Gray, The Arrangement and the Date of Shakespeare's Sonnets; F. M. Warren, A possible Forerunner of the National Epic of France; Friedrich Schönemann, Theodor Fontane und England.

Revista de Filología Española, tomo II (1915), cuad 3º: Federico de Onís, Sobre la trasmisión de la obra literaria de fray Luis de León; Carolina Michaelis de Vasconcellos, A propósito de Martim Codax e das suas cantigas de amor; Alfonso Reyes, Góngora y «La gloria de Niquea»; Antonio G. Solalinde, Intervención de Alfonso X en la redacción de sus obras; José de Perott, Reminiscencias de romances en libros de Caballerías; Notas bibliográficas; Noticias.

Virittäjä, Jahrg. 1915, Nr. 7—8.



